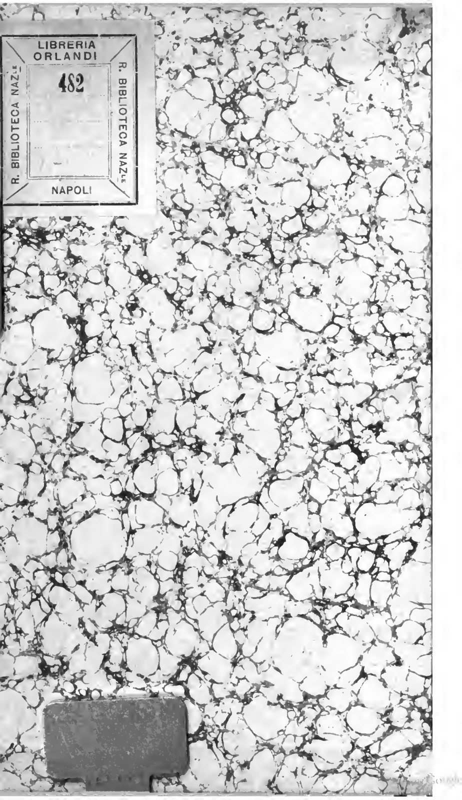



LIBRERIA
ORLANDI
482
R. BIBLIOTECA NAZ.LE
R. BIBLIOTECA NAZ.LE
NAPOLI



HISTOIRE

DE

LA RUSSIE

TOME II

HISTOIRE

DE

LA RUSSIE

TOME II

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

HISTOIRE

DE

LA RUSSIE

PAR

A. DE LAMARTINE

TOME SECOND



PARIS
PERRLOTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
41, RUE FONTAINE-MOLIÈRE

1855

HISTOIRE

DE

LA RUSSIE

LIVRE SIXIÈME.

I

Les remords du meurtre de Pierre III semblaient peser plus sur les provinces que sur la capitale, sur le peuple que sur la noblesse. La conscience des nations despotiques est moins viciée dans les masses que dans les hauteurs. Catherine, flattée dans sa cour et dans son armée, était haïe aux extrémités de l'empire. Les moines et les paysans ne pouvaient croire à la réalité de l'as-

sassinat de l'empereur; ils espéraient toujours qu'échappé par quelque protection divine au fer des complices de sa femme, ce prince, caché, dans la solitude ou dans la foule, apparaîtrait soutenu par la justice de sa cause et par la fidélité du peuple russe, pour redemander avec le trône la tête de ses assassins. Déjà plusieurs faux empereurs en Crimée, dans le Monténégro, province turque de l'Albanie, dans la province d'Oufa, fief des Woronsof, avaient profité de cette crédulité pour tenter de grandes impostures. Une mort prompte avait étouffé ces tentatives dans le sang des aventuriers.

Un autre aventurier avait été plus habile ou plus heureux. Ymélian Pougatchef, fils d'un simple Cosaque des rives du Don, était né à Simoweïsk, village de ces hordes. Cavalier dans l'armée de l'impératrice Élisabeth dans la campagne contre la Prusse, puis dans la guerre de 1769 contre les Turcs, déserteur en Pologne après le siége de Bender, recueilli par des ermites polonais, le hasard inspira à ces Polonais aventureux l'idée de susciter en lui une conspiration à Catherine, leur ennemie. Pougatchef leur racontait un soir que, pendant le siége de Bender, il avait été arrêté et considéré longtemps par un officier russe de la

garde, qui lui avait dit : « Si l'empereur Pierre III « n'était pas mort, je croirais le revoir en toi. »

Peu de jours après cet entretien, qui frappa d'étonnement les ermites, l'un d'eux, que Pougatchef n'avait pas encore vu au couvent, l'aborda en le saluant du nom de Pierre III. Cette seconde attestation de ressemblance avec l'empereur, rêvée par tant d'imaginations, ébranla l'imagination du Cosaque lui-même. Les insinuations des ermites firent le reste. Ils lui persuadèrent de revendiquer la couronne qui lui appartenait; ils le munirent de lettres de recommandation pour leurs frères de la même secte de fanatiques, répandus dans la petite Russie. Pougatchef y voyagea de cellule en cellule, reçu comme un prodige, caché comme un mystère; et, faisant marcher par ces ermites ambulants sa renommée devant lui, il parvint, tout accrédité déjà, au pays des Cosaques du Don, sa patrie. De là, dans la crainte d'être reconnu et puni comme déserteur, il passa sur les rives du fleuve Oural. Il y sema les premiers germes de son imposture, fut arrêté, et emprisonné à Kasan.

Les popes de Kasan, crédules ou complices des ermites de Pologne, lui ouvrirent furtivement les portes de sa prison. Muni d'armes et d'or par eux, il descendit le Wolga jusqu'à son confluent avec

l'Irghis, remonta les bords de cette rivière, et s'enfonça dans les déserts. Il y trouva les Cosaques nomades, disposés à tout croire et à tout faire pour se venger du gouvernement de Catherine, qui voulait leur faire couper leurs barbes et qui rétrécissait les limites de leurs pâturages. Pougatchef, annoncé à eux par les moines d'Yaik comme un proscrit illustre qui les conduirait à la vengeance, les rejoignit dans les marais où ils fuyaient l'oppression des Russes, et se proclama hautement devant eux l'empereur Pierre III, échappé à ses assassins et cherchant en eux ses vengeurs. La crédulité des opprimés ne demande pas d'autres preuves qu'une fable qui les flatte. Ce titre lui donna en peu de jours une armée. Il assiégea Yaik, il emporta et brûla les forteresses de bois construites par les Russes, et défit les troupes envoyées contre lui par le gouverneur d'Orenbourg. Tchernitchef lui-même, cerné et pris par les Cosaques, fut massacré par les vainqueurs.

Le bruit de cette rébellion triomphante rallia aux premières bandes du faux empereur les Bachkirs et les Kirghis, autres castes de ces nomades belliqueux. Les paysans qui travaillaient aux mines de cuivre de l'Oural s'y rallièrent en masse; ils fondirent des canons et des boulets pour les re-

belles. Dix mille Kalmouks désertèrent d'un coup le drapeau de Catherine, et passèrent aux Cosaques après avoir tué leurs généraux. Enfin les Polonais, exilés par l'impératrice dans les steppes de la Sibérie, accoururent en foule à l'armée de Pougatchef, et prêtèrent leur intelligence de la guerre et leur audace révolutionnaire à ce mouvement.

Le fanatisme religieux, dont Pougatchef leur avait emprunté le masque, consacrait sa cause aux yeux de la Russie. Vêtu en ermite et la croix d'évêque dans une main, le prétendu empereur de Russie affectait le mépris du monde et de ses grandeurs. Il abdiquait d'avance dans ses discours la couronne qu'il conquérait par ses armes; il jurait qu'il ne travaillait qu'à rétablir le grand-duc son fils sur le trône usurpé par une marâtre étrangère à la Russie. Ce désintéressement doublait sa popularité, en ralliant à sa cause tous les politiques de la cour qui avaient été déçus en croyant servir la cause d'un tsarewitz, et qui avaient malgré eux couronné une usurpatrice.

Moscou s'agitait au nom de Pierre III, ressuscité pour purifier la Russie de la tyrannie et de la corruption d'une femme odieuse aux vieux Russes. Cette capitale, dépourvue de troupes par le général Romanzof, attendait le rebelle dans ses murs

pour le couronner. Pougatchef, en perdant les jours en hésitations, en débauches, en cruautés sur la route, donna le temps à Catherine de rappeler, pour couvrir Moscou, une partie de l'armée du Danube, devenue libre par la paix avec les Turcs. Six cents lieues de pays étaient déjà au pouvoir de ce compétiteur de l'empire; il battait monnaie et faisait frapper des médailles à son effigie, portant pour devise : Pierre III, empereur, *redivivus et ultor* (ressuscité et vengeur). Le premier choc de l'armée du Danube et de Pougatchef porta l'effroi dans le cœur de Catherine; son général Bébikof fut défait et tué dans le combat.

Le prince Galitzin, à la tête de l'armée ralliée, vengea Bébikof. Pougatchef, vaincu à son tour, se réfugia dans les montagnes inaccessibles de l'Oural, au milieu de ses partisans. Il en redescendit bientôt après, et fondit sur Kasan avec une armée plus nombreuse que la première; il brûla les faubourgs de cette Samarkande commerciale de la Russie. Il allait marcher de là sur Moscou, quand la présence du général Romanzof lui-même, avec cent mille vétérans des guerres ottomanes, l'arrêta. Panin, frère du premier ministre, s'avançait d'un autre côté. Pougatchef, cerné et affamé dans un bassin de montagnes, y combattit

vainement en désespéré; son armée fut décimée par le canon russe. Lui-même n'échappa aux fers qu'en repassant le Volga à la nage et en s'enfonçant de nouveau dans son désert natal, entouré de séides vaincus, mais non découragés.

La trahison seule pouvait le livrer à Catherine. Elle acheta trois traîtres parmi les Cosaques compagnons de Pougatchef. Un de ces barbares, dans la familiarité de la tente, dépeignit un jour à Pougatchef le découragement de ses amis, le désespoir de sa cause, l'impossibilité d'échapper longtemps aux Russes, qui rétrécissaient autour d'eux le cercle de leurs régiments. Il lui représenta qu'un traité, précédé d'une amnistie et garanti par des serments mutuels, était la seule chance de sauver leur vie et de recouvrer un jour leurs armes. Pougatchef, indigné, pressentit la trahison dans ces paroles; il tira son poignard pour frapper le traître : les deux autres se jetèrent sur lui, le désarmèrent, l'enchaînèrent, le livrèrent, les mains liées derrière le dos, aux avant-postes du général russe. Panin le fit enfermer dans une cage de fer, et l'envoya ainsi en spectacle à Moscou. Son corps, décapité et coupé en quartiers, fut exposé sur les créneaux du Kremlin.

Ainsi s'évanouit, dans le sang de l'imposteur,

une insurrection qui avait soulevé un quart de l'empire et coûté des flots de sang à la Russie.

II

L'apaisement de cette révolte rendit la sécurité à Catherine. Rien ne consolide autant un trône qu'un soulèvement vaincu. Orlof avait été soupçonné d'avoir suscité lui-même Pougatchef, pour faire sentir à l'impératrice la nécessité de s'appuyer sur le bras d'un soldat. Rien ne justifie une si odieuse et si périlleuse supposition de complicité dans Orlof; son nom était couvert d'autant d'imprécations que celui de Catherine dans les manifestes des rebelles; il était la première victime désignée à la vengeance des Russes. La cause du refroidissement de Catherine pour lui était tout entière dans un dégoût de femme, et non dans un soupçon d'impératrice. Il avait abusé des faiblesses et des docilités de l'amour; il voulait asservir quand il n'aimait plus. L'orgueil humilié avait fini par se révolter dans l'âme de l'impératrice. Depuis longtemps, elle aimait mystérieusement le jeune Potemkin.

Les Potemkins étaient une famille polonaise,

naturalisée en Russie et vivant dans une modique obscurité sur une petite terre seigneuriale des environs de Smolensk. Celui dont la Russie et l'Europe apprirent alors pour la première fois le nom était né dans cette résidence rurale de ses pères, en 1736. Élevé à Moscou dans les lettres, il s'y distingua par la promptitude de son intelligence et par sa passion pour la poésie, ce débordement de l'imagination dans les riches natures. De la poésie à l'héroïsme il n'y a que la distance du rêve à la réalité, dans les races primitives. Le jeune Potemkin rêva dès son adolescence des destinées démesurées à sa naissance; il se fit soldat, parce que l'épée est le talisman des hautes fortunes. La nature l'avait doué de cette mâle beauté qui attire les regards sur l'homme, et de l'homme sur le nom. Promu bientôt au grade d'officier dans les gardes à cheval, brave, enthousiaste, éloquent, supérieur de grâce et de génie à ses camarades, il ne tarda pas à être comme eux ébloui des charmes de la tsarine, attendri par ses malheurs, passionné pour sa cause contre les brutalités de son mari. Pressé d'évaporer dans quelques entreprises romanesques cette chaleur d'âme des Polonais, qui se répand dans tous les hasards, et qui en fait les premiers complices de toutes les révolu-

tions, il entra avec ardeur dans la conjuration des casernes pour Catherine; il fut l'âme et la voix des conciliabules soldatesques dans la nuit qui précéda la révolution.

Au moment où l'impératrice sortait de Pétersbourg pour marcher contre son mari, Potemkin ayant été envoyé par Orlof auprès d'elle pour lui demander un ordre, son cheval se cabra pour ne pas s'éloigner de celui de l'impératrice; et, soit instinct de l'animal, soit adresse du cavalier, Potemkin attira longtemps ainsi l'attention et l'émotion de sa souveraine. Elle n'oublia jamais l'émotion de ce premier regard. Orlof n'était que l'Hercule, Potemkin était l'Antinoüs de la Russie. Il fut un des officiers de confiance envoyés le soir, de Péterhof à Oranienbaum, pour demander à l'empereur l'acte de son abdication. Récompensé de son zèle dans la révolution par le grade de colonel et par une mission diplomatique en Suède, il revint à Pétersbourg, et fut introduit par les Orlof eux-mêmes dans le cercle étroit de militaires et de partisans qui charmaient les soirées du palais. Il y conçut dès lors pour cette femme séduisante une passion qui ne s'exprimait que par le culte silencieux des regards et du dévouement.

Les Orlof néanmoins en furent offensés. Gré-

goire et Alexis ayant un jour convié sous un faux prétexte le modeste adorateur à un entretien secret avec eux, le raillèrent cruellement sur ses prétentions au cœur de la souveraine; et, dans une rixe qui s'éleva à ce sujet entre Potemkin et eux, Alexis Orlof et Grégoire Orlof lui crevèrent un œil d'un coup au visage. Ces barbares fils de strélitz se réconcilièrent néanmoins avec Potemkin, et ne soupçonnèrent pas la vengeance qui couvait sous l'oubli apparent de l'offensé. Catherine, informée par eux-mêmes de l'amour du beau Polonais et de l'accident qui avait puni son audace, affecta d'ignorer un amour qui lui inspirait une reconnaissance secrète. Il partit pour l'armée de Romanzof, décidé à chercher dans la mort l'oubli de la passion qui le consumait pour Catherine; il n'y trouva que des occasions de s'illustrer contre les Turcs dans la longue guerre de Moldavie.

Instruit du déclin de faveur d'Orlof, il obtint d'être envoyé par Romanzof à Pétersbourg, pour apporter à Catherine la nouvelle de la victoire de Choksim. Il espérait trouver le cœur de l'impératrice libre; il le trouva occupé par l'insignifiant favori Wasilikof. Déçu dans ses espérances, il s'éloigna sans se plaindre de la cour, où le bonheur d'un autre offensait ses regards, et courut

s'enfermer dans un monastère des environs de Pétersbourg, pour y ensevelir sa douleur. L'impératrice, affligée de son absence, en apprit la cause, le plaignit tout haut, et le rappela par des insinuations consolantes. Il s'obstina à ne pas les comprendre, se revêtit du costume des moines du couvent de Saint-Alexandre-Newsky, parut décidé à abjurer le monde, et poussa la dévotion désespérée jusqu'à la démence. Ce délire de la piété et de l'amour toucha le cœur de Catherine; elle envoya sa confidente, la belle comtesse de Bruce, au couvent de Saint-Alexandre Newsky, pour rendre la raison avec l'espoir à Potemkin.

Le Polonais, jetant le froc, reparut à la cour, d'autant plus adoré de Catherine qu'elle avait plus longtemps refoulé cette passion dans son âme. Wasilikof, relégué à Moscou, céda l'empire à ce rival, arraché du cloître pour régner dans le cœur et dans le conseil de sa souveraine. Son ascendant absolu sur l'impératrice ressembla dès ce jour à un sortilége. Ce sortilége n'était que la perpétuelle agitation du caractère de ce favori, qui faisait tour à tour admirer, adorer, trembler, espérer Catherine, la traitant dans la même journée en idole ou en esclave. Mais Catherine, heureuse de son esclavage, lui sacrifiait tous ses rivaux. Orlof et

Panin furent écartés. Potemkin régna ou par lui-même ou par des rivaux tolérés par lui jusqu'à sa mort.

Un mariage secret pouvait seul expliquer ces excès d'asservissement dans une femme impérieuse : on le supposa, sans en avoir jamais la preuve. Affectant dans le palais l'attitude, le costume négligé, la familiarité supérieure d'un époux sur une épouse docile, il levait, dans ses colères, la main sur sa maîtresse ; il la punissait quelquefois par des absences obstinées de son appartement ; il osait lui reprocher tout haut jusqu'au crime de son usurpation et de ses meurtres.

Un jour que l'impératrice l'avait envoyé plusieurs fois prier de venir assister dans sa chambre au conseil, et qu'il continuait à jouer aux dés avec ses familiers sans daigner répondre :

— « Que faut-il que je dise à l'impératrice? » lui demanda respectueusement le chambellan.

— « Dites-lui, » répondit insolemment le favori, « qu'elle trouvera une réponse dans la Bible, « au commencement du premier psaume : *Heureux* « *l'homme qui n'a jamais assisté au conseil des* « *pervers!* »

La passion effrénée qu'il avait su inspirer, parce qu'il la ressentait lui-même, lui pardonnait tout.

Il concentra dans sa seule main tous les ministeres et tous les commandements d'armée. Ces scandales et ces honneurs ne retranchèrent rien à ses démonstrations sincères de piété presque ascétique. Il passait des heures au pied des autels; il ne vivait, pendant les longs carêmes grecs, que de racines; il ne buvait que de l'eau; il éprouvait ou il simulait des scrupules sur son union illicite avec l'impératrice. La consécration de leur amour par un pope put seule, dit-on, les apaiser.

III

Panin conservait encore sous Potemkin la molle direction des affaires, que son indolence rendait à la fois commode et inoffensive au favori. Quant à Grégoire Orlof, il n'avait pu supporter longtemps le spectacle du triomphe d'un rival autrefois dédaigné par lui. Époux d'une femme jeune et belle, il la perdit en visitant de nouveau la Suisse, dans son exil volontaire. Revenu à Pétersbourg après la mort de sa femme, il ne reparut à la cour que pour effrayer ses amis de sa démence, et l'impératrice de ses reproches sur leur crime commun. Ses remords prirent le caractère de la vengeance. L'om-

bre de Pierre III le chassait de résidence en résidence. Exilé enfin à Moscou, il y expira dans les convulsions du meurtrier qui s'entend citer au jugement de Dieu par sa victime. Sa vie et sa mort justifièrent la Providence de sa criminelle élévation.

Potemkin au moins, en partageant le trône, était innocent du régicide; sa souveraine ne voyait pas sur ses mains le sang de son mari. Sa faveur, toujours excessive en 1766, n'avait plus cependant le caractère de l'amour. Le cœur de Catherine, dépravé par l'inconstance de ses attachements, ne cherchait plus, comme une sultane du Nord ou comme une courtisane antique, que la nouveauté dans la passion. L'âme en elle se séparait des sens : commencement ordinaire de la dépravation, qui a besoin de matérialiser le plaisir. L'impératrice régnait, la femme se dégradait jusqu'à la courtisane. Cette courtisane couronnée choisissait, au lieu d'être choisie; c'était désormais la seule différence.

IV

Un jeune secrétaire du cabinet, nommé Zawadowsky, distingué pour sa figure par Catherine, fut agréé par Potemkin lui-même comme un rival

subordonné à son dédaigneux ascendant. Un honteux marché parut, à dater de ce jour, conclu entre le favori suprême, les favoris subalternes et l'impératrice, pour se partager la faveur permanente de la politique, les faveurs changeantes de l'intimité, le trône et la couche. Le titre de favori fut dégradé au rang d'une domesticité quelquefois passionnée, toujours infamante. Zawadowsky en jouit peu de temps. Potemkin le craignit assez peu pour laisser Zawadowsky, après sa courte faveur, continuer ses fonctions de secrétaire dans le cabinet. L'impératrice ne rougissait déjà plus ni de ses abandons ni de ses inconstances.

Potemkin, récompensé de ses complaisances, reçut de sa souveraine des dons, des priviléges, des honneurs qui l'égalaient à un roi. Il fit venir sa mère à la cour, et la créa dame du palais. Trois de ses nièces, filles de sa sœur, madame d'Enquelhart, furent appelées d'Allemagne à Pétersbourg pour décorer de leurs grâces sa maison; elles y régnèrent sur son cœur jusqu'à sa mort. Potemkin continua à occuper au palais l'appartement contigu à celui de l'impératrice; une communication patente existait entre les deux appartements. Potemkin affectait de traverser à toute heure les salles et les corridors, les jambes demi-nues, les cheveux

épars, la poitrine débraillée, un simple peignoir jeté sur ses épaules, dans le costume d'un homme à qui le mariage ou la familiarité sans bornes ne commande plus la pudeur. Ainsi, de ce mélange de domination et de complaisance, de culte et de dédain, se constitua, sous l'apparence d'un satrape de cour, le véritable empereur de la Russie. Une passion criminelle avait élevé Catherine sur le trône; c'était à l'amour dédaigneux de la dégrader.

Bientôt il se construisit, à côté du palais impérial, un palais personnel, bâti et meublé avec le luxe d'une demeure souveraine; puis, mécontent de l'architecture de ce palais, il s'en construisit un autre contigu à celui de l'Ermitage, habité par l'impératrice. Une galerie couverte, conduisant de ce palais dans l'autre, ne faisait des deux demeures qu'une seule habitation. Quand l'indolent Potemkin négligeait d'aller lui-même rendre les hommages d'un sujet à l'impératrice, elle venait, sans être aperçue du dehors, le consulter sur les affaires d'État ou sur les plaisirs de cour, d'autant plus humble avec lui qu'elle s'abaissait de plus haut. Aucune servilité n'égale celle d'une souveraine qui est descendue, pour un sujet, de son rang. Les courtisans et les ambassadeurs des cours étrangères suivaient l'exemple de prostration que Ca-

therine donnait à l'empire devant celui qui avait été son idole, et qui restait son maître.

Elle ne tarda pas à se lasser de Zawadowsky.

V

Un nouveau caprice l'entraînait vers un jeune barbare, nommé Zoritch, né dans les forêts de la Servie, et que le hasard avait amené à Pétersbourg.

Zoritch, simple fils d'un paysan de la Servie, avait été fait prisonnier par les Turcs dans une des nombreuses révoltes de sa sauvage patrie contre les pachas. Jeté dans le bagne de Constantinople, il avait limé ses fers; une barque grecque l'avait porté à Azof. Engagé dans l'armée russe du prince Galitzin, il s'était élevé au rang de capitaine de hussards. Sa figure grecque, sa taille albanaise, relevées par l'élégance de son costume militaire, faisaient du Servien Zoritch le type de la beauté virile dans les revues et dans les salons de Pétersbourg.

Potemkin, dans l'intérêt de son ambition, qui ne craignait rien d'un étranger illettré et demi-barbare, le présenta lui-même, comme un des officiers de son état-major, à l'impératrice, curieuse d'admi-

rer ce chef-d'œuvre de la nature. Elle fut éblouie du premier regard. Elle avoua sa fascination à Potemkin; elle lui demanda humblement la permission d'aimer. Potemkin ne l'accorda pas, il la vendit. Zoritch ne fut installé dans l'appartement et dans la fortune de favori qu'après avoir ouvertement payé à Potemkin un honteux tribut de quatre cent mille francs. Ce tribut, renouvelé à chaque inconstance de cœur de Catherine, devint une source des prodigalités de Potemkin, et comme une reconnaissance de son droit de tolérer ou d'exclure les favoris subalternes. Cet impôt sur les passions de Catherine, fourni par la souveraine, payé par le favori, perçu par le complaisant, est une de ces obscénités de l'histoire plus fétides que l'impôt de Vespasien. Pétersbourg, du premier coup, dépassait le Bas-Empire.

Zoritch, ingrat et insolent envers Potemkin, ne tarda pas à vouloir gouverner l'empire parce qu'il régnait au palais. Ignorant et superbe, il prit la Russie pour un sérail où le caprice peut changer l'amour en despotisme; il osa proposer un duel à Potemkin. Le favori dominant n'eut qu'un geste à faire pour expulser le Servien. La pitié de Potemkin et la munificence de l'impératrice lui assignèrent pour exil la ville de Schklow, érigée en prin-

cipauté, et un revenu conforme à son nouveau rang. Il s'y consola, dans un faste barbare, d'une disgrâce qui avait fait un prince d'un pasteur des montagnes de Servie.

Un huitième complaisant de Potemkin, idole vide et futile de salons, le jeune Korzakof, succéda à Zoritch. Infidèle aussitôt qu'aimé, l'impératrice le surprit aux genoux de la belle comtesse de Bruce, sa confidente, dans sa propre chambre. L'éloignement et le silence furent la seule vengeance de l'amante et de l'amie offensées. Elle ne punit les téméraires qu'en retirant sa faveur à Korzakof, et sa familiarité à son amie. Magnanime, peut-être par indifférence, l'impératrice absolue ne vengeait pas la femme dédaignée. Elle semblait s'être habituée déjà à regarder la tendresse comme un service; elle congédiait comme si elle eût dédaigné de punir. Un neuvième amour, plus digne cette fois de ce nom, couvait déjà dans son cœur pour un homme plus digne de l'inspirer et de le ressentir, le beau et malheureux Landskoï.

Mais la politique, la guerre, l'administration, l'encouragement des sciences, des lettres, du commerce, couvrirent, pendant ces années prospères de son règne, les obscures intrigues du palais.

VI

La première épouse que l'impératrice avait donnée à son fils venait d'expirer d'une mort prématurée. Catherine, qui la supposait capable de provoquer le grand-duc à la revendication du trône, l'avait dénoncée à son mari comme suspecte d'une inclination criminelle pour le comte André Razomouski. Elle avait éloigné Razomouski par l'ambassade de Naples.

Aussitôt après les funérailles, elle demanda pour le grand-duc la main de la princesse de Wurtemberg, nièce du roi de Prusse. Le grand-duc partit avec Romanzof pour avoir une entrevue à Berlin avec sa future épouse. Frédéric le reçut comme le gage d'une indissoluble alliance entre la Russie et la Prusse, les deux grandes ambitions conquérantes du Nord.

« Vous ne voyez en moi, prince, » dit-il avec une glorieuse affectation de modestie à l'héritier de Catherine, « qu'un pauvre vieillard malade, à che« veux blancs ; mais croyez que je sens mon bon« heur et ma gloire en recevant dans ces murs le « digne héritier d'un puissant empereur, le fils

« unique de ma meilleure amie, la grande Ca-
« therine. »

La princesse de Wurtemberg, arrachée par la politique à l'amour mutuel qui l'unissait à son fiancé le prince de Hesse-Darmstadt, suivit de près le grand-duc à Pétersbourg, où son mariage fut célébré. Elle embrassa, comme les grandes-duchesses destinées à l'empire, le culte national grec. Elle fut la mère d'Alexandre, de Constantin, de Nicolas, de Michel, et de cinq princesses, que ce siècle a vus sur le trône ou sur les marches du trône de Russie.

Ces négociations pour un mariage servirent de voile au grand Frédéric pour négocier en secret avec Catherine le deuxième démembrement de la Pologne, et pour obtenir d'elle le détrônement de sa créature, le roi Poniatowski.

Déjà la cour de Russie, semblable au sénat de Rome, prenait parti par ses ambassadeurs, devenus proconsuls, dans les factions qui déchiraient les nations du Nord. Le Danemark, agité par la faction opposée de deux reines, la reine douairière et la reine régnante, venait d'être consterné par le supplice du ministre Struenzée, amant de la jeune reine, et par l'emprisonnement de sa complice. La Suède venait de voir son roi Gustave III

s'affranchir par une révolution militaire du joug de la diète, et proclamer une constitution qui rendait le pouvoir à la royauté. La Russie s'affligeait d'une révolution qui, en contenant les factions, enlevait les points d'appui à ses intrigues en Suède. La France au contraire, par les conseils sages de son habile ambassadeur M. de Vergennes, prêtait son appui et son or à Gustave pour refréner l'influence russe à Stockholm.

Gustave III, menacé par Catherine, vint à Pétersbourg pour neutraliser les ressentiments de cette cour. Ce voyage flatta Catherine sans l'endormir ; elle vit dans le jeune roi de Suède trop de fierté pour un vassal, trop d'audace pour un complaisant, mais aussi trop de légèreté pour un ennemi longtemps dangereux. Elle attendit que les germes de ressentiment se fussent développés par le temps en Suède, et reporta ses regards vers la mer Noire.

Romanzof, par ses ordres, revendiqua pour sa souveraine le protectorat de la Crimée, où la Russie soutenait de ses armes le khan Sahim-Gheraï contre le khan légitime. L'impératrice se déclarait en même temps protectrice des populations grecques de Valachie et de Moldavie ; elle exigeait que les princes précaires de ces provinces, nom-

més et révoqués par le sultan, fussent inamovibles, pour s'inféoder leur dynastie.

La France, dans un futile intérêt de rivalité de services avec l'Angleterre, inclina le divan à une partie de ces concessions. Catherine, appuyée par la France à Constantinople, régna déjà de fait en Crimée. L'ambassadeur de France, M. de Saint-Priest, reçut, en or et en diamants, des présents dignes du service. Par cette diplomatie à contre-sens, la France livrait elle-même à la fois la Pologne, la Turquie, la Tartarie et la Perse aux Russes. Nos guerres d'aujourd'hui ne sont que les expiations de nos fautes de cette époque à Constantinople.

L'invasion de la Bavière par Marie-Thérèse et Joseph II, contre les vues et les intérêts du grand Frédéric, menaça un moment d'allumer la guerre entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. La France, avec la même complaisance pour Catherine, concourut par son plénipotentiaire, le baron de Breteuil, à l'union de ses ennemis naturels. Le congrès de Teschen assoupit le différend, en accordant à l'Autriche une portion de la Bavière. La France n'en recueillit d'autre fruit que la signature d'un traité de neutralité armée de toutes ces puissances peu maritimes du Nord pour refréner l'omnipo-

tence des Anglais sur l'Océan. Une flotte valait mieux pour la France que cette ligue, aussi facile à rompre qu'à former.

VII

Les succès de l'impératrice, depuis le Bosphore et le Danube jusqu'à la Baltique et la Bavière, ne suffisaient pas à la distraire de l'amour. Ce sentiment semblait se rallumer dans son cœur avec les années, comme un bonheur auquel on s'obstine d'autant plus qu'on le sent plus près de s'évanouir.

Le jeune et beau Landskoï, né d'une famille honorable, et simple chevalier dans la garde noble du palais, avait été depuis longtemps remarqué en faction à la porte de l'appartement, par sa souveraine. Landskoï avait frappé Catherine par une expression de candeur et de modestie juvéniles qui contrastaient avec la jactance d'Orlof, la majesté de Potemkin, la barbarie de Zoritch, la vanité de Korzakof. Ses regards respiraient l'amour pur, respectueux, timide, dont les femmes dépravées chérissent encore l'image, même après en avoir perdu le sentiment. Landskoï sembla rajeunir et

purifier le cœur de Catherine. Elle avoua son inclination à Potemkin, avant de la déclarer par ses aveux à son nouveau favori. Potemkin exigea pour sa condescendance un tribut supérieur à celui qu'il avait reçu des précédents. Au prix de deux cent mille roubles donnés à Potemkin par Landskoï, l'impératrice obtint la permission d'élever jusqu'à elle le plus cher et le plus désintéressé de ses amants.

L'empire put s'humilier, mais il n'eut jamais à s'indigner de cette préférence. Le temps de sa faveur ne fut qu'une ère de félicité domestique pour Catherine, d'administration maternelle pour la Russie, de grâces, de nobles plaisirs pour la cour. Landskoï s'efforçait d'inspirer à l'empire tout entier l'amour qu'il portait à sa souveraine, et de reporter sur la Russie l'amour que la souveraine lui témoignait à lui-même. Sa douceur, sa modestie, sa bienfaisance assoupissaient l'envie. On se félicitait d'une faiblesse qui s'excusait par des bienfaits. Potemkin lui-même contemplait sans ombrage une tendresse mutuelle qui lui livrait la politique, et qui ne voulait posséder que le cœur.

La mort trancha cette félicité. Une maladie lente, attribuée à tort au poison, minait la jeunesse du beau Landskoï. L'impératrice le soigna comme

une mère son fils, et recueillit sur ses larmes son dernier soupir. Son désespoir égala sa passion. Enfermée, pendant plusieurs jours, dans la nuit et dans la solitude de ses appartements, comme Élisabeth d'Angleterre après le supplice de Leicester, elle voulut mourir de la mort de Landskoï : elle parut même résolue à abdiquer l'empire, plus cher jusque-là pour elle que la vie. Ses gémissements remplirent longtemps ses demeures. Elle porta le deuil de son favori aux yeux de toute la Russie, fière cette fois d'avouer dans tant de regrets tant d'amour. Elle éleva auprès de son palais de Tzarko-zélo un magnifique mausolée à Landskoï; elle s'y recueillait souvent pour pleurer. Son cœur, désespérant de retrouver jamais un attachement si personnel et si désintéressé d'ambition ou de fortune, parut renoncer pour jamais à l'amour. Un long interrègne de favoris suivit la mort de Landskoï.

VIII

L'ambition l'arracha seule à ce souvenir. Le dernier coup concerté contre la Pologne exigeait un secret qu'on ne pouvait confier à des plénipo-

tentiaires. L'empereur d'Allemagne Joseph II, déjà tenté et séduit par le grand Frédéric, fut invité à une entrevue à Mohilof, sur le territoire polonais. L'impératrice y étala la pompe de cette Sémiramis dont ses adulateurs lui donnaient le nom. Joseph II y affecta la simplicité militaire du roi de Prusse, dont il n'avait que le costume. Les séductions de Catherine enivrèrent aisément un prince déjà ivre d'illusions. La guerre impolitique contre les Ottomans, le partage de leurs dépouilles en Europe, l'échange, au profit de l'Autriche, de la Bavière contre les Pays-Bas, y furent concertés entre les deux souverains.

Joseph II, invité par Catherine à venir ratifier ces préliminaires de traité à Pétersbourg, se rendit à Vienne pour faire ses préparatifs de guerre, et de là à Pétersbourg. Il y signa le traité à Tzarko-zélo, sous l'empire des adulations et des fêtes dont l'habile Catherine fascinait l'inexpérience et la vanité de son hôte.

Les trois années qui suivirent furent employées, jusqu'en 1783, par Catherine à vivifier le commerce de l'empire sur la mer Noire, à fonder Cherson sur le Dnieper, et à accomplir l'incorporation de la Crimée à l'empire.

Le khan de Crimée, Sahim-Ghéraï, était de-

venu pour les Tartares, maîtres de cette péninsule, ce que Poniatowski était pour les Polonais, un revendeur à la Russie de la patrie que la Russie lui avait vendue. Sahim-Ghéraï, obligé, pour se soutenir contre ses compétiteurs, d'emprunter sans cesse le secours des Russes, avait adopté les mœurs amollies de l'Europe. Il avait poussé l'adulation jusqu'à se parer du titre de général russe au service de Catherine, et de colonel des gardes Preobrajenskoï. Les plénipotentiaires de Catherine régnaient sous le nom de Sahim-Ghéraï dans sa cour de Batschi-Seraïl ou de Kaffa. Des intrigues, fomentées sous main par ces proconsuls, soulevèrent contre le khan deux de ses frères et une partie de ses hordes. Assiégé par eux dans Kaffa, il se réfugia sur le territoire russe à Taganrok. Potemkin vola lui-même à son secours, et le ramena en Crimée. Sahim-Ghéraï, réinstallé un moment par les armées russes, immola à leur intérêt et à sa vengeance seize des principaux chefs tartares patriotes qui s'étaient armés contre lui.

Les Turcs, indignés de l'invasion russe dans une presqu'île dont le dernier traité avait déclaré l'indépendance, occupèrent l'île de Taman. Sahim-Ghéraï, à l'instigation des Russes, fit sommer le général ottoman de se retirer. Le pacha, pour

toute réponse, fit trancher la tête de l'envoyé du khan. A cet acte de barbarie, prétexte trop stupidement donné aux Russes, les armées de Catherine demandèrent passage aux Tartares pour aller chasser les Turcs de l'île de Taman. A peine entrés en Crimée, ils l'envahirent tout entière. Kaffa même, résidence du khan Sahim-Ghéraï, fut assiégé et emporté par les Russes. Les habitants furent contraints de prêter serment à l'impératrice. Souvarof et Potemkin envahirent en même temps le Kouban, et soumirent les tribus tartares répandues sur ces vastes contrées. Le khan Sahim-Ghéraï abdiqua, comme allait bientôt abdiquer Poniatowski, échangeant son empire évanoui sous lui contre une pension de seize cent mille roubles. On ne daigna pas même lui payer longtemps le salaire de sa lâcheté; il vécut mendiant, et alla mourir supplicié justement par les Turcs à Rhodes.

Un manifeste astucieux et insolent, semblable à celui qui avait justifié le premier partage de Pologne, justifia par le sophisme la perfidie. Une entrevue préalable avec Gustave III assura à Catherine la neutralité de la Suède pendant la guerre de conquête qu'elle méditait contre les Turcs. La France et l'Autriche, l'une dupe, l'autre complice, endormirent de concert le divan de Cons-

tantinople, pendant que Catherine rassemblait ses armées pour inonder l'empire ottoman. Catherine, grâce à cette indolence de la cour de Versailles, avait incorporé à ses vastes États, sans avoir commencé la guerre avec les Turcs, la Crimée, son Gibraltar dans la mer Noire, et le Kouban, sa route vers la Perse et vers la Turquie d'Asie. Elle rendit, pour la pompe des mots, son nom de Tauride à la Crimée; elle donna au Kouban le nom imposant de Caucase. La Fable s'ajoutait à l'histoire pour répandre en Europe le double prestige de ses conquêtes. Catherine savait, comme Napoléon, faire retentir, par la grandeur des noms, la grandeur des pas qu'elle faisait sur le globe. Potemkim, en récompense de ses succès, reçut le surnom de Taurique et le gouvernement presque souverain de la Tauride.

En même temps l'amiral Woïnovitch, esclave passé au service des Russes sur la mer Noire, recevait l'ordre de s'emparer du port persan d'Asterabad, sur la mer Caspienne. Les Persans, après avoir toléré la construction d'un fort russe sur leur rivage, firent prisonniers par trahison l'amiral et ses officiers, les chargèrent de fers, les outragèrent de coups de fouet, et ne les rendirent aux Russes qu'après avoir vu démolir le fort et jeter les canons à

la mer. Catherine, obligée d'ajourner ses établissements commerciaux en Perse, se borna à y fomenter les dissensions éternelles de cette Pologne asiatique, en attendant l'heure de l'envahir.

Un traité avec la Chine autorisa, pour le commerce entre les deux empires, la résidence d'un certain nombre de jeunes Russes à Pékin pour y étudier la langue chinoise. La petite ville de Kiatka, aux confins des deux peuples, fut neutralisée, pour servir de foire périodique aux marchands russes et chinois. Des caravanes privilégiées et escortées furent autorisées à pénétrer d'un empire dans l'autre, pour y porter les produits du sol, les fourrures et les étoffes fabriquées.

Le Kamtchatka, les côtes nord-ouest de l'Amérique, le Japon, furent également jalonnés par Potemkin pour des commerces ou des établissements futurs. Jamais un peuple si récent sur le globe n'avait tant espéré de l'avenir par l'universalité de ses regards et de ses entreprises: l'espace et le temps semblaient d'avance lui appartenir. Catherine méritait le nom de *Grande*, au moins par la grandeur de ses ambitions. Elle avait trouvé dans Potemkin une grandeur de perspectives égale à celle de ses propres pensées : c'était le prestige qui l'attachait à ce ministre. Il lui

donnait le monde en espérance, en retour du pouvoir qu'elle lui maintenait.

IX

Aussi insidieuse dans sa diplomatie que dans ses conquêtes, Catherine flattait l'empereur Joseph II, en contraignant par ses menaces la Hollande à céder à ce prince la libre navigation de l'Escaut.

Potemkin lui suggéra en 1787 le désir de se faire couronner à Cherson, comme souveraine de la Tauride. Ce voyage, destiné à rappeler ceux de Cléopâtre sur la mer de Syrie, et à éblouir ses nouveaux sujets par l'étalage d'une pompe asiatique, fut destiné aussi à fasciner les regards de Joseph II et des ambassadeurs de l'Occident, par l'étendue et par la célébrité des territoires et des mers où Catherine les promenait à sa suite. Un nouveau favori de l'impératrice, Momonof, une foule de courtisans et de femmes, les ministres, les ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Autriche, le prince de Ligne, courtisan de la gloire, dont la conversation étincelante éblouissait alors l'Europe, faisaient cortége à ce triomphe d'une femme qui s'était fait de l'Europe entière une cour. Montrer de près l'empire ottoman à ces repré-

sentants des cours d'Occident comme une proie facile à saisir, les rendre d'abord dupes puis complices de ses desseins sur le Bosphore, engager leur responsabilité dans ces perspectives, obtenir enfin d'eux la permission au moins tacite d'accomplir en Turquie ce qu'elle avait fait en Crimée, tel était, après l'orgueil du voyage lui-même, l'objet politique de cette longue promenade à travers l'empire.

Le récit fait par le prince de Ligne et par l'ambassadeur de France, M. de Ségur, rappelle le théâtre plus que l'histoire. On croit voyager avec ces courtisans à travers la Fable : les traîneaux courant de jour et de nuit, emportés par des centaines de chevaux sur des routes illuminées par des bûchers de distance en distance ; les populations bordant ces routes et se relayant pour des acclamations aussi prolongées que l'empire ; des corps d'armée avec les généraux les plus célèbres à leur tête, campés pour saluer l'impératrice de province en province ; les cataractes du Dniester ouvertes dans le granit pour laisser voguer les cinquante galères de la souveraine ; le roi de Pologne, Poniatowski, accouru comme un simple vice-roi sur le rivage de Kanief, pour s'incliner devant son ancienne idole, devenue celle du monde ; un entretien secret d'une

heure avec ce roi déjà condamné, encore trompé; des villages récents, aux façades factices, décorant de loin en loin les collines du bord des fleuves, pour simuler la population et l'opulence dans les déserts; l'empereur Joseph II, accouru par une autre route à Cherson, et attendant comme un vassal le débarquement de l'impératrice; des palais bâtis pour un jour, des prodigalités de cent millions semées sur la route; Potemkin, accompagné de la plus belle des femmes de l'Orient, madame de Witt sa maîtresse, faisant les honneurs de la Crimée à sa souveraine; l'impératrice de Russie logée à Batschi-Seraïl, dans le palais désert mais encore somptueux des khans; à Pultawa, une représentation, par deux armées de soixante mille hommes, de la bataille où Charles XII céda la fortune à la Russie.

Au milieu de cet orgueil, Catherine se dégradait en public par les plus serviles condescendances envers son nouveau favori, le vulgaire Momonof, convive des empereurs et des rois. Enfin les entretiens à demi-voix ou confidentiels de l'impératrice et de Joseph II sur la part qu'ils projetaient de s'adjuger de ces terres et de ces mers ottomanes, tous ces prodiges de puissance, de luxe, de fêtes, d'esprit, de scandales, firent du voyage en Crimée

l'entretien de l'Europe et de la postérité. La Russie, personnifiée dans une femme à deux faces, européenne et orientale, la civilisation dans une main, l'épée dans l'autre; apparut pour la première fois à l'univers.

L'attitude courtisanesque des ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Autriche, d'Espagne, d'Italie, la présence de l'empereur Joseph II lui-même ajouta la déférence de l'Europe à l'orgueil de la tsarine. Un avertissement du sort sembla réveiller Joseph II de ses rêves d'envahissement de la Turquie et de la Pologne. La nouvelle de la révolution de ses États de Brabant lui arriva pendant qu'il complotait des révolutions chez ses voisins. Il partit précipitamment pour aller contenir ses propres provinces.

Pendant ce voyage, les agents de Potemkin agitaient les Égyptiens au Caire, les Grecs à Smyrne, les Roumains en Moldavie et en Valachie, les Serbes dans leurs montagnes, les Bulgares dans leurs vallées. Les réclamations du divan étant restées sans réponse, la Porte, inquiète du voyage inexpliqué de l'impératrice et de son intimité avec Joseph II, résolut de prévenir la coalition, et déclara la guerre à la Russie. C'est ce que désirait Potemkin.

X

Quatre-vingt mille Turcs s'avancèrent sur Oczakof, pendant que le vieux amiral Hassan-Pacha entrait dans la mer Noire avec seize vaisseaux, huit frégates et trente galères. L'âme des vieux Ottomans respire dans les paroles . qu'Hassan adressa à ses officiers avant l'embarquement.

« Vous savez d'où je viens et ce que j'ai fait, » leur dit-il. « Un nouveau champ d'honneur m'ap-« pelle, ainsi que vous, à sacrifier le dernier sou-« pir à l'honneur de notre religion et au service « du sultan et de la nation invincible qui, dans « les circonstances actuelles, demandent la der-« nière goutte de notre sang. C'est pour remplir « ce devoir sacré que je me sépare maintenant « de ceux de ma famille qui me sont les plus chers. « J'ai donné la liberté à tous mes esclaves des deux « sexes ; je leur ai payé tout ce que je leur devais, « et je les ai récompensés suivant leur mérite. J'ai « dit le dernier adieu à mon épouse. Je vais enfin « chercher les combats, dans la ferme résolution « de vaincre ou de mourir. — Si j'en reviens, ce « sera une faveur insigne du Tout-Puissant. Je ne

« désire de voir prolonger mes jours que pour pou-
« voir les terminer avec gloire. Telle est mon iné-
« branlable résolution.

« Vous, qui avez toujours été mes compagnons
« fidèles, je vous ai convoqués pour vous exhorter
« à suivre mon exemple dans cette conjoncture dé-
« cisive. S'il est quelqu'un de vous qui ne se sente
« pas le courage de mourir au champ d'honneur,
« il peut le déclarer librement ; il trouvera grâce
« devant moi, et il recevra soudain son congé.
« Ceux, au contraire, qui manqueront de cœur en
« exécutant mes ordres dans une action ne doivent
« pas s'attendre à pouvoir s'excuser, en attribuant
« leur fuite aux vents contraires ou à la désobéis-
« sance de leurs matelots ; car je jure par Mahomet,
« et par la vie du sultan, que je leur ferai tran-
« cher la tête, ainsi qu'à tout leur équipage. Mais
« celui qui montrera du courage en s'acquittant de
« son devoir sera récompensé avec largesse. Que
« tous ceux qui voudront me suivre à ces condi-
« tions se lèvent donc, et jurent de m'obéir fidèle-
« ment ! »

A ces mots, tous les capitaines s'étant levés, jurèrent de vaincre ou de mourir avec leur grand amiral.

« Oui, » s'écria-t-il alors, « je vous reconnais

« pour mes braves et fidèles compagnons ! Allez, « retournez à vos vaisseaux. Faites assembler les « équipages ; communiquez-leur ma harangue ; re- « cevez leur serment, et tenez-vous prêts à appa- « reiller demain ! »

Les Tartares de la Crimée et du Kouban répondirent au cri de guerre d'Hassan par des tentatives de soulèvement contre les Russes. Gustave III, roi de Suède, fut le seul des rois de l'Europe qui osa embrasser la cause des Turcs. Sa flotte s'empara des frégates russes qui croisaient à la hauteur de la Suède ; lui-même, profitant du moment où toutes les troupes de l'impératrice marchaient au midi contre les Ottomans, s'avança sans résistance jusqu'à Friderikshane.

La capitale découverte ne semblait plus un asile assez sûr pour Catherine ; on crut qu'elle allait se retirer à Moscou. On entendait de Pétersbourg le canon des Suédois retentissant en Finlande. Elle se montra égale au danger, supérieure à la crainte.

« Je vous écris au bruit du canon qui fait trem- « bler les vitres de mon palais, » mandait-elle en ce moment à son correspondant le prince de Ligne, « et ma main ne tremble pas. »

L'amiral Greig, officier anglais à son service, sortit enfin de Cronstadt, et défit l'escadre suédoise

à la bataille navale de Hogland. On négocia la paix. Gustave, quoique vaincu sur mer, imposait des conditions impérieuses, la restitution d'une partie de la Finlande à la Suède, et la médiation de la Suède pour terminer la guerre de Catherine contre les Turcs.

« Quel langage! » s'écria Catherine. « Quand « le roi de Suède serait déjà à Moscou, je saurais « lui apprendre ce que peut une femme comme « moi sur les débris d'un grand empire! »

L'armée suédoise, travaillée par la faction russe et par les mécontents de la révolution qui conspiraient à Stockholm, abandonna tout à coup Gustave à son héroïsme isolé, et refusa de marcher plus avant contre la Russie. Le roi, désarmé, ramena en frémissant ses troupes à Stockholm.

XI

Pendant cette courte guerre avec la Suède, les Turcs, malgré le courage d'Hassan, succombaient à Oksakof devant l'intrépidité de Souvarof, dont le nom commençait à sortir de l'obscurité dans ce siége. Potemkin, généralissime de toutes les armées de terre et de mer, gouvernait despotique-

ment toutes les opérations militaires des généraux subordonnés, depuis la Pologne jusqu'au Dniester, au Pruth et au Kouban. Il rêvait, dit-on, comme avait fait Orlof, de se construire un empire personnel de ces vastes lambeaux de Bessarabie, de Crimée, de Valachie, de Moldavie et de Pologne, arrachés aux Sarmates, aux Tartares et aux Ottomans. Les Autrichiens, commandés par le prince de Cobourg, devenu depuis célèbre par ses campagnes contre la révolution française, conquéraient Choksim. Potemkin enlevait enfin Oksakof dans un assaut, qu'il contemplait de loin comme un combat de cirque donné à ses favoris et à ses maîtresses. L'assaut, le pillage et le massacre d'Oksakof entassèrent quarante-cinq mille cadavres de Russes et d'Ottomans, confondus dans les rues, sur les remparts et dans le fleuve. Il n'y eut ni pitié d'un côté, ni imploration de la vie de l'autre; la mort fut le seul arbitre entre les deux peuples.

L'Europe, fascinée par les écrivains à la solde de la Russie, applaudit à cette atroce exécution d'une ville innocente par un satrape du Nord. L'impératrice envoya à Potemkin un présent de cent mille roubles, un bâton de commandement incrusté de diamants, et entouré d'une branche de laurier aux feuilles d'or; elle lui conféra de plus le

titre d'hetman des Cosaques, enlevé au vieux et perfide Razomouski, qui avait livré Pierre III, son bienfaiteur. Une aigrette de diamants et le rang de général récompensèrent Souvarof.

Souvarof, encouragé par ces distinctions de sa souveraine, déploya rapidement un génie sauvage qui fit de ce guerrier l'Annibal russe. La victoire de Foksani, remportée par Souvarof contre les Turcs, confirma sa renommée. Celle de Rimnik, où il sauva seul, avec trente mille Russes, l'armée autrichienne des deux cent mille Turcs ou Tartares du grand vizir, lui valut le surnom de Rimnisky, et le titre de comte du saint empire romain et de comte de l'empire russe.

XII

Le seul boulevard de la Turquie était désormais Ismaïl. Potemkin l'assiégeait depuis sept mois. Entouré dans son camp d'un cortége de femmes et de courtisans, il y égalait le luxe et la licence d'Antoine en Égypte. Un jour qu'il se faisait révéler superstitieusement les arrêts du destin par une devineresse de sa cour, qui lisait le sort dans la disposition des cartes : « Je connais, » s'écria-t-il tout

à coup, « un oracle plus sûr que celui-là. » Et s'adressant au chef de son état-major, il lui ordonne d'appeler Souvarof et son armée devant Ismaïl.

Souvarof arrive, harangue son armée : « Point « de miséricorde aux vaincus, enfants ! » leur dit-il avec le stoïcisme féroce d'un barbare ; « les vi- « vres sont chers ! »

Le soir, Ismaïl était emporté. Quinze mille cadavres de soldats de Souvarof avaient comblé les fossés, quarante-cinq mille Ottomans, soldats, habitants, hommes, femmes, vieillards, enfants massacrés par l'ordre de ce héros du meurtre, avaient diminué le prix des vivres dans le camp. « Madame, » écrivit Potemkin à Catherine, « l'or- « gueilleux Ismaïl est à vos pieds. » Hassan mourut de douleur en apprenant la chute de ce boulevard de sa patrie. De jeunes officiers volontaires français, les Roger de Damas, les Langeron, les Richelieu, fuyant dans les camps de l'étranger les premières agitations de la révolution française, décoraient la cour de Potemkin, et signalaient leur valeur à l'assaut d'Ismaïl.

Catherine, enorgueillie du triomphe de ses généraux, parlait tout haut d'aller transplanter la capitale à Constantinople. Potemkin, rappelé après cette campagne à Pétersbourg, y arrivait par une

route illuminée jusqu'à huit journées de distance de la capitale. Des courriers, envoyés deux fois par vingt-quatre heures au-devant de lui pour rapporter de ses nouvelles à l'impératrice, ne cessaient d'aller et de revenir de Pétersbourg à la station où le triomphateur avait passé la nuit. Une députation de ministres et de sénateurs alla jusqu'à Moscou lui porter les félicitations et presque les hommages de sa souveraine. Son entrée dans la capitale égala les cortéges romains après les guerres d'Asie.

Mais ce triomphe extérieur cachait autant de craintes qu'il montrait de joie et de déférences dans l'impératrice : elle voulait lui dérober, sous la magnificence de l'accueil, l'embarras et la froideur qu'elle éprouvait de son retour. Cette longue absence avait déraciné ce superbe favori du cœur et presque de l'esprit de sa maîtresse. Momonof, aimé quelque temps par Catherine, avait manifesté sa répugnance pour une femme flétrie par les années. Épris de la jeune et belle princesse Sherbetof, il avait mal déguisé ses sentiments à l'impératrice. A la fois offensée et clémente, Catherine avait doté les deux ingrats et les avait relégués à Moscou, pour ne pas être témoin de leur bonheur. Le dépit et l'habitude l'avaient jetée, le jour même

du départ de Momonof, dans les bras d'un dernier favori. Ce favori était le jeune Platon Zoubof, jeune officier de la garde à cheval, pépinière de ces élus de la prostitution virile. Platon Zoubof, à peine âgé de vingt-trois ans, n'avait rien de ce qui pouvait justifier un tel choix, que la figure, la complaisance et l'ambition. La vieillesse de l'impératrice et sa dépravation croissante avaient laissé prendre à Zoubof sur son cœur un empire qu'il voulait étendre jusque sur sa politique. Bezboroko et Markof, ses ministres, étaient devenus les complaisants forcés du jeune favori.

Potemkin, informé de cet ascendant de Zoubof sur les affaires, avait protesté contre ce choix dans ses lettres à Catherine. Il arrivait pour l'expulser de la cour. Zoubof ne redoutait déjà plus de rival, et supportait mal un supérieur. Une faction libertine, composée de Valérien Zoubof son frère, et de Soltikof son ami, confidents tous deux des scandaleuses familiarités de l'impératrice avec ce jeune homme; de Léon Narishkin, sorte de bouffon grotesque et flatteur; d'une folle de cour, à qui la feinte folie permettait tout; de la Branitska, de la Protasof, de quelques femmes et de quelques serviteurs de confiance, enveloppait Catherine dans un cercle de plaisirs et d'entretiens

impénétrables aux profanes. L'ambassadeur de France, Ségur, celui de Joseph II, Cobentzel, hommes spirituels, intéressés à flatter par état et par habitude; le prince de Nassau, aventurier illustre et cosmopolite, qui cherchait la gloire dans toutes les guerres et la fortune dans toutes les cours, y étaient seuls admis. Les trésors dévorés par les onze favoris précédents, pour prix de leur passion ou de leur complaisance, étaient maintenant la proie de Zoubof et de ses courtisans. La liste authentique de ces dons en terres, en paysans et en pierreries et en or, que nous avons sous les yeux, n'élève pas à moins de cent vingt millions de roubles le chiffre total de ces dilapidations du cœur d'une seule femme pendant ce long règne. Tacite n'a pas de mot plus caractéristique que ce chiffre. Les affaires nécessitaient un autre génie que celui de Zoubof.

La mort de Joseph II, remplacé sur le trône par Léopold, avait arraché l'Autriche à l'alliance russe. Celle de Frédéric II, qui datait de 1786, avait refroidi le cabinet de Berlin. Potemkin conseilla la paix avec les Turcs, afin de reporter l'attention tout entière de la Russie sur les événements et sur les doctrines dont la révolution française ébranlait le monde.

Catherino, portée au trône par une révolution de palais, détestait les révolutions populaires. Séditieuse avec ses complices contre son mari, impie avec Diderot, philosophe avec Voltaire, perturbatrice des nationalités établies en Crimée et en Pologne, elle était contre-révolutionnaire, et ennemie implacable des innovations politiques en France. Bien que la Russie, trop jeune pour la liberté, cet âge viril des peuples, fût impénétrable aux idées qui remuaient alors l'occident de l'Europe, l'instinct du despotisme avertissait de loin l'autocratie que son devoir était d'être du parti des trônes contre le parti des peuples.

XIII

Potemkin affectait, depuis son retour à Pétersbourg, l'attitude d'un roi plus que d'un sujet; sa cour était aussi nombreuse que celle de sa souveraine. Il cachait sous des somptuosités, sous des fêtes et sous des amours d'ostentation, le chagrin secret qui minait son âme. Son crédit n'était plus qu'une apparence. L'impératrice, dominée tout entière par Zoubof et par les ministres du choix

de ce favori, ne laissait à Potemkin les dehors de la toute-puissance que par la crainte qu'elle avait de lui, ou par la pitié qu'on a pour une vanité mourante.

Établi dans le palais Taurique, dont elle lui avait fait don, Potemkin se complaisait à étaler aux yeux des étrangers et des Russes sa pompe au lieu de sa puissance. Il voulut y donner à l'impératrice une fête monumentale, dont la description historique fut une des merveilles de sa fabuleuse vie.

Une façade décorée de colonnades, et surmontée d'une coupole, présente l'idée d'un temple plus que d'une habitation humaine aux regards. Quand on en franchit le seuil, on s'égare des yeux à travers de longs vestibules, d'immenses rotondes dont les corniches portent des tribunes et des forêts de piliers et de colonnes entrelacés. Les murs, lambrissés de cristal, multiplient l'espace, les décorations, les spectateurs, en les réfléchissant dans leur glace. Des lustres à mille branches de feux y répandent, en s'allumant, les scintillements du jour dans les eaux. Des urnes colossales de marbre et de porphyre sculptées y rappellent, comme des captifs de l'art grec dans ces âpres climats, les triomphes de la Russie sur la Tauride. Au delà

de cette rotonde on entrevoit, à travers les interstices d'autres colonnades, un jardin d'hiver. Des palmiers de pierre en supportent le ciel factice; des haleines chaudes, soufflées par des foyers invisibles, y transforment l'hiver en éternel été; des eaux attiédies, jaillissantes ou courantes, y arrosent les plantes du Midi, frissonnantes du froid de la Russie. De blanches statues de Paros semblent respirer dans cet Élysée; un obélisque égyptien creux, dont les quatre faces sont de cristal transparent, reflète ces fleurs et ces statues, et en porte l'image jusqu'au plafond. Les parfums enivrants des parterres y amollissent les sens. La statue de Catherine II, en marbre pentélique, semble régner encore, par la beauté autant que par le sceptre, sur ce séjour, don de l'amour et de l'orgueil.

La fête fut digne de la divinité à qui Potemkin en faisait la dédicace. Vêtu d'un habit de pourpre recouvert d'un vaste réseau de dentelle brodé de pierreries, étincelant de tous les diamants que la Perse, le Kouban, la Tauride, la Pologne, la Turquie avaient jetés dans son trésor, il ne pouvait en porter le poids. Ses aides de camp étaient obligés de lui prêter leurs bras pour soutenir les pans de son habit, surchargé d'or et de perles; il semblait vouloir étaler en lui le prix fabuleux dont sa sou-

veraine et sa maîtresse avait payé son amour et ses services.

Les deux petits-fils de Catherine, Alexandre et Constantin, exécutèrent devant elle des danses symboliques. Un éléphant monté par un Persan, les harnais couverts de rubis et d'émeraudes, apparut, portant les écrins du favori. Des tables à perte de vue, dressées dans les salles et dans les jardins, reçurent des milliers de convives. Potemkin, debout derrière l'impératrice, la servit comme un esclave volontaire. Au moment où elle se retira, il tomba à ses pieds et les arrosa de larmes. Elle s'attendrit elle-même au spectacle de sa propre grandeur, et au souvenir de son amour éteint pour l'homme qu'elle avait fait trop grand pour un sujet, pas assez pour un empereur.

Ce fut le dernier regard de l'impératrice à Potemkin, et de Potemkin à sa bienfaitrice. L'inquiétude, l'envie, la maladie, le chagrin, le chassaient de séjour en séjour, comme un homme qui marche sur un terrain miné sans vouloir s'avouer son danger. On apprit le lendemain à Pétersbourg qu'il venait de repartir, bouillonnant de colère contre le prince Repnin, son subordonné, qui venait de remporter, sur les frontières du Kouban, une victoire trop éclatante sur le séraskier Batul-

Bey. Il gourmanda Repnin, et se rendit au congrès de Iassy pour y presser la conclusion de la paix avec les Turcs.

La maladie morale, la disgrâce, dont il fuyait en vain le sentiment, l'y poursuivit. Ses bizarreries d'esprit l'agitaient jusqu'à la démence. Il voulait braver, par la vigueur invulnérable de son tempérament, les souffrances sourdes qui le révélaient à lui-même mortel. Ses excès de table et de sensualités de toute nature redoublaient avec ses langueurs. Son intempérance égalait sa massivité colossale : chacun de ses repas, semblables à ceux de Vitellius, engloutissait deux fois par jour une cuisse de bœuf, un jambon de porc, une oie, un faisan, des flacons de vins, d'eau-de-vie de Dantzig, de liqueurs corrosives. Ce régime accéléra la fièvre lente qui le consumait.

Il s'imagina que le mouvement et le changement d'air évaporeraient sa langueur. Le 15 octobre 1791, il éveilla ses serviteurs dans la nuit, et partit presque sans suite pour Oksakof. Sa nièce favorite, la comtesse Branitska, l'accompagnait. A quelques lieues de Iassy, au moment où l'aurore, en se levant, répand le frisson de la fièvre dans l'air de ces plaines, il se sentit mourir. On arrêta la voiture; il se fit transporter sur le bord

de la route, au pied d'un arbre, pour reprendre ses sens. A peine y était-il enveloppé de son manteau, qu'il rendit le dernier soupir, la tête sur les genoux de sa nièce, son dernier attachement sur la terre. On le rapporta à Iassy. On chercha sur son corps les traces du poison : le poison, c'était la satiété, et enfin la disgrâce.

Ainsi mourut l'homme étrange, plus que grand, qui avait étendu d'un tiers le territoire de sa patrie. Il ressemble plus à un héros de la Fable qu'à un génie de l'histoire. C'est un de ces hommes disproportionnés en masse comme en petitesse, qu'il faut voir de loin pour les admirer. Le lointain est la perspective des colosses. Potemkin fut le colosse de la faveur, de l'imagination, de la fortune, de la disgrâce, de l'ambition, du dégoût, de la démence des grands favoris. Catherine, la Russie et lui se complétèrent. Il fallait à cet homme chimérique une souveraine aussi hardie dans ses caprices que Catherine; il fallait à Catherine un favori aussi désordonné de conception que Potemkin; il fallait à Catherine et à Potemkin une nation aussi grandiose et aussi obséquieuse que la Russie de 1776, pour contenir et pour supporter une Catherine II et un Potemkin.

L'impératrice n'aimait plus Potemkin, mais elle

se souvenait de l'avoir aimé. Sa mort lui rappela tout ce qu'elle perdait en lui d'amour et de génie. Un vide immense lui apparaissait dans sa jeunesse évanouie. Elle perdit plusieurs fois ses sens, en apprenant la nouvelle de cette fin inopinée sur la poussière d'où elle l'avait élevé jusqu'au trône. Elle lui érigea un tombeau, où la gloire de son règne parut être ensevelie avec lui.

XIV

L'héritage des titres, des commandements et des ministères de Potemkin fut partagé entre Besborodko, Markof, Soltikof et Zoubof, les uns ministres, le dernier favori de plus en plus absolu de Catherine.

La Pologne avait cherché un appui perfide dans la Prusse, depuis la mort du grand Frédéric. Elle avait de plus promulgué, à l'imitation de la France, une constitution de 1791 qui l'émancipait de l'étranger. Ces deux prétextes décidèrent l'impératrice à déclarer la guerre aux Polonais. La diète et le roi Poniatowski lui-même parurent s'élever un moment à la hauteur du danger; mais avant que la Pologne eût le temps de réunir les cinquante

mille hommes qui composaient toute son armée nationale, cent mille Russes inondaient ses provinces. Le nombre écrasa le courage. Le jeune Kosciusko se fit son premier nom de patriote et de héros dans ces luttes inégales.

Trahie par ses propres enfants, la Pologne, déchirée au dedans pendant qu'elle était envahie du dehors, vit les Branitski, les Félix Potocki, les Rzewuski, les Kassakowski, les Radzivil, aristocratie parricide, trafiquer de leur consentement à l'anéantissement de leur patrie dans une confédération polonaise de nom, russe de cœur. Rassemblés à Grodno, ces patriciens polonais laissèrent l'ambassadeur de Catherine s'asseoir sous le dais du trône qu'il venait renverser. L'ambassadeur lut devant eux l'acte d'incorporation à l'empire russe de toute la Pologne envahie. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, incorpora de son côté le lambeau de Pologne saisi par ses troupes. L'ombre de roi, Poniatowski, assistait encore à Varsovie à cette déchéance qui lui laissait une capitale. Pendant deux ans il aida, par ses proclamations et par ses condescendances, les Russes et les Prussiens à triompher des confédérations patriotiques renaissantes en vain sous Kosciusko.

Ce jeune héros, ramassé mourant sur le champ

de bataille avec ses compagnons de patriotisme et de gloire, Ignace Potocki, Zajonczek et Niemcewitz, poëte politique et soldat, alla languir dans les cachots de Pétersbourg. Souvarof, que le massacre d'Ismaïl signalait à Catherine comme l'exterminateur sans pitié des capitales, emporta d'assaut le faubourg révolté de Varsovie, Praga, et y massacra froidement trente mille victimes, sans s'informer de l'innocence, de l'âge, du sexe. Varsovie le reçut le lendemain, couvert du sang de Praga. La capitale fut incorporée comme le reste. Poniatowski, chassé du palais et relégué à Grodno sous une escorte russe et sous la protection du prince Repnin, alla y végéter d'une pension de l'impératrice. Trop voisin de sa honte, il demanda asile à Pétersbourg, et y mourut dans le mépris des deux nations et de la postérité.

XV

L'assassinat de Gustave III, roi de Suède, par Ankastrom, bien qu'étranger à la révolution française, avait redoublé la colère de Catherine et de sa cour contre les Français : « Je suis aristocrate « de situation, et je dois faire mon métier, » ré-

pondait-elle au ministre de France qui faisait appel à ses anciennes opinions libérales.

Les émigrés français, cherchant partout asile, pitié, secours ou vengeance pour leur cause, remplissaient son palais, et nourrissaient ses ressentiments contre la révolution. Les princes français y étaient représentés par le prince Esterhazy, leur ambassadeur, complaisant de Zoubof. Il flattait ce favori du titre de *sauveur des trônes*. Les Bombelle, les Choiseul-Gouffier, les Saint-Priest, les Calonne, les Langeron, les Richelieu, les Roger de Damas, les d'Escars, gentilshommes d'élite de l'émigration française, le comte d'Artois lui-même, depuis Charles X, apportaient à Pétersbourg leurs hommages, leurs ardeurs civiles, leurs illusions.

Ils obtinrent d'elle en 1794 des promesses, des subsides, des armements contre la France. Koutousof fut envoyé par elle à Constantinople pour obtenir du sultan l'expulsion de tous les Français qui propageaient la liberté et l'impiété dans le monde. Elle se décide enfin à joindre aux flottes anglaises contre la France une escadre de seize vaisseaux et de huit frégates. Elle rêvait sur mer et sur terre la lutte inégale du vieux despotisme russe et de la liberté naissante; elle ne doutait pas du triomphe. La mort la prévint.

XVI

Rien n'annonçait en elle non-seulement la caducité, mais le déclin. Quoique âgée de soixante-huit ans, la majesté mêlée de grâce qui caractérisait sa beauté dans sa jeunesse était encore répandue en souvenir sur ses traits. On comprenait, au premier aspect, que cette femme avait voulu séduire autant que régner. Une certaine mollesse des lèvres et des joues, empreinte des longs excès, affaissait le bas du visage. Ses dents, tombées de bonne heure, déformaient et creusaient la bouche; le menton triple et relevé, comme celui d'Agrippine, annonçait la solidité de l'esprit et l'habitude fière de l'empire. Sa taille, un peu massive mais bien proportionnée, portait légèrement sa forte tête. Ses yeux, souvent baissés pour recueillir sa pensée, éclairaient en s'ouvrant sa physionomie d'une intelligence scintillante et pour ainsi dire visible. Elle cherchait à donner ordinairement à son visage l'expression d'une douceur maternelle, telle qu'il convenait à une mère de l'empire; mais, dans les moments où elle cessait de s'observer, les plis involontaires de son front semblaient envelop-

per des pensées cachées et profondes. Un sillon creux entre ses deux sourcils révélait l'astuce, le souci ou le remords. Une toilette toujours recherchée; des cheveux encore blonds, disposés avec artifice pour rappeler le diadème; le fard, les fleurs, les pierreries, les parfums, les étoffes soyeuses ou veloutées, les fourrures touffues, attestaient en elle le désir suranné de plaire au favori qui était honteusement chargé d'aimer, après le temps, celle qui voulait commander même à la nature et à l'amour.

XVII

Dans la matinée du 4 novembre 1796, Catherine, parée comme à l'ordinaire, sortit de son appartement, où elle venait de passer quelques heures avec Zoubof, pour déjeuner avec sa cour la plus familière, qu'on appelait *le petit Ermitage*. La joie rayonnait dans ses yeux et sur ses traits; tout lui était, ce jour-là, d'heureux augure, comme si la mort eût voulu lui cacher sous des triomphes son dernier pas dans la vie.

Un navire, arrivé dans la nuit de la Baltique, lui avait apporté la nouvelle de la retraite des Français sous le général Moreau au delà du Rhin.

Elle avait écrit en badinant au ministre d'Autriche, Cobentzel, un petit billet familier pour l'informer de ce bonheur et de cette gloire des armes de l'Autriche. Ce billet respirait la joie, assaisonnée d'une légère ironie et d'un sanglant sarcasme. Elle avait provoqué ensuite à ses bouffonneries ordinaires son grand écuyer et son histrion de cour, Léon Narischkin, déguisé pour lui complaire en marchand ambulant, vendant et marchandant des futilités de femme. Elle s'était amusée à lui faire peur de la mort, dont il affectait de redouter jusqu'au nom, en le forçant à entendre les détails de la mort du roi de Sardaigne, son protégé, qu'elle venait aussi d'apprendre. Le déjeuner finit dans un fou rire qui éclata jusqu'aux larmes. L'impératrice, riant encore, se leva de table, et sortit en se plaignant à Narischkin de l'excès de rire, qui lui causait, dit-elle, des convulsions dans les entrailles.

Ses familiers attendirent longtemps et en vain son retour. Ses femmes, étonnées d'une absence qui se prolongeait plus que de coutume à cette heure de délassement après le travail et le déjeuner, entrèrent dans son appartement, et heurtèrent du pied le corps étendu sur le plancher. Un cri d'effroi répand la consternation dans le palais. On

court prévenir Zoubof, dont l'appartement communiquait à celui de Catherine. Les médecins de la cour arrivent, couchent l'impératrice sur un matelas au grand air près d'une fenêtre, lui prodiguent vainement tous les secours de l'art, ne discernent plus que quelques faibles palpitations de vie dans le pouls, et prononcent l'arrêt fatal au favori, aux courtisans et aux ministres, agenouillés près de sa couche. Zoubof, pour éloigner de lui tout soupçon d'avoir voulu tramer quelque complot de cour contre le droit héréditaire du trône, envoie son propre frère, Valérien Zoubof, prévenir le grand-duc à sa maison de campagne de Gatchina. En attendant, un demi-silence, interrompu seulement par quelques chuchotements indiscrets, empêche le secret du palais de transpirer dans la capitale.

Le grand-duc, absent de Gatchina, était allé à trois lieues plus loin visiter un moulin qu'il faisait construire. Zoubof poursuit sa course jusqu'au moulin, et annonce à voix basse l'événement au grand-duc. Le fils de Catherine, sans donner aucun signe de joie malséante ou de douleur simulée pour la perte d'une femme moins mère que tyran pour lui depuis son enfance, franchit en quatre heures la distance de seize lieues entre le moulin et Pé-

tersbourg. Les ministres, le favori, les familiers s'éloignent respectueusement de lui, ne sachant s'ils sont dignes à ses yeux d'amour ou de haine. Le grand-duc, son épouse, ses trois fils, ses filles, debout ou agenouillés autour du matelas, versent des larmes, les unes feintes, les autres pieuses.

Suspendue entre la mort et la vie, l'impératrice fait attendre une nuit, un jour et la moitié de l'autre nuit, son dernier soupir. Les uns tremblaient, les autres espéraient qu'elle reprendrait la vie et la parole pour écarter du trône un fils qu'elle n'avait jamais aimé, et pour le léguer à son petit-fils Alexandre. Une femme de chambre assurait qu'elle avait senti un serrement de main convulsif, et surpris un regard encore intelligent de l'impératrice. Mais la parole ne revint sur ses lèvres que pour jeter, au milieu de la seconde nuit, un cri déchirant qui remplit le palais d'horreur. Ce cri fut son départ de la vie, ou son entrée dans l'éternité. Ceux qui l'entendirent crurent y discerner l'accent du condamné qu'on traîne à son juge.

Son jugement était commencé sur la terre. Elle avait mérité son surnom de *Grande;* grande dans le crime, grande dans le vice, grande dans l'empire, grande dans l'admiration, mais grande aussi dans l'horreur des hommes. Elle avait civilisé, elle

avait illustré, elle avait étendu l'empire, mais elle avait perverti la Russie. Quand l'histoire n'affectera plus de se séparer de la conscience, elle dira si une femme infidèle et conspiratrice, maîtresse et complice des assassins de son mari, usurpatrice du trône, marâtre de son fils, meurtrière à froid d'un compétiteur involontaire de l'empire, l'innocent Ivan, conquérante par ruse de la Crimée, spoliatrice par violence de la Pologne, courtisane achetant au lieu de vendre, présentant aux regards de son peuple douze favoris successifs, étagés comme des cariatides obscènes sous les marches du trône, impie en France, hypocrite à Moscou, fomentant la révolution dans ses doctrines et la proscrivant dans ses actes, femme à trois faces et à trois langages, barbare avec les barbares, libérale avec les philosophes, révolutionnaire avec les peuples, contre-révolutionnaire avec les rois, comédienne souvent, tragédienne quelquefois, actrice toujours, mais grande actrice; l'histoire à ce point de vue de l'honnêteté morale, qui est le point de vue de la véritable politique, dira si une telle femme doit être comptée au rang des bienfaitrices de son peuple ou des corruptrices de l'humanité.

LIVRE SEPTIÈME.

I

Pendant que l'impératrice sa mère expirait sur un matelas de sa chambre, entre les transes de son favori et les larmes de son bouffon, le grand-duc, près de passer du mépris à l'empire, disposait tout de concert avec Zoubof et les ministres pour saisir le règne aussitôt qu'il serait vacant. Déjà ses rares familiers, relégués depuis longtemps avec lui à distance de la cour, dans la solitude impériale de Gatchina, accouraient en foule autour de leur nouveau maître au palais, surpris de leur fortune, étonnés

du respect des courtisans et des familiers, là où ils n'avaient paru rarement depuis tant d'années qu'au milieu des signes du dédain ou de l'indifférence.

Cependant, si le palais était plein des préparatifs et des agitations du nouveau règne, il était plein aussi d'un deuil décent et de larmes intéressées, mais sincères. Zoubof, pour qui l'impératrice avait été une mère plus qu'une amante, attendrissait la cour d'un désespoir qui justifiait des dons inouïs par des regrets pathétiques. Il ne parut jamais plus digne de la faveur que le jour où il en fut précipité. Il pleura moins l'impératrice que l'amie. Les trois fils et les quatre filles du grand-duc, que Catherine avait pour ainsi dire dérobés à leur père pour les élever et les chérir comme ses propres enfants, fondaient en larmes autour du corps inanimé de leur aïeule. Ces enfants connaissaient ses caresses, et ne connaissaient pas ses vices. Quant aux courtisans et aux familiers, ils voyaient avec terreur dans le fils de Catherine un vengeur plutôt qu'un souverain. Ils avaient cru, jusqu'à cette mort inopinée, que ce prince ne régnerait jamais sur la Russie, et qu'un acte ou un testament anticipé de sa mère le déclarerait inhabile au trône, et y appellerait à sa place un de ses fils. C'est à la loyale intercession du favori Zoubof que le grand-duc avait

dû la temporisation de Catherine : c'est à cette temporisation qu'il devait l'empire.

Jamais homme n'avait été moins prédestiné par la nature à faire respecter en lui la souveraineté sur les autres hommes.

II

Le grand-duc, âgé déjà de quarante-trois ans quand il fut appelé à régner, était l'image de son père. C'est à cette ressemblance sans doute qu'il devait la haine de sa mère. Bien qu'on le crût généralement fils de Soltikof et non de Pierre III, ce portrait vivant du mari qu'elle avait détrôné importunait comme un remords ou comme une menace les yeux de Catherine.

Paul était petit de taille, roide de maintien, gauche de manières, sauvage de physionomie, kalmouk de traits. Sa laideur, proverbiale en Europe, se gravait profondément dans les regards, et arrachait, à ceux qui le voyaient pour la première fois, un geste et une exclamation involontaire d'effroi. Il la connaissait tellement lui-même, qu'il avait horreur de sa propre image ; il ne se regardait jamais dans un miroir, et il faisait enlever

toutes les glaces des appartements qu'il habitait, de peur que sa figure, en s'y réfléchissant, ne lui retraçât douloureusement à lui-même la disgrâce de la nature. La répugnance que sa mère avait témoignée à son aspect dès son enfance avait ajouté la défiance de lui-même, la timidité et la contrainte extérieure à cette difformité des traits. Il s'était senti haï en naissant; et, quoiqu'il ne fût pas né pour haïr lui-même, cette aversion de celle qu'il aspirait vainement à aimer avait refoulé dans son cœur une tendresse naturelle devenue un supplice. Son âme douce avait été nourrie d'amertume, son éducation avait paru calculée comme un long infanticide : on aurait voulu qu'il mourût sans lui verser d'autre poison que l'indifférence, et sans le frapper d'un autre assassin que le dégoût.

On a vu que sa mère, aussi embarrassée, le jour de la révolution, de lui ravir le trône que de le lui donner, avait eu besoin de son existence pour briguer d'abord la régence de l'empire au nom de son fils, dont la vie, disait-elle, était menacée par son père. Quelques jours après, elle avait été embarrassée de lui à un autre titre, puisqu'en se proclamant impératrice en son nom propre, elle attentait en marâtre aux droits de cet enfant. C'est alors qu'elle avait hésité si elle ne lui ravirait pas plus

que l'empire, et si elle n'épouserait pas le jeune Ivan pour régner du droit de ce nouvel époux, en faisant déclarer son propre fils inhabile au trône. Enfin, dans tout le cours de son long règne, elle avait été sans cesse importunée de l'existence de ce fils d'un père assassiné, craignant toujours qu'on ne révélât à ce fils la mort de son père, qu'on ne le portât à le venger, à redemander son trône à l'usurpatrice et son sang aux assassins : aussi l'avait-elle constamment tenu dans l'ombre et dans la terreur.

Tantôt voyageant en Europe, entouré de délateurs qui notaient ses pas et ses gestes ; tantôt relégué à Gatchina ou à Paulawski, maison de campagne peuplée d'espions de sa conduite ; traité avec une parcimonie qui contrastait avec les prodigalités de l'impératrice pour ses amants, écarté des yeux du peuple, sévèrement séquestré de l'armée, livré aux calomnies des courtisans, à la risée des familiers, la conspiration du mépris avait enveloppé sa vie d'une impopularité systématique. On voulait évidemment le préparer à la déchéance plus qu'au trône. On le montrait de loin à l'opinion des Russes comme un prince imbécile ou monstrueux, qui contrastait avec la grâce, le génie, la gloire de sa mère, et qui ne monterait sur le trône que pour

la faire regretter ou pour faire désirer ses fils. On espérait vaguement qu'il vivrait assez peu, ou que Catherine vivrait assez longtemps pour que ce règne ne fût qu'une menace; on comptait sur la nature pour prévenir de plus sinistres révolutions d'État, mais l'impératrice déguisait mal sa volonté d'avoir un autre successeur que son fils.

III

Elle semblait lui envier jusqu'à ses droits de père. A peine l'épouse du grand-duc approchait-elle du terme de ses grossesses, qu'elle la forçait à venir accoucher à Tzarko-zélo, maison impériale, bâtie au milieu des marais de la Néwa, et qu'elle lui enlevait ses enfants pour les faire élever par des mains étrangères. Toute surveillance sur leur éducation était interdite au grand-duc. L'impératrice semblait vouloir préparer ces enfants à ne pas connaître d'autre père et d'autre mère que leur aïeule. Leur véritable mère, la grande-duchesse, gémissait en silence de cette séparation; mais sa résignation, sa douceur et sa vertu supportaient tout, dans l'intérêt de la sécurité de son mari et du bonheur futur de ses enfants.

L'aîné de ses fils, qui fut depuis l'empereur Alexandre, récompensait déjà ce sacrifice de sa mère et les soins de Catherine pour son éducation. Sa haute taille, l'élégance de ses traits, la majesté de son front, la lumière douce de ses yeux, la grâce fière de son sourire, son intelligence vaste et facile, rappelaient la jeunesse de Catherine. Un mariage trop précoce, comme si l'impératrice avait eu hâte d'assurer des héritiers à l'empire par ce rameau choisi de la maison de Romanof, avait un peu engourdi l'âme d'Alexandre. Mais cette mollesse même de son petit-fils plaisait à son aïeule ; elle y voyait le gage d'une obéissance plus souple à son génie. Le colonel Laharpe, républicain suisse, que l'impératrice avait donné pour précepteur à Alexandre, avait jeté dans son âme des germes de libéralisme que le despotisme suffirait trop un jour à étouffer, et des germes de vertu patriotique qui fructifieraient jusqu'auprès du trône. Quand on reprochait à Catherine, ennemie si déclarée de la révolution française, de faire élever son petit-fils par un républicain : « Laissez faire ! » répondait-elle. « Que Laharpe donne à mon petit-« fils des principes d'humanité et de liberté : le « trône lui donnera plus tard la mesure et la po-« litique. »

Le second des enfants du grand-duc, Constantin, retraçait en tout son père par le visage kalmouk, et par le caractère conforme à ces traits. L'impératrice destinait l'un au trône, et l'autre à l'armée. Elle donnait au premier l'éducation européenne, au second l'éducation orientale. Il était exclusivement entouré de maîtres grecs, nés dans les États du Grand Seigneur et clients de la Russie. Ces Grecs lui enseignaient leur langue, leurs mœurs, leur histoire, lui communiquaient leurs espérances. Ils saluaient d'avance en lui le restaurateur futur de leur nationalité et le souverain de Constantinople. La nature toute militaire de ce jeune prince promettait un conquérant à la Turquie, mais un tyran plus qu'un civilisateur de l'Orient.

Le troisième fils, Nicolas, à peine adolescent, égalait en intelligence ses deux frères, et les surpassait en beauté. Son profil grec, presque féminin, mais solidifié par la vigueur moscovite, rappelait les médailles d'Alexandre de Macédoine enfant.

Les quatre princesses, images de leur mère par le visage et par l'âme, éclairaient de leur beauté et purifiaient de leur innocence ce palais souillé depuis trente ans par tant de vices, d'impudeurs et d'obscénités.

Ce cortége d'espérances, de grâces, de vertus, popularisait un peu ce commencement redouté de règne.

IV

Cette crainte même était un bonheur. Le premier moyen de ramener et de séduire les hommes prévenus, c'est de les étonner. Paul, soit par un instinct naturel, soit par les inspirations de l'impératrice son épouse, sembla s'étudier, pendant les premiers jours, à tromper toutes les terreurs de sa cour et de son peuple. Il appela le favori de sa mère, Platon Zoubof; et, se souvenant des égards que ce favori lui avait témoignés pendant sa puissance, il le confirma dans ses fonctions d'aide de camp général, qu'il occupait auprès de sa mère.

« Continuez, » lui dit-il, « à faire les fonctions « de cette charge auprès des troupes de l'impéra- « trice ma mère et votre bienfaitrice, et servez- « moi avec autant de fidélité que vous l'avez « servie. »

Tous les ministres de Catherine reçurent également de sa bouche la confirmation de leurs charges. Rien ne parut changé à la cour et dans l'empire, que le souverain.

Comme s'il eût voulu se soulager du remords que la conquête astucieuse et violente de la Pologne faisait peser sur la mémoire de sa mère, il alla ouvrir lui-même le cachot de la forteresse de Schlüsselbourg, où le Philopœmen des Polonais, l'héroïque Kosciusko, expiait la défaite de sa patrie, et lui rendit la liberté. Le dernier patriote polonais, vaincu et désarmé, parut quelques jours après, pâle, amaigri, saignant encore de ses nombreuses blessures, comme l'ombre de son infortunée patrie, pour rendre grâce à son libérateur, mais non hommage au conquérant de son pays. Il refusa le splendide établissement que Paul lui offrait en Russie, et n'accepta qu'une modique somme d'argent, indemnité de ses pertes personnelles, pour aller vivre dans la retraite et dans le deuil à Fontainebleau.

V

Paul ne parut se souvenir des griefs qui couvaient depuis tant d'années dans son cœur, qu'aux funérailles de sa mère, plus semblables à une accusation muette qu'à un hommage funèbre. Tout rappela dans cette cérémonie l'assassinat qui avait servi de degré à cette princesse pour monter au

trône qu'elle avait si longtemps usurpé. Le nom de Pierre III, qu'on avait passé sous silence pendant les trente-cinq ans du règne de Catherine, reparut pour la première fois dans le programme du deuil national qu'on allait célébrer à la fois pour l'époux et pour l'épouse, qui allait rejoindre sa victime au tombeau. Le souvenir filial de Paul le pressait de venger l'oubli dans lequel le crime, le remords et l'indifférence avaient laissé les cendres de son malheureux père.

Il se rendit, peu de jours après la mort de Catherine, au couvent de Saint-Alexandre-Newsky, où le corps de son père avait été déposé. Il se fit ouvrir par les vieux moines du monastère, contemporains de l'événement et gardiens de ses restes, la tombe sans inscription où Pierre III avait été enseveli. Il ordonna de défoncer le cercueil, et contempla avec des larmes pieuses et vengeresses les traces du meurtre sur le cadavre embaumé de son père. Il le fit exposer de nouveau sous la nef de l'église, pendant que le catafalque de l'impératrice était exposé dans une salle du palais. Il rechercha avec sollicitude, pour les récompenser de leur fidélité, les derniers serviteurs survivants de son père qui n'avaient ni trahi ni abandonné leur maître à l'époque de sa catastrophe.

Le vieux général Sternberg, disgracié et retiré depuis tant d'années, et qui ne recherchait plus de nouvelles faveurs, fut tout à coup élevé par Paul au rang de général en chef, et rappelé de sa solitude au palais.

« Avez-vous entendu parler, » dit Paul au dernier ami de Pierre III, « de ce que je fais pour la « mémoire de mon père? »

« Oui, sire, » répondit le vieux général; « je « l'ai appris avec un heureux étonnement. »

« Comment, avec étonnement? » reprit l'empereur. » N'est-ce pas mon premier devoir de fils et « de souverain à remplir? » Puis, se tournant vers un portrait de Pierre III qu'il venait de faire replacer dans son appartement, et le montrant du geste à Sternberg: « Je veux, » dit-il, « qu'il soit « témoin de ma reconnaissance envers ses fidèles « amis. » Il embrassa de nouveau le vieux général, le revêtit des insignes de l'ordre de Saint-Alexandre-Newsky, et confondit ses larmes dans un long embrassement avec les larmes du vieillard. Paul donnait cours ainsi à l'émotion d'un cœur tendre et filial, longtemps comprimé par la terreur du règne de sa mère.

Le jour des funérailles, il satisfit, autant qu'il l'osa, sa justice et sa vengeance muettes contre les

assassins de son père, devenus les favoris de sa mère. Le corps de Pierre III, le front ceint de la couronne, fut transporté avec pompe au palais et placé sur la même estrade, à côté du corps de Catherine, comme pour appeler par cette réunion la pensée des Russes sur le malheur de l'un et sur le meurtre de l'autre. Ceux des meurtriers qui survivaient encore furent conviés à ces funérailles. Alexis Orlof, dont la stature gigantesque, la longue faveur, la haute fortune, le nom, la main rappelaient le plus le crime, reçut, comme par un honneur dérisoire, l'ordre de marcher à pied derrière le corps de sa victime. Tous les regards et tous les gestes montraient en lui l'assassin contraint d'honorer la victime. Le prince Bariatinsky, le second des exécuteurs du meurtre, avait échappé par la fuite à l'honneur flétrissant de figurer dans le cortége funèbre. Passek, le troisième des assassins, dont le visage féroce conservait, comme celui de Bariatinsky, l'expression perpétuelle du crime, mourut de honte et de terreur la veille de la cérémonie.

Paul ne poussa pas plus loin sa vengeance. La conscience des Russes acheva seule de punir les meurtriers de son père. Paul, en ordonnant le procès des assassins, aurait craint de rencontrer le

nom de sa mère. Le silence fit justice à tous dans la pensée de chacun. On admira également sa piété envers son père et sa réticence envers sa mère.

VI

L'image de ce père assassiné, sans cesse présente depuis trente ans à son esprit, troublait déjà sa faible imagination. Il ne sembla bientôt occupé que de se prémunir lui-même contre un sort semblable. Les terreurs du passé devinrent dans son âme les pressentiments de l'avenir. Il fit naître le péril à force de le prévoir. Il n'avait cependant dans une épouse docile et fidèle, et dans des enfants pieux et soumis, aucune des conditions de crime que Pierre III avait eu le malheur de rencontrer dans une épouse infidèle, ambitieuse et conspiratrice; mais son âme, agitée dès son enfance par les secousses de cette terreur de famille, conserva jusque sur le trône l'ébranlement de son berceau. La démence ombrageuse de son gouvernement fut encore le crime de sa mère. Toute sa politique ne fut qu'un spasme successif de son imagination, égarée par ses sinistres souvenirs. Ses rigueurs

mêmes ne furent que ses paniques. Il se précipita de la terreur dans la tyrannie.

L'histoire de sa courte vie sur le trône ne serait que le récit des transes d'un maniaque de la peur, à qui la fortune aurait accordé le funeste don d'être tout-puissant. Nous la raconterons en peu de mots.

VII

Paul Ier n'était cependant ni borné d'intelligence ni méchant de volonté ; son esprit était étendu, son cœur sensible, ses intentions droites, ses instincts même généreux et magnanimes. Son seul malheur était d'avoir vécu quarante ans dans l'isolement des hommes et dans la terreur de sa mère, craignant sans cesse qu'elle ne voulût lui enlever le trône, la liberté, et peut-être la vie. Passer sans transition de cette longue oppression à la toute-puissance était une secousse trop forte pour sa raison. Tremblant de rencontrer, dans le palais de sa mère morte, les piéges et les conspirations sourdes qui avaient couvé contre lui dans les conseils de Catherine, il caressa au premier moment tous les conseillers de l'impératrice, comme pour se faire pardonner de monter au trône, et pour ob-

tenir grâce plutôt qu'obéissance de ses sujets. C'est dans cette pensée qu'il conserva les ministres, et qu'il nomma son fils, le tsarewitz Alexandre, gouverneur militaire de Pétersbourg, malgré la jalousie inquiète qu'il avait déjà conçue contre ce fils.

La seule mesure de précaution qu'il osa prendre peu de jours après son avénement à l'empire, fut l'incorporation des bataillons exercés par lui à la discipline allemande, qu'on lui avait laissés comme un jouet de guerre pour amuser son oisiveté dans sa résidence de Gatchina. Cette incorporation soudaine de ses soldats et de ses officiers favoris dans les régiments des gardes parut une impardonnable insulte aux soldats et aux officiers de Catherine. Ils s'indignèrent d'être commandés par des officiers inconnus, qui n'avaient d'autre titre que leur complaisance aux caprices militaires du grand-duc, des uniformes étrangers, et leur instruction dans une tactique prussienne odieuse aux Russes. Les casernes de Pétersbourg fermentèrent jusqu'à la sédition, comme à la veille de la révolution qui avait détrôné Pierre III.

Paul, effrayé et repentant de sa témérité, courut lui-même aux casernes, harangua, supplia, s'excusa, et ne ramena les soldats au respect qu'à

force d'explications et de promesses. Mais à peine la présence et les adjurations du nouvel empereur avaient-elles obtenu l'apaisement des soldats, que des ordres d'exil, impitoyablement exécutés par le ministre de la police de Paul, Arakof, enlevèrent à leurs régiments, à leurs familles et à la capitale, un grand nombre de jeunes officiers suspects d'avoir fomenté la résistance, et les dispersèrent en Sibérie ou aux extrémités de l'empire.

Paul assujettit alors la garde et l'armée à la brutalité inintelligente d'une discipline machinale qui faisait des officiers de véritables esclaves, et des soldats des automates en uniformes. Semblable en cela à son père Pierre III, il s'astreignit lui-même à la sévérité des exigences militaires qu'il imposait aux troupes. On le voyait tous les jours, quelle que fût l'intempérie de la saison, descendre en uniforme prussien, en bottes et en chapeau, dans la cour du palais, et y passer des heures entières en revues, en exercices ou en parades militaires, qui fatiguaient inutilement la patience et la santé du soldat. Il mettait gloire à braver, sans pelisse et sans fourrure, la rigueur du climat, exigeant la même impassibilité apparente de ses généraux et de ses officiers, vieillis dans les climats plus tièdes de l'Asie. Entouré de ses fils et de ses aides de

camp, la tête nue et chauve, une main derrière le dos, élevant et abaissant de l'autre main une canne de commandement, avec laquelle il frappait l'air et marquait le pas aux troupes, l'expression du visage à la fois emphatique et vide comme celui d'un homme sérieusement occupé de choses futiles, le ridicule et la terreur se partageaient, à son aspect, l'âme des spectateurs.

VIII

Mais la terreur ne tarda pas à l'emporter dans Pétersbourg sur la raillerie. Zoubof, Tersky, Markof, Samaïlof, presque tous les dépositaires du pouvoir sous sa mère, amnistiés et caressés les premiers jours, furent tout à coup dépouillés de leurs charges, privés d'une partie de leurs biens, et relégués dans de lointains exils.

Une police ombrageuse et fantasque, dirigée par Arakof, proscrivit, sous les peines les plus rigoureuses, toutes les formes les plus innocentes de costume, de chaussure et de coiffure qui rappelaient le costume français, devenu crime aux yeux d'un despote dont les noms de liberté et de révolution troublaient le sommeil. Les soldats cu-

rent ordre de se jeter inopinément sur tous les Russes ou sur tous les étrangers qu'on rencontrait coiffés du chapeau rond dans les rues, bien que cette coiffure française fût aussi immémorialement celle des vieux Russes.

Les mêmes rigueurs s'exercèrent contre tous ceux qui attelaient leurs chevaux à leur voiture, ou qui les enharnachaient selon l'antique coutume du pays. Des soldats de police, répandus sur les places publiques et sur les routes de la capitale, coupaient à coups de sabre les harnais. L'ordre de couper la barbe aux cochers, de substituer aux cheveux longs et épars des soldats une queue semblable à celle qui se déroulait sur les épaules des soldats allemands, n'excita ni moins de sévérités ni moins de murmures. Enfin l'ordre brutalement exécuté de faire descendre de leurs voitures, dans la neige ou dans la boue, les hommes et les femmes aussitôt qu'ils apercevaient l'empereur, pour se prosterner devant lui, et les sévérités dont furent punies les infractions à cette étiquette extérieure, souleva l'indignation muette des Russes et des étrangers. La rencontre inattendue de l'empereur devint un danger public dans Pétersbourg.

L'étiquette de l'intérieur du palais ne fut ni moins puérile, ni moins humiliante, ni moins

brutale. On punissait celui qui, en s'agenouillant devant l'empereur, n'avait pas fait résonner assez fortement la salle du bruit de son genou sur le parquet; on sévissait contre celui qui, en baisant la main de l'empereur, ne faisait pas retentir avec assez d'éclat le baiser servile du courtisan sur la main du tyran. Le prince Galitzin lui-même, grand chambellan du palais, fut envoyé à la forteresse pour avoir plié le genou et collé les lèvres trop négligemment dans ses fonctions auprès de l'empereur. Le changement de l'uniforme commode, souple et chaud de l'armée russe, contre le costume étroit, disgracieux et froid des troupes allemandes, acheva d'exaspérer la nation. Mais l'habitude de l'obéissance aux caprices despotiques des tsars, la vigilance de la police, la promptitude des supplices, comprimèrent longtemps toute émotion.

L'impératrice et ses fils, surveillés eux-mêmes comme des coupables, n'osaient gémir qu'en secret. Tout visage qui ne souriait pas était suspect aux yeux de l'empereur. L'impératrice son épouse, déjà négligée pour des favorites obscures, recevait l'ordre de rester emprisonnée dans ses appartements, au moindre murmure de cette princesse contre les caprices de son mari. Le grand-duc tsarewitz, Alexandre, quoique commandant d'un

des régiments des gardes et gouverneur honoraire de Pétersbourg, fut privé de son régiment personnel, dont les officiers étaient trop attachés à ce jeune héritier du trône. Son père l'entoura d'officiers choisis par lui-même, dont la corruption faisait des délateurs. Arakschief, homme à la fois servile et féroce, fut substitué à Alexandre dans le gouvernement réel de la capitale. Cet homme assuma sur lui toute l'impopularité et toute la responsabilité du despotisme maniaque de son maître.

IX

La haine de la révolution française était la seule tradition politique dont Paul Ier eût hérité de sa mère. Jusque-là cependant le cabinet de Pétersbourg, plus bruyant qu'actif dans les coalitions formées contre la France, s'était contenté de promettre son concours à la Prusse, à l'Autriche, à l'Angleterre, sans engager un soldat dans la lutte. Catherine, avec le machiavélisme habile qui caractérisait sa politique, semblait attendre immobile que l'Allemagne et l'Angleterre, épuisées par leurs efforts contre la république française, lui présen-

tassent, par leur affaiblissement même, ou la gloire de les protéger dans l'extrémité de leurs revers, ou l'occasion de s'enrichir impunément de leurs dépouilles en Suède, en Pologne, en Grèce et en Turquie.

Le caractère de Paul Ier, plus franc dans sa haine et plus généreux dans ses actes, ne s'accommoda pas longtemps de cette temporisation contre la France. Les émigrés français et piémontais qui remplissaient sa cour l'animaient de leur ardeur, et le proclamaient d'avance le vengeur et le tuteur des rois. Il avait eu le bizarre caprice de se déclarer le protecteur de l'ordre religieux et chevaleresque de Malte, ruine d'une institution catholique et militaire d'où l'esprit des nouveaux siècles s'était retiré, et qui ne subsistait plus que dans son nom, dans son île et dans ses richesses. La prise de Malte par les Français, leurs empiétements dans l'Adriatique, et leur conquête d'Égypte, menaçante pour la Turquie, décidèrent Paul Ier à sortir enfin de la longue inertie d'où la Russie contemplait la scène du monde.

Le moment était mal choisi en 1799 par la Russie pour entrer en lice avec la république française. L'Autriche, vaincue et fatiguée, traitait à Rastadt avec les plénipotentiaires français. Le roi

de Prusse Guillaume III n'aspirait qu'à conserver cette neutralité égoïste, refuge ordinaire de cette puissance dans les crises de l'Europe, dont elle aime à recueillir le fruit sans courir les risques. Le directoire de la république française, en concentrant dans un gouvernement exécutif fort et modéré les ressorts trop convulsifs de la révolution, avait décuplé son énergie militaire. Des généraux nés de nos longues guerres, élus au feu par l'acclamation de leurs propres soldats, déjà expérimentés, encore bouillants de jeunesse, tels que Bonaparte, Moreau, Masséna, Macdonald, Kleber, Desaix, Joubert, Soult, Bernadotte, avaient appris au monde la guerre de l'enthousiasme discipliné contre la guerre de la froide tactique. La révolution française, calmée et satisfaite au dedans, était devenue une révolution martiale, aspirant à la gloire après avoir conquis la liberté. Nul n'osait se mesurer avec elle quand Paul Ier, qui semblait attendre l'affaissement de l'Allemagne pour avoir la gloire de combattre et de vaincre seul, se décida enfin à renouer la coalition découragée.

X

Le vieux prince Repnin, envoyé par Paul à Berlin pour appeler la Prusse aux armes, échoua dans sa négociation contre l'inertie de la cour de Berlin. Plus heureux avec l'Autriche, dont les conférences avec la France à Rastadt venaient d'être perfidement ensanglantées par l'assassinat des plénipotentiaires français, mystère d'iniquité que l'histoire n'a pas encore sondé jusqu'au fond, Paul conclut avec cette cour une alliance offensive et défensive, et fit marcher une armée de soixante mille hommes à travers la Pologne, pour s'unir à Vienne aux armées de l'Autriche.

La fortune semblait lui avoir créé à dessein le général héroïque et barbare, fait pour étonner et subjuguer l'imagination à la première apparition des Russes sur les champs de bataille du midi de l'Europe. Ce général était Souvarof. Le nom de Souvarof, déjà illustré d'une renommée sinistre par les massacres d'Ismaïl et de Varsovie, rappelait un fils d'Attila. Il se donnait à lui-même le nom d'Ange exterminateur de la contre-révolution. C'était un de ces hommes de meurtre à qui la

Providence donne le génie de leur instinct, et qui se font de leur férocité une vertu, en la dévouant à la cause du fanatisme, de l'obéissance et de la patrie. Nous l'avons vu surgir et grandir dans le feu et dans le sang, pendant les longues campagnes de Catherine contre les Turcs, contre les Tartares et contre les Polonais. Depuis la mort de Potemkin, et depuis la vieillesse de Romanzof et de Repnin, c'était le nom militaire qui dominait l'imagination et la confiance des armées russes.

Paul l'avait d'abord trouvé trop grand et trop populaire pour un sujet. Souvarof commandait, au moment de l'avénement de ce prince, la nombreuse armée qui occupait le midi de la Pologne jusqu'à la mer Noire. Les railleries soldatesques avec lesquelles le vieux Souvarof accueillit les réformes militaires de Paul Ier avaient irrité ce prince, qui attachait plus d'importance à des puérilités qu'à des exploits. Souvarof reçut l'ordre de déposer le commandement, et de se rendre à Moscou.

Empressé d'obéir, mais fier de son obéissance, Souvarof voulut annoncer lui-même sa disgrâce à son armée. Il rangea ses troupes en ligne de bataille, en face d'une pyramide formée de tambours et de timbales. Dépouillé des insignes du com-

mandement et vêtu de l'uniforme de simple soldat, il parut à pied devant ses soldats, et leur adressa des adieux pathétiques qui arrachèrent des larmes à ses compagnons de gloire. Puis, ôtant son casque, son habit, son épée, son fusil, et les déposant comme un trophée ou comme une relique sur le faisceau de tambours dressé par son ordre :

« Camarades, » s'écria-t-il, « il viendra peut-« être un temps où Souvarof reparaîtra au milieu « de vous! alors il reprendra ces dépouilles qu'il « vous laisse, et qu'il porta toujours dans ses vic-« toires. »

Après cet acte, à la fois bizarre et sublime, il remit le commandement à son lieutenant, et partit pour Moscou. Paul trouva ce séjour encore trop dangereux pour un homme qui remplissait les deux capitales de son nom. Un officier de police apporta à Souvarof l'ordre de s'exiler dans un village écarté, au milieu des forêts. Il refusa la voiture qui l'attendait à sa porte pour le conduire au lieu de son exil.

« Une charrette me suffisait, » dit-il, « pour « me rendre à la cour de Catherine ou à la tête « de ses armées; une charrette suffira pour me « porter à ma prison. »

Jeté sur une charrette et enveloppé de son

manteau, il franchit sans se plaindre les cinq cents verstes qui séparaient Moscou du village où il était relégué. Il y vécut enfermé dans une misérable cabane de bois, assujetti aux ordres du paysan chef du village, et surveillé par quelques officiers subalternes de police de Pétersbourg. La prière, la lecture de l'histoire et la méditation remplissaient ses heures et mûrissaient son âme. Sa fille, mariée à un frère du favori Zoubof, obtint seule la faveur d'aller consoler son père.

A son retour, elle fléchit l'empereur par le récit de la résignation du vieux guerrier. Paul sentit qu'il n'avait rien à redouter d'un tel homme pour son trône, et qu'il avait tout à en attendre pour l'empire. Il le releva aussi capricieusement qu'il l'avait dégradé.

Un jour que Souvarof travaillait, comme Dioclétien, dans le petit jardin attenant à sa cabane, un courrier lui apporta une lettre à l'adresse du feld-maréchal Souvarof.

« Cette lettre n'est pas pour moi, » dit-il en refusant longtemps de la lire. « Si Souvarof était « feld-maréchal, il ne serait pas exilé et gardé à « vue dans un village; on le verrait à la tête des « armées. »

Le courrier fut contraint de rapporter la lettre

intacte à Pétersbourg. L'empereur, offensé de cette obstination à la disgrâce, accrut momentanément ses rigueurs. Mais les instances de l'Angleterre, qui venait de conclure avec la Russie un traité de subsides, triomphèrent enfin de la répugnance de Paul.

Souvarof, rappelé à Pétersbourg, y reçut le commandement de l'armée rassemblée en Pologne contre la France. La marche de Souvarof à travers l'Allemagne et l'Italie ébranla tout le continent. Le premier choc des Russes et des Français sur la Trébia, pendant une bataille de trois jours, justifia la renommée des soldats de Souvarof, sans atténuer celle des Français, commandés par Macdonald. Le champ de bataille resta aux Russes, la gloire aux vaincus autant qu'aux vainqueurs. Macdonald, inférieur en nombre, fit pas à pas, devant Souvarof et Mélas, une retraite égale à la victoire. Mais le nom de Souvarof et son invincibilité se répandirent, après la bataille de la Trébia, dans toute l'Italie et au delà des Alpes, comme l'arrêt vivant du destin. La contre-révolution crut avoir trouvé son Machabée; la France elle-même craignit en lui son envahisseur.

La constance de nos troupes et la mollesse des Autrichiens neutralisèrent les triomphes du nou-

vel Annibal. Le général républicain Moreau, à la tête de dix mille hommes, descendant des Alpes dans la plaine d'Alexandrie, défit sous les murs de Tortone le général autrichien Bellegarde. Joubert s'avança de Novi avec vingt mille Français. Attaqué par Souvarof, Joubert tomba frappé d'une balle, en recueillant ses forces pour commander encore *En avant!* à ses grenadiers.

Cette victoire confirma la terreur du nom de Souvarof; mais les pentes de Novi, jonchées de quinze mille de ses soldats, décimèrent son armée, épuisée de ses triomphes. Il se hâte de repasser en Suisse pour y jouir de sa gloire, et pour y recueillir les renforts que Paul lui envoie, sous Korsakof. L'empereur lui décerne le nom d'Italique, comme Catherine lui avait décerné celui de Rimniski après ses victoires de Moldavie.

XI

L'armée de Korsakof était destinée par Paul à franchir le Rhin et à envahir la France avec l'archiduc Charles d'Autriche, pendant que Souvarof balayerait les Français de l'Italie. Les jalousies de gloire et les dissentiments de conseils de guerre ne

tardèrent pas à relâcher l'alliance des Russes et des Autrichiens. Korsakof se jeta en Suisse au lieu de marcher au Rhin, pendant que les Autrichiens, séparés d'eux, s'agloméraient sur les rives du fleuve.

Jamais la France, depuis la campagne de 1793, n'avait subi de telles extrémités. L'Italie était perdue, la Hollande envahie, la Suisse inondée de deux armées russes, le Rhin bordé de cent vingt mille Autrichiens. Masséna sauva tout, sol et gloire, à la bataille de Zurich contre Korsakof. Les restes de l'armée russe, précipités du sommet des monts, après avoir perdu leur artillerie et leurs généraux à Zurich, étaient anéantis, sans l'audace de Souvarof.

Souvarof, sans compter le petit nombre de ses troupes, avait franchi le Saint-Gothard à la nouvelle de la défaite de Zurich, et se précipitait sur la droite de Masséna. Déjà ses douze mille Russes, animés du courage désespéré de leur général, avaient fait remonter au sommet du mont Rigi l'armée de Lecourbe, pour y chercher un asile derrière les neiges. Il allait fondre sur Masséna, quand il apprit la défaite et la retraite des Autrichiens qu'il venait secourir. Sa rage égala son désespoir. Ses imprécations contre une puissance

timide et perfide, qui abandonnait ses auxiliaires, retentirent jusqu'à Pétersbourg.

Menacé désormais, avec ce petit nombre de soldats héroïques, de l'armée libre de Masséna, il fit à travers le Mutthenthal une retraite supérieure à celle de Xénophon. Masséna lui-même déclara cette retraite la plus militaire et la plus héroïque de ses victoires.

C'est pendant cette retraite qu'en voulant rendre par un symbole le courage à ses troupes démoralisées, il fit creuser une fosse sur la route et s'y coucha comme dans son sépulcre, suppliant ses soldats de l'ensevelir vivant, puisqu'ils refusaient de combattre encore pour leur général.

Son âme, assombrie par la défaite de Korsakof et par l'anéantissement de quatre-vingt mille Russes décimés par ses victoires et par les défaites de ses collègues, sembla se détacher de la terre où la révolution allait triompher. Il traversa en silence l'Allemagne et la Pologne avec ses débris, le visage couvert du pan de son manteau, comme pour ne pas voir la honte de l'Autriche.

Paul partagea son ressentiment contre des alliés si peu sûrs, et éclata en reproches contre la cour et les généraux de Vienne. Il rappela toutes ses troupes de Hollande, de Suisse et d'Allemagne,

sans vouloir d'autre traité de paix entre la France et lui que la distance. Il ordonna qu'on rendît partout dans l'empire au général Souvarof les mêmes honneurs qu'à l'empereur lui-même, honorant en lui le malheur héroïque, et déshonorant la lâcheté de ses alliés.

XII

Pendant ces victoires et ces revers en Italie et en Suisse, les escadres russes s'emparaient des îles Ioniennes dans l'Adriatique sur les Ottomans. L'île de Malte, qui venait de se rendre aux Anglais, fut déloyalement gardée par eux, contre la foi des conventions qui engageaient le gouvernement britannique à remettre cette île aux Russes.

Cette infraction aux promesses de la coalition changea en indignation et en dégoût le zèle de Paul Ier pour la cause de la contre-révolution. Avec la versatilité violente des imaginations fortes et des caractères faibles, il passa de la haine contre les Français au ressentiment contre l'Angleterre. Son admiration pour le général Bonaparte, dernière espérance du despotisme militaire en Europe, l'inclina facilement à des idées de réconcilia-

tion avec un soldat heureux et téméraire, qui sortait d'une révolution pour en étouffer les principes. Il voyait déjà un sceptre dans l'épée du consul. Peu importait à Paul le rajeunissement des dynasties, pourvu que la France eût un maître, et les rois un allié des trônes.

Il se préparait à déclarer la guerre à l'Angleterre, et déjà ses ports étaient interdits au commerce anglais, quand le soulèvement de tous les intérêts russes, que ce commerce vivifiait seul, l'excès de l'oppression sous lequel tremblait la cour, la conjuration sourde de l'armée et les craintes de la famille impériale, sans cesse menacée par les soupçons de l'empereur, se résumèrent dans la tête et dans le bras d'un seul homme, pour délivrer l'empire d'un maître que sa femme et ses fils eux-mêmes ne considéraient plus que comme un tyran ou un insensé.

Cet homme était le comte Pahlen.

XIII

Pahlen était un de ces gentilshommes courlandais qui, plus éclairés, plus entreprenants et plus aventureux que les vieux Russes, peuplent, comme

les Livoniens, l'armée, les ministères et la cour de généraux, de ministres, de favoris, et quelquefois de traîtres. Entré de bonne heure au service de Russie, et parvenu par sa figure et son talent au grade de général sous le règne de Catherine, il avait dû sa fortune prématurée à la protection du dernier favori de l'impératrice, Platon Zoubof. Gouverneur de Riga à l'avénement de Paul Ier, il avait plu au nouvel empereur par l'insinuation de son caractère, et par l'affectation d'un dévouement sans scrupule.

Paul, pressé de s'attacher un homme qu'il sentait supérieur à ses généraux et qui lui devrait tout à lui seul, l'avait amené à Pétersbourg, élevé en grade, décoré, enrichi en peu d'années, au-dessus de tous les princes de sa cour, et avait fini par lui donner le commandement général des gardes, le gouvernement de la capitale, la direction absolue de la police et de la politique. Pahlen, investi de la confiance sans bornes du souverain, dominait les ministres, sans en avoir le titre : seul ministre dans une cour où tout le gouvernement n'était en réalité que la confidence perpétuelle et secrète d'un maître ombrageux et du directeur de la police de l'empire.

Tant de bienfaits et tant de puissance n'avaient

pu satisfaire l'ambition ou vaincre l'ingratitude et la perfidie naturelles du cœur de Pahlen. Soit que le spectacle continuel des engouements et des disgrâces de Paul le fît trembler sur la durée de sa propre faveur; soit que la confidence quotidienne des mouvements convulsifs de l'âme de son maître l'eût convaincu le premier du danger de laisser l'empire à un prince dont la démence pouvait égarer tout un peuple; soit enfin qu'il craignît réellement pour la famille impériale et surtout pour le jeune tsarewitz Alexandre le sort de don Carlos en Espagne ou du fils de Pierre le Grand, immolés aux ombrages de leurs pères, Pahlen avait conçu depuis quelques mois la pensée de la déposition et peut-être la mort du souverain qui avait remis sa puissance et sa vie entre ses mains. La perfidie, dans les pays despotiques, est l'habileté des esclaves. Les grandes oppressions légitiment chez les races barbares les grandes trahisons. Là où une certaine liberté ne développe pas la conscience, les traîtres se flattent d'être les héros de la dissimulation.

Sûr de l'appui secret de l'aristocratie, de l'armée, du peuple, de ceux qui subissaient l'exil, de ceux qui le redoutaient, enfin des transes de la propre famille de l'empereur, vivant dans une per-

pétuelle terreur, Pahlen n'avait besoin, pour changer l'empire, que d'une nuit et d'une conspiration de palais. Il pouvait en marquer l'heure et la place d'avance, et en rassembler les fils invisibles jusqu'à la dernière heure dans sa seule main. Chargé seul de tous les rapports militaires sur la garnison de Pétersbourg et de toutes les révélations de police sur l'esprit public, il pouvait à la fois aveugler jusqu'au bout sa victime avant de la frapper. La vérité ou le mensonge n'arrivaient à l'oreille de l'empereur que par lui.

Il chercha quels étaient les complices qu'une haine avérée et irréconciliable contre Paul désignait le plus à son dessein. Son ancien protecteur, le favori de Catherine II, Platon Zoubof, s'offrit le premier à sa pensée. Zoubof, comme on l'a vu d'abord, amnistié et caressé par Paul, n'avait pas tardé à subir la disgrâce et l'exil, revers naturel des favoris de l'ancien règne sous le règne nouveau. L'empereur, après l'avoir fait arrêter et après avoir séquestré son palais à Pétersbourg, comme pour y chercher des traces de crimes, avait exilé Zoubof dans une de ses terres éloignée de la capitale, mais lui avait laissé la possession de l'immense fortune qu'il devait à la libéralité de Catherine.

Le ressentiment de Zoubof égalait l'orgueil de

son ancienne puissance et la douleur de sa chute. Deux de ses frères qui avaient partagé, l'un à l'armée, l'autre à la cour, les bénéfices de sa longue faveur, des richesses royales en or, en esclaves, en bijoux, une clientèle encore nombreuse et reconnaissante dans l'armée, dans la cour, dans les fonctions publiques, faisaient de Platon Zoubof un ressort utile et un instrument sûr de la conjuration.

Mais la prudence de Pahlen ne lui permettait ni de livrer sa pensée à un confident, ni d'écrire. Ce n'était que dans une entrevue discrète avec Platon Zoubof qu'il pouvait s'ouvrir à demi ou tout entier avec lui sur un sujet où la moindre indiscrétion emportait la mort. Pour motiver aux yeux de l'empereur une pareille entrevue, il fallait obtenir, sous un prétexte plausible, l'autorisation pour Zoubof de quitter momentanément le lieu de son exil et de reparaître impunément à Pétersbourg. Le fertile génie de Pahlen imagina un prétexte de ce genre, qui fit venir à l'empereur lui-même la proposition de rappeler Zoubof à la cour.

XIV

L'empereur, de plus en plus isolé de sa famille

dans un petit cercle domestique de maîtresses et de complaisants, avait élevé jusqu'à la plus intime faveur un ancien esclave turc devenu son valet de chambre, et promu successivement, par la confiance absolue et passionnée de son maître, à des grades et à une fortune qui l'égalaient aux plus opulentes familles de la Russie. L'esclave turc Koutaïtzof n'avait qu'une fille unique, dont la dot tentait la cupidité des grands seigneurs russes, mais dont la naissance rebutait leur orgueil.

Pahlen, sans s'expliquer davantage, fit insinuer à Platon Zoubof de faire demander à Koutaïtzof sa fille en mariage pour lui-même. Zoubof, charmé de recouvrer à ce prix la liberté, et peut-être la puissance à la cour de Paul, obéit, sans demander d'explication, aux insinuations de Pahlen. Koutaïtzof, enorgueilli et touché de l'honneur d'une alliance avec un homme qui avait été dix ans le maître de la Russie, et qui pouvait le redevenir encore, grâce à son propre ascendant sur l'empereur, sous un autre règne, se jeta aux pieds de Paul, lui fit confidence de la recherche de Zoubof, et supplia son maître de combler sa fortune en permettant à Zoubof de revenir à Pétersbourg pour épouser sa fille.

L'empereur, qui ne refusait rien à son esclave

dévoué, se hâta d'autoriser Zoubof à reparaître à la cour. Pahlen et Zoubof s'abouchèrent alors impunément, sans exciter aucun ombrage, ni dans l'esprit de Koutaïtzof, ni dans l'esprit de Paul. L'ingratitude et la haine s'entendirent au premier mot. Pahlen promit l'impunité aux trames que Zoubof, ses frères et ses amis ourdiraient dans les casernes, peuplées de leurs anciens partisans ; Zoubof promit de grouper assez de complices pour exécuter le coup d'État, assez de mécontents pour l'accueillir quand il serait accompli. La déposition de Paul fut résolue entre ces deux hommes. On laissa le reste au hasard, qui ne frappe jamais à demi de pareils coups.

La conjuration, renfermée d'abord dans ce conciliabule, trouva bientôt parmi les gardes autant de complices qu'il y avait d'officiers humiliés de la dégradation de leurs corps.

Pahlen, non content de rester invisible et muet au centre de la trame, voulut encore prévenir, par un artifice aussi perfide que le complot lui-même, les révélations qui ne manqueraient pas de transpirer à mesure qu'une si vaste conspiration enrôlerait tant d'instruments dans la ville et dans les casernes. Dans ce dessein, il fit écrire à l'empereur une lettre anonyme dans laquelle on lui révélait ce

nouveau complot ourdi contre lui, en mêlant si habilement le vrai et le faux dans la dénonciation, que le doute et l'anxiété devaient nécessairement troubler l'esprit de l'empereur. Paul en effet, crédule, et hésitant tour à tour à la lecture de cette dénonciation, n'éprouva que l'angoisse et le désespoir d'un homme assiégé d'ennemis invisibles, et qui, sachant qu'il a tout à craindre, ne sait néanmoins où il faut porter la main pour prévenir le coup.

Il fait appeler dans la nuit Pahlen :

« Hé quoi ! » lui dit-il avec l'accent du reproche et de la menace, « on conspire presque ouverte-« ment contre ma vie, au milieu de ma capitale; « et vous, gouverneur de Pétersbourg, général de « mes gardes, directeur de ma police, vous ignorez « tout ? »

« Je n'ignore rien, » répond l'astucieux favori, préparé d'avance à cette colère; « et je suis d'au-« tant mieux instruit des détails de la conspira-« tion, que j'y trempe en apparence moi-même : « c'était le seul moyen de tout savoir et de tout « prévenir, que de paraître tout partager. Les fils « de la trame sont dans ma main, pour les couper « tous, à l'heure où il ne restera pas un conjuré « dans l'ombre. Pour qu'ils eussent en moi un

« vengeur, il fallait qu'ils crussent y avoir un com-« plice. »

« Que font-ils ? » demanda Paul à son ministre avec une précipitation et une anxiété qui attestaient en lui la crainte d'y rencontrer sa femme et ses enfants eux-mêmes.

« Sire, » dit Pahlen en s'enveloppant d'une réticence qui aggravait le soupçon sans l'avouer, « permettez-moi, dans l'intérêt de votre propre sû-« reté, de garder le silence sur des noms que votre « juste colère laisserait peut-être éclater avant « l'heure, et fiez-vous à moi seul du soin de pré-« server votre trône et vos jours. Votre sûreté est « au prix de votre confiance. »

Paul ayant insisté pour connaître les noms des conspirateurs, Pahlen, baissant la tête et donnant à son visage l'expression d'un homme à qui une respectueuse horreur ferme la bouche, de peur de prononcer des noms trop augustes, laissa soupçonner sans le dire, à son maître, que la famille impériale elle-même n'était exempte ni de sinistres desseins, ni de sa surveillance.

« J'entends ! » s'écria avec l'accent du désespoir l'infortuné Paul ; « l'impératrice, mon fils « Alexandre peut-être ? Ah ! malheureux époux ! « malheureux père ! »

Pahlen laissa, en s'éloignant, ce trait empoisonné dans la blessure. Il savait et il voulait que l'empereur, en l'y retournant, conçût et manifestât des fureurs qui donnassent tout à craindre à sa famille, et qui la décidassent à tout permettre pour se prémunir contre la démence d'un père et d'un époux égaré par ses soupçons. Mais il fallait à Pahlen un témoignage irrécusable des extrémités auxquelles il voulait porter son maître par ces révélations. L'empereur lui donna l'ordre écrit de faire arrêter le tsarewitz Alexandre et son second fils le grand-duc Constantin, et de les enfermer dans la forteresse de Schlüsselbourg comme des criminels d'État.

« Quant à l'impératrice, » dit-il à son ministre, « je me charge moi-même de la conduire dans un « monastère, où elle expiera sa faiblesse pour ses « fils. »

Puis, serrant dans ses bras le perfide Pahlen et versant des larmes amères dans son sein, il s'abandonna à lui comme au sauveur de son trône et de sa vie. Pahlen ne rougit pas plus de la tendresse de sa victime qu'il n'avait pâli de ses reproches au commencement de l'entretien. L'ambition a ses Brutus, comme la liberté.

XV

A peine possesseur de l'ordre impérial, Pahlen court au palais du tsarewitz Alexandre. Il se présente avec un visage consterné au jeune prince; il lui communique dans un entretien secret, en exagérant les sinistres desseins de Paul, l'ordre de son arrestation ainsi que celle de son frère Constantin, et la résolution de jeter l'impératrice sa mère dans un monastère, comme une femme perdue.

Alexandre, résigné pour ce qui ne concerne que lui, se récria avec horreur sur l'outrage destiné à sa mère, la plus vertueuse des épouses et des mères, et sur l'injustice faite à son jeune frère, dont le dévouement à l'empereur allait jusqu'au fanatisme.

Ces révélations sollicitaient par elles-mêmes une résolution du tsarewitz; Pahlen semblait l'attendre. Alexandre, fils irréprochable et respectueux, n'en prenait pas d'autre que sa résignation, ses gémissements et ses larmes : « L'empereur est mon père « et mon souverain, » disait-il à Pahlen; « c'est à « lui à disposer de mon sort, à moi de m'y sou- « mettre. »

Pahlen se décida enfin à la provoquer. « Le res-
« pect filial, » dit-il à Alexandre, « doit-il aller jus-
« qu'à respecter la démence morale d'un père égaré
« qui, en frappant sa femme et ses fils dans le
« délire de ses soupçons, frappe du même coup
« tout un empire ? Souvenez-vous du sort du tsare-
« witz Alexis ! »

Puis, montrant à Alexandre l'armée prête à éclater en soulèvement peut-être régicide, le sénat résolu à proclamer la déchéance d'un maître frappé de vertige et de cécité, les meilleurs citoyens tremblant chaque nuit sur le lendemain, arrachés de leurs maisons, relégués en Sibérie, dépouillés de leurs biens, séparés de leurs familles sur le plus léger soupçon des agents subalternes de l'empereur, l'empire entier tombant de la terreur en faiblesse comme son maître, et agité plutôt que gouverné par les convulsions d'esprit d'un insensé ; enfin la famille impériale elle-même, ce dernier espoir de la Russie, jetée, le lendemain, du palais dans les cachots, et, le surlendemain peut-être, du cachot au supplice :

« Le respect filial dans une telle extrémité, » dit-il au tsarewitz, « n'est plus du respect, c'est du
« parricide. En vous refusant de prévenir les excès
« et la perte d'un père égaré, vous ne manquez pas

« seulement de respect envers votre auguste et « vertueuse mère, vous en manquez envers votre « frère innocent, envers votre peuple, envers votre « malheureux père lui-même ! Il y a des circons- « tances où la pitié est le véritable respect filial, et « où, pour empêcher le crime d'un insensé, il faut « désarmer un père. »

Ces motifs et l'exemple de l'Angleterre, qui venait en ce moment même de retirer le gouvernement à son vieux roi, frappé d'une maladie mentale temporaire, et de remettre l'exercice du pouvoir royal au prince de Galles, héritier du trône, triomphèrent péniblement de la résistance vertueuse et obstinée d'Alexandre. Il gémit, il pleura, il combattit avec une horreur sincère la douloureuse nécessité que lui démontrait éloquemment Pahlen; et, cédant enfin à l'évidence du péril de sa mère, de l'empire, de son père lui-même, il donna à regret à Pahlen un consentement muet aux mesures extrêmes à prendre pour tout sauver. Mais, tremblant que l'exécution de ces mesures, plus semblables à une conjuration de criminels qu'à un coup d'État de politiques, ne compromît la vie d'un père pour lequel il aurait encore donné la sienne, et ne changeât une déposition nécessaire en parricide, il détacha de la muraille un crucifix sus-

pendu aux parois de son cabinet de travail, et il fit jurer à Pahlen, sur ce signe sacré, qu'en aucun cas on n'attenterait aux jours de son père.

Pahlen jura tout, et se retira muni du consentement d'Alexandre, lui promettant qu'avant trois jours le coup d'État contre la démence paternelle serait accompli, sans avoir coûté ni crime, ni sang, ni honte à la famille impériale et à la nation.

XVI

Ce consentement du fils, si péniblement et si astucieusement arraché, armait Pahlen d'une autorité sacrée aux yeux de ses complices, qui lui donnait le double caractère de conspirateur et d'homme d'État, et qui lui permettait de dominer tout, même son propre crime. Il ne représentait plus seulement les conjurés, l'armée, le sénat, le peuple : il représentait la dynastie elle-même dans son attentat contre le tyran. Il représentait de plus la vigilance du pouvoir tyrannique contre lequel il conspirait : il avait à la fois le mandat du père, pour laisser grandir et mûrir le complot ; le mandat du fils, pour le légitimer ; le mandat de la haine publique, pour l'accomplir. Jamais conspirateur an-

tique ou moderne n'avait réuni dans sa main plus de gages de succès, de crimes et d'impunité dans le crime.

XVII

Mais ce n'était pas encore assez pour Pahlen. Afin de mieux s'assurer cette impunité dans le cas où le complot faillirait dans l'exécution, et où le courage de l'empereur viendrait à triompher des conjurés, Pahlen s'était réservé, dans l'exécution de l'attentat, un rôle ambigu et à deux faces, qui lui permettrait de se dévoiler comme le chef de la conspiration si elle réussissait, et comme le vengeur du crime si le crime avortait dans la dernière heure.

Dans cette double éventualité, il remit les premiers rôles dans la conjuration à Platon et à Nicolas Zoubof, et au général Beningsen, Hanovrien au service de Russie, que la renommée rendait influent sur l'armée, et que la disgrâce rendait implacable à l'empereur. Quant à lui, il se réservait l'impulsion d'abord, l'immobilité pendant l'événement, l'achèvement ou la répudiation de l'attentat après la défaite ou la victoire. Tant de rôles n'écra-

saient pas la vigueur, la souplesse et la fécondité de ce héros de la trahison.

XVIII

Cependant les deux premiers jours des trois, assignés comme terme de l'événement par Pahlen, s'écoulaient, sans qu'il donnât encore aucun signal à ses complices. L'air était tellement imprégné des vagues miasmes d'une conjuration presque unanime, quoique encore muette, que les symptômes, transpirant de toutes parts, pouvaient, d'une heure à l'autre, éveiller l'attention de Paul sur la connivence de son ministre. Quelques-uns de ces symptômes, comme il arrive dans toutes les conspirations d'État, étaient si mystérieux et si étranges, qu'ils sont restés inexplicables jusqu'à ce jour aux hommes les plus initiés aux secrets de la cour et des conciliabules de Pahlen. L'histoire, après tant d'années, n'a pu encore en découvrir l'origine et en interpréter la signification.

Deux chambellans disgraciés de Paul Ier, le prince Tuffeukin et le prince Galitzin, vivaient, depuis quelques mois, relégués et surveillés à Moscou. Dix ou douze jours avant l'exécution du com-

plot, les deux exilés reçoivent chacun une lettre anonyme datée de Cronstadt, et ne contenant que ces mots : *Venez, le tyran n'est plus, et la Russie est délivrée !* Étrangers à la conjuration, et soupçonnant dans cette lettre un piége de la police, ils se communiquent l'un à l'autre l'étrange avis, et se promettent de garder le silence, de peur de trahir leur sentiment par leur parole ou par leur physionomie.

L'événement ne devait pas tarder cependant à vérifier le message anticipé. Le désir de se débarrasser de l'empereur était si général, que, pendant que Pahlen conspirait à Pétersbourg, le général étranger Ribas, gouverneur de Cronstadt, conspirait de son côté dans son gouvernement.

Parti de Cronstadt pour Pétersbourg, Ribas et quelques-uns de ses complices épiaient une occasion de frapper le tyran. Leur plan consistait à allumer un incendie pendant la nuit dans la capitale, à entourer Paul qui avait l'habitude de se rendre lui-même au feu, à le frapper dans le tumulte, et à répandre le bruit qu'il avait péri par accident sous les débris de l'édifice, en cherchant à éteindre le feu.

L'incendie, allumé pendant la nuit, avait en effet réverbéré ses lueurs sur les fenêtres du pa-

lais, au moment où l'empereur, fatigué des exercices du jour, venait de se déshabiller et de s'endormir. Éveillé en sursaut par ses serviteurs, il veut, comme de coutume, courir au feu. Un de ses aides de camp regarde, par son ordre, quel est l'édifice atteint par la flamme : il rapporte à son maître que ce n'est qu'une maison de bois d'un pauvre quartier, qui brûle sans danger pour le reste de la ville ; il détourne son maître de se lever pour si peu, et se charge d'aller à sa place surveiller et presser les secours. Paul, pour la première fois, se relâche de son zèle habituel et se rendort.

Ribas et ses amis voyant accourir à l'incendie un simple aide de camp, au lieu de l'empereur qu'ils attendaient, s'étonnent, se troublent, soupçonnent un traître parmi eux, et se hâtent de fuir pour échapper aux supplices d'une conjuration éventée. Ribas, se jetant précipitamment dans une chaloupe, vogue à force de rames sur la Néwa pour rentrer à Cronstadt, avant qu'on se soit aperçu de son absence.

A peine y était-il arrivé, qu'un bâtiment étranger échoue pendant une tempête sur un écueil à l'entrée du port, et tire le canon de détresse pour appeler du secours. Ribas s'embarque à l'instant

sur un esquif pour donner l'exemple à ses matelots, sombre, et périt dans les flots en approchant du vaisseau en perdition.

L'empereur, en apprenant la noble mort de son amiral, admire son dévouement, et pleure comme un ami l'homme qu'un hasard seul avait empêché d'être son assassin.

On soupçonna toujours, depuis, que la lettre anonyme qui annonçait aux exilés de Moscou la mort du tyran était de la main de Ribas, ou d'un de ses complices.

XIX

Cependant Pahlen, depuis qu'il avait fait confidence de sa résolution au tsarewitz Alexandre, craignant ou une indiscrétion ou un remords de ce prince, avait placé des gardes à la porte de ses appartements, sous prétexte d'exécuter un ordre de l'empereur, mécontent de quelques fautes disciplinaires de son fils.

L'empereur, à la fin du troisième jour, était allé, selon son habitude, passer la soirée et souper familièrement chez une de ses confidentes, la princesse Gagarin. Là, dans l'abandon de la con-

fiance et dans l'amertume de son cœur, ulcéré par les récentes révélations de Pahlen, sa taciturnité, ses soupirs, ses demi-mots énigmatiques, interprétés par l'opinion qu'on se faisait de sa démence, avaient jeté l'étonnement, le silence et la terreur dans le petit cercle de ses familiers les plus intimes.

« Avant peu de jours, » s'était-il écrié dans l'imprudence de ses menaces, « avant peu de jours, on « s'étonnera de voir tomber des têtes qui me furent bien chères. »

La princesse Gagarin se hâta de faire avertir le soir même le tsarewitz Alexandre et l'impératrice, des paroles sinistres qui ne pouvaient désigner qu'eux. Cette explosion de larmes du père confirma le fils dans la douloureuse conviction qu'il fallait choisir entre la déposition d'un souverain en démence, ou la mort de sa mère, de ses frères et de lui-même.

Pahlen, informé de son côté des mêmes propos, et résolu de presser l'exécution du coup d'État, se rendit au palais, et, pour endormir dans une perfide sécurité sa victime, annonça à l'empereur que la conjuration contre ses jours avait été complétement abandonnée et dissoute, par le refus de sa famille d'y participer; que les conjurés étaient

en fuite ; qu'il pouvait détendre désormais son âme, et se relâcher des consignes sévères imposées aux gardes de son palais.

Paul, consolé et rassuré par ce faux rapport, reprit en effet sa sérénité, et s'endormit sur la foi de la trahison.

XX

Mais à peine l'empereur avait-il congédié pour la nuit ses serviteurs, que Pahlen courant à la maison de Platon Zoubof, chez lequel les principaux conjurés étaient invités à un souper somptueux, parut au milieu d'eux, s'assit à leur table, et, faisant fermer les portes, les enivra de flots de vin, afin de leur faire puiser dans une demi-ivresse la témérité des résolutions extrêmes et subites, qui ont besoin des ténèbres et du vertige pour faire évanouir toute objection et toute terreur du cœur des hommes. Quant à lui, il ne fit qu'effleurer de ses lèvres l'écume de son verre, pour conserver le sang-froid du chef au milieu de la chaleur des instruments. Beningsen et les Zoubof, seuls confidents complets de ses desseins, observèrent la même sobriété.

Les soixante autres officiers de l'armée ou des gardes, animés du double feu de la jeunesse et du vin, ne tardèrent pas à laisser éclater en propos et en clameurs leur indignation contre la cour, et leur ardeur à délivrer l'empire d'un tyran.

« Eh bien! que tardons-nous? » leur dit alors Pahlen avec la triple autorité de son commandement, de son grade et de son éloquence. « Pourquoi « laisserions-nous un jour et une heure de plus au « danger de la famille impériale et à la honte de la « Russie? Qui nous dit que ce jour ne sera pas em- « ployé par un père et par un époux égaré au « meurtre irréparable de sa femme et de ses fils, « et qu'en négligeant de sauver cette nuit des vic- « times augustes, nous n'aurons pas demain à ne « venger que des cadavres? Notre conspiration « est légitime, car elle est la conspiration du salut « de l'empire et de la vie de la dynastie de Pierre « le Grand; elle est innocente, car nous ne vou- « lons point répandre de sang, mais déposer seu- « lement un tyran du trône, pour y placer l'espé- « rance et l'amour de la nation; elle est sainte, « car nous avons le consentement douloureux du « fils à l'abdication nécessaire du père; elle est « prompte et sûre du résultat, car ici elle est en- « fermée tout entière dans cette salle avec nous,

« et dehors elle est préparée aujourd'hui même par « mes soins avec une prévoyance qui a préjugé « vos sentiments, endormi le palais, embauché « les gardes. Levons-nous seulement de table, et « tout est accompli !

« J'ai fait, avant de me rendre au milieu de vous, « relever tous les postes du palais, et j'ai placé, au « lieu des soldats allemands de l'empereur, des « officiers en sentinelle, chargés de nous livrer les « portes. Toute la garde impériale, rassemblée « dans cet instant par mes ordres dans ses caser- « nes, est prête à en sortir pour saluer et défendre « le nouveau maître que nous allons lui donner. « Marchons, en invoquant le nom des grands libé- « rateurs de leur pays et l'âme de Pierre le Grand, « qui veille sur sa famille et sur son peuple ! Le « génie de Rome et de la Russie est avec nous ! »

XXI

Une acclamation unanime accueillit cette harangue de Pahlen, et tous les convives tirèrent leurs épées pour en couvrir, à sa voix, les jours du tsarewitz Alexandre.

Pahlen, divisant en deux groupes les soixante

conjurés, donna au général Beningsen le commandement du premier groupe, et se réserva à lui-même le commandement du second, marchant en réserve et à quelque distance, afin de rester, dit-il, en communication avec les troupes rassemblées déjà sur les principales places de la ville, et de leur donner l'impulsion au moment où le palais serait envahi par Beningsen et Zoubof.

Les historiens de cette nuit suprême soupçonnent Pahlen d'avoir ménagé ainsi jusqu'au dernier moment les deux fortunes, prêt à seconder les premiers conjurés s'ils réussissaient, prêt à les désavouer et à les écraser avec les troupes indécises, s'ils échouaient dans l'invasion du palais. Rien n'atteste mais rien ne dément une pareille ambiguïté de crime dans un caractère si dissimulé et si double.

Quoi qu'il en soit de cette réserve équivoque de Pahlen au dernier moment, les conjurés, favorisés par la nuit, enveloppés de leurs manteaux, l'épée nue à la main, cachée sous les pans de leur uniforme, s'avançaient en silence vers le palais Michaïlofski, sorte de forteresse bastionnée et crénelée, que Paul avait fait élever et armer comme une citadelle au milieu de son peuple.

Au bruit de leurs pas dans les vastes jardins qui

entouraient le palais, des bandes de corneilles, nichées sur les arbres, s'envolèrent en poussant des cris sinistres. Les premiers conjurés, superstitieux comme des peuples primitifs, s'alarmèrent de ce vol et de ces cris comme d'un sinistre augure, s'arrêtèrent, et hésitèrent s'ils ne reviendraient pas sur leurs pas. Beningsen et Zoubof se raillèrent de leur faiblesse, et leur dirent que l'augure ne menaçait que les jours du tyran. Ils continuèrent à s'avancer vers la grande porte du palais.

Une seule sentinelle leur cria : *Qui vive!* A ce cri, les officiers des gardes, apostés à l'intérieur par Pahlen, sortirent, défendirent à la sentinelle de faire feu, et dirent aux soldats du poste que c'étaient des généraux et des officiers supérieurs qui faisaient une ronde de nuit par ordre de l'empereur. Les soldats, trompés, saluent les conjurés, et leur livrent la porte et le grand escalier qui conduisent à l'appartement de Paul.

Il était minuit. Le silence et la solitude régnaient dans l'intérieur du palais : on n'y entendait que le pas étouffé des conjurés, qui traversaient, sans rencontrer aucun obstacle, la longue file d'appartements déserts servant d'avenue à la chambre de l'empereur. Un adjudant du palais, nommé Argamakof, familier de Paul corrompu par Pahlen,

leur servait de guide. Ils avaient besoin de ce complice pour arriver sans tumulte jusqu'aux appartements reculés de Paul, et pour s'en faire ouvrir les portes par ruse, sans éveiller ses soupçons et sans interrompre son sommeil.

Argamakof, conduisant les conjurés jusqu'à la porte du valet de chambre qui ouvrait ou fermait seul en dedans celle de son maître, l'appela par son nom, en le priant de lui ouvrir pour un rapport secret et pressé qu'il venait, selon son usage, faire à l'empereur.

« Un rapport à cette heure? » répondit le serviteur. « Es-tu fou? il est minuit! »

« C'est toi qui dors encore et qui rêves, » répondit l'astucieux adjudant. « Il est six heures du « matin, le jour va poindre; et si tu ne m'ouvres « pas, tu auras un compte sévère à rendre à ton « maître. »

Le valet de chambre, mal éveillé, ouvrit; mais voyant un groupe de généraux et d'officiers, l'épée nue à la main, entrer précipitamment à la suite d'Argamakof, il trembla de tous ses membres, et s'enfuit en criant *Au meurtre!* dans l'ombre d'un corridor.

A son cri, deux hussards affidés, qui couchaient, le pistolet au poing, sur le seuil extérieur de la

chambre de leur maître, se lèvent en sursaut pour défendre la porte. L'un d'eux se dévoue à la mort pour accomplir son devoir, tire son sabre, et lutte sans espoir contre vingt épées levées sur lui. Un coup de sabre à la tête l'abat dans son sang; on écarte du pied son cadavre. La porte, fermée en dedans par un verrou, cède aux assaillants.

XXII

Cependant l'empereur, éveillé en sursaut par la chute des hussards, par le cliquetis des sabres, par le pas des conjurés, comprend que la trahison a livré son palais à ses ennemis, et qu'une porte à demi brisée est son seul rempart contre la mort. Il s'élance à demi nu de son lit, à la lueur d'une lampe de nuit, court à la porte de sa chambre qui communiquait à l'appartement de l'impératrice, se souvient tout à coup avec désespoir qu'il a fait lui-même murer par derrière cette communication, dans l'excès de sa défiance contre son épouse, revient dans son alcôve, presse du pied une trappe mystérieuse qui cachait un escalier dérobé, préparé pour une fuite soudaine, sent la trappe verrouillée résister au poids de son corps, et, ne trou-

vant de salut ni sous sa main ni sous ses pieds, se réfugie dans un cabinet attenant à sa chambre, où il déposait les drapeaux de ses régiments et les armes des officiers emprisonnés momentanément par ses ordres. Ce cabinet, où l'on retirait les vieux meubles inutiles de l'appartement, renfermait aussi un paravent, derrière lequel l'empereur s'abrite et s'affaisse, pour échapper à la première recherche des assassins.

Ils entr'ouvraient déjà les rideaux de son lit. Platon Zoubof, le plus impatient et le plus acharné de tous, jette un cri d'effroi en parcourant de la main la couche vide.

« Grand Dieu ! » dit-il, « il est sauvé, et nous « sommes perdus ! »

Il cherche en vain sous le lit, avec la lame de son épée, le corps du fils de Catherine. Il pâlit, ainsi que son frère, à l'idée du crime conçu, commencé et trompé par la précaution de Paul. Ses complices et lui voient déjà l'empereur échappé à leurs coups, appelant les soldats de la garde et de la garnison aux armes, et revenant venger dans leur sang la conspiration avortée.

Mais Beningsen, avec le sang-froid obstiné d'un militaire accoutumé aux vicissitudes de l'action, continue à visiter scrupuleusement les corridors,

les armoires, les recoins obscurs de la chambre, et, dépliant violemment le paravent, découvre, derrière le dernier panneau de ce meuble, l'empereur accroupi qui le regarde sans terreur, et qui se relève majestueusement devant lui.

Paul, en traversant le cabinet où étaient déposées les armes des officiers aux arrêts, avait eu le temps et l'instinct de s'armer d'une courte épée, pour défendre sa vie ou pour mourir en brave. Beningsen, contenant l'empereur de la main droite avec la pointe de sa propre épée sur sa poitrine nue, le salue avec un reste de respect militaire, et, tenant de la main gauche l'acte d'abdication préparé chez Zoubof :

« Signez ceci, » dit-il à Paul; « vous n'êtes plus « empereur, c'est votre fils Alexandre qui règne ! « Nous venons vous sommer, en son nom, de dé- « poser l'empire. A ce prix, ne craignez rien pour « votre vie; nous ne voulons de vous que le sceptre « que vous ne pouvez plus porter. »

« Oui ! oui ! » s'écrièrent tumultueusement les conjurés les plus rapprochés de Beningsen, avec les gestes et les égarements d'hommes ivres d'insolence et de vin ; « hâtez-vous d'abdiquer un pou- « voir qui n'a été qu'un long opprobre pour vous, « un long supplice pour nous, ou nous vous ferons

« signer de votre sang une renonciation que vous « ne voudrez pas signer de votre main ! »

« Que vous ai-je fait, ingrats? » répondit Paul avec un accent de reproche sévère et tendre, où l'on sentait encore l'autorité du souverain à travers la tristesse du suppliant.

Il continuait à leur parler en victime et en maître, et la compassion commençait à amollir en eux la fureur du crime et du vin, quand un nouveau tumulte de pas nombreux se fit entendre dans les grandes salles qui précédaient la chambre.

« Ce sont ses soldats allemands qui viennent le « défendre ! » s'écria une voix. A ce cri, le groupe des conjurés épouvantés se dispersa dans l'ombre, et laissa Beningsen presque seul contenir de la pointe de son épée sa victime, prête à échapper à son sort.

Ce n'étaient pas les Allemands : c'était un second groupe de conjurés subalternes, arrêté un moment au pied du grand escalier, qui accourait au bruit de la résistance et de la lutte pour presser et achever le dénoûment. Leur invasion, les cris des hussards, la chute des portes enfoncées, le retentissement des pas des conjurés sur les degrés, la voix de Paul appelant à lui ses serviteurs, avaient rempli le palais de bruit et de trouble.

Platon Zoubof, craignant que l'impératrice et ses fils n'accourussent aux clameurs de leur père et de leur époux, se hâta de descendre dans les appartements du tsarewitz Alexandre, situés au-dessous de ceux de son père. Il trouva ce prince debout dans son appartement avec la grande-duchesse sa femme, son frère Constantin et la femme de ce grand-duc, attendant dans une angoisse cruelle la fin d'un drame dont on ne leur avait confié que la moitié.

Constantin, le favori de son père et l'exécuteur obéissant de ses sévérités, n'avait été initié que le soir, très-avant dans la nuit, au coup d'État consenti par son frère. On le retenait avec peine dans l'appartement du tsarewitz, par crainte d'une indiscrétion, ou d'un généreux élan de cœur vers son père. S'il avait eu le temps de la réflexion et la liberté de ses mouvements, jamais Paul n'aurait été frappé qu'à travers son propre corps.

Zoubof raconta rapidement aux grands-ducs la surprise, le désarmement et la prochaine abdication de leur père. Il leur jura de nouveau que sa vie était en sûreté sous l'épée protectrice de Beningsen, et il remonta précipitamment l'escalier du palais.

Pendant sa courte absence, Beningsen avait

continué à retenir Paul immobile, mais inflexible, sous son épée, aux conditions d'abdication qu'on lui imposait. Indigne de régner par son caractère, il s'en montrait digne au moins au dernier moment par son courage; il ne savait pas plier, mais il savait mourir. Le second groupe de conjurés, qui venait de rallier le premier groupe dispersé par la panique, était composé d'officiers et de généraux à qui l'ivresse du souper chez Zoubof avait enlevé toute raison, toute décence et toute pitié dans leur animation contre le tyran.

A leur entrée dans la chambre, et à l'aspect de Paul en chemise, les jambes nues, devant Beningsen, ils s'étaient précipités en furieux sur l'empereur. Paul, désarmé et saisi corps à corps par le major général de l'artillerie prince Jaschwill, roula en se débattant avec son assassin. La seule lampe de nuit qui éclairait cette horrible lutte s'éteignit, soit d'elle-même, soit par le souffle d'un des bourreaux, soigneux de laisser la responsabilité aux ténèbres. On entendait Paul se défendre avec l'héroïsme du désespoir contre le prince Jaschwill, Tatarinof, colonel d'artillerie, le prince Vereinski, et Seriatin, officiers réformés de la garde, donner et recevoir des coups retentissants.

« Au nom de Dieu! sire, » lui cria Beningsen, « ne cherchez pas à vous sauver : il y va de votre « vie; on vous tuera, si vous opposez la moindre « résistance ! »

En disant ces paroles, Beningsen courut à tâtons, dans la salle voisine, chercher un flambeau pour éclairer les ténèbres de cette lutte.

« Messieurs, » murmurait Paul à demi étouffé par une écharpe que des mains invisibles serraient déjà autour de son cou, « au nom du ciel, épargnez « votre empereur! Laissez-moi seulement le temps « de faire ma dernière prière et de recommander « mon âme à Dieu. »

Le nœud coulant de l'écharpe, qui lui coupa la respiration, et un coup de pommeau d'épée sur la tempe, qui lui brisa le crâne, furent la seule réponse des bourreaux. Quand Beningsen revint, le flambeau à la main, pour écarter les meurtriers et relever l'empereur, Paul rendait le dernier soupir sous les genoux de ses assassins.

Beningsen ne releva qu'un cadavre, le recoucha sur le lit, enveloppa la tête dans sa couverture, et se retira consterné, en plaçant le capitaine des gardes Markof à la porte de la chambre avec trente hommes, et en lui donnant pour consigne de ne laisser pénétrer personne auprès du cadavre,

pas même l'impératrice, les fils ou les filles de la victime.

XXIII

L'impératrice, dont l'appartement, comme on l'a vu, était contigu à celui de Paul, s'était en effet réveillée au bruit des pas et des voix dans la chambre de l'empereur; et, oubliant que Paul avait fait barricader cette porte, elle y avait couru pour l'ouvrir, et pour se jeter entre les conjurés et son mari. Les froideurs, les dédains et les sévérités de Paul envers cette compagne si pure et si docile de sa jeunesse, avaient contristé sans aliéner le cœur de l'impératrice. Toute sa tendresse se soulevait en elle, comme tout son devoir, à l'image de Paul assassiné par ses gardes pour l'amour d'elle.

Après avoir vainement secoué la porte, qui résista à ses faibles bras, elle se précipite par un escalier dérobé à l'étage inférieur pour accourir par une autre issue, monte à demi nue et à pas précipités le grand escalier, malgré les gardes qui cherchent à l'arrêter, traverse les grands appartements, et arrive trop tard à la porte où le lieute-

nant des gardes, Poltaratski, ne gardait plus qu'un cadavre.

« L'empereur est mort d'une mort subite! » lui dit Poltaratski en s'inclinant devant elle, et en lui refusant respectueusement de la laisser pénétrer dans la chambre.

« Non! non! » dit-elle, « il a été assassiné! »

« Eh bien! Madame, il faut vous l'avouer, » répond le lieutenant.

Elle fit des efforts désespérés pour forcer la consigne, et pour embrasser encore le père de ses enfants.

« Ne me reconnaissez-vous donc pas? Ne suis-« je pas votre impératrice, votre mère? » s'écriait-elle en insistant auprès des officiers et des sous-officiers de garde.

« Oui, Madame, » répliqua Poltaratski; « mais « je ne puis prendre sur moi de violer la consigne « donnée par le général Beningsen. »

« Eh bien! j'entrerai de force, » reprit l'impératrice désespérée; et elle s'élança vers la porte. Les soldats lui opposèrent, en baissant les yeux, une haie croisée de baïonnettes. A cet outrage, elle se retourne vers Poltaratski et le frappe au visage, puis s'évanouit de colère et d'horreur entre les bras de la princesse de Liéven, sa dame

d'honneur. Ses deux filles, les grandes-duchesses Marie et Catherine, étaient accourues sur les pas de leur mère, au bruit du meurtre de leur père. Elles secoururent l'impératrice évanouie, et demandèrent un verre d'eau pour en rafraîchir ses lèvres.

Au moment où l'impératrice, revenue à elle, portait l'eau à sa bouche, un soldat lui arracha le verre des mains, en but quelques gouttes; puis lui rendant le verre : « Maintenant vous pouvez « boire sans crainte, » dit-il à sa souveraine; « il « n'y a pas de poison. D'ailleurs, vous êtes inno- « cente du malheur de l'empereur et de ce qui « vient de se passer ! »

On l'emporta dans ses appartements.

XXIV

A peine y était-elle rentrée avec ses filles pour étancher ses premières larmes, que Pahlen, resté jusque-là invisible et immobile avec ses troupes, comme le génie indécis et caché de l'événement, dans l'ombre des jardins, entra chez l'impératrice et l'engagea à le suivre chez le tsarewitz Alexandre, pour saluer et bénir en lui le nouvel empereur.

A ces mots, l'orgueil et l'ambition trompés du trône vacant se soulevèrent, et triomphèrent de l'émotion et de la douleur dans l'âme de cette vertueuse mais fière princesse. Elle n'avait eu qu'un moment pour se reconnaître, et ce moment lui avait suffi pour s'attacher à l'idée de revendiquer pour elle-même ce trône, occupé par le cadavre encore chaud de son mari. Elle s'étonna, elle s'indigna à haute voix devant Pahlen de ce qu'on lui disputait la régence; et elle le suivit chez son fils, en lui reprochant amèrement de lui ravir le rang et l'autorité qui lui appartenaient par la mort de Paul, et par l'âge, encore subordonné à sa tutelle, d'Alexandre.

Pahlen lui représenta en vain qu'un événement si sinistre et si imprévu exigeait dans la nuit même un couronnement militaire, et la présentation d'un prince à cheval et adoré à la tête des troupes. Rien ne fléchit la mère déjà jalouse du fils, tant la séduction du pouvoir suprême dominait promptement, dans ce cœur de veuve, l'honneur de l'épouse et la tendresse de la mère!

XXV

Pendant que cette altercation pour l'empire se

prolongeait à voix sourde dans l'appartement de l'impératrice plus qu'il ne convenait à Pahlen et à ses desseins de gouverner sous le jeune empereur, Beningsen et Zoubof s'étaient rendus, de leur côté, dans l'appartement du tsarewitz, où Alexandre et Constantin attendaient avec une anxiété terrible, non la mort, mais l'abdication forcée de leur père. La douleur et la pâleur de la physionomie de Beningsen révélèrent avant les paroles, aux princes, ce qu'ils tremblaient de connaître :

« Votre père est mort du saisissement et des « convulsions que la nécessité de déposer l'empire « a produits en lui, » dirent les meurtriers.

« Ah! malheureux que je suis! » s'écria le tsarewitz, qui comprenait au delà des paroles, « je « commencerai donc mon règne par un assassinat, « et je laisserai donc la mémoire infâme d'un par- « ricide? Non! plutôt mille fois ne jamais régner, « que de régner en paraissant recueillir le fruit du « sang de mon père! »

Il s'évanouit à ces mots, en tombant dans les bras de Constantin, sombre de fureur et baigné de larmes.

La voix de Pahlen, qui entrait et qui lui représentait le péril d'une hésitation et d'un interrègne d'un moment dans une telle crise de la couronne,

suspendit, non son désespoir, mais ses gémissements et ses incertitudes.

« Refuser l'empire par un remords, c'était, » lui dit Pahlen, « s'avouer coupable d'un crime ou « d'un malheur dont il était en réalité innocent. « La cause de la mort resterait cachée; ou, si elle « venait à se révéler, il se trouverait assez de su« jets dévoués pour en assumer sur eux la respon« sabilité et l'expiation. L'essentiel était de ne pas « laisser une heure au doute, et de saisir le pouvoir « de l'acclamation des troupes rassemblées avant « que le bruit de la mort violente de l'empereur se « répandît dans la ville au réveil du peuple, et que « le soleil se levât peut-être pour en éclairer le « mystère, et pour le venger sur ses meurtriers et « sur sa propre famille. »

« Eh bien! je régnerai, puisqu'il le faut pour « le salut de la Russie et pour l'attestation de mon « innocence! » dit enfin Alexandre à Pahlen, à Beningsen et à Zoubof; « mais je régnerai à jamais « malheureux, et avec l'image perpétuellement « sous les yeux d'un père qui ne devait pas mourir, « moi vivant! »

On se préparait à sortir du palais pour se présenter aux troupes, quand, à la suite de plusieurs messages par lesquels l'impératrice réclamait

le sceptre vacant, en vertu de ses droits de mère et de tutrice, elle parut elle-même pour imposer à son fils, par l'autorité et par les larmes, la déférence du trône. Un long et sinistre entretien entre la mère et le fils à voix basse, mais dont on entendait de temps en temps les éclats involontaires, ébranla de nouveau la résolution d'Alexandre. Il sortit un instant de son cabinet, où il avait été suivi par sa mère, et, s'approchant tout ému de l'oreille de Pahlen :

« Eh bien! » lui dit-il, « voici un autre malheur « inattendu qui menace de compliquer la crise de « cette nuit fatale, et de faire échouer demain tous « vos desseins. Ma mère s'obstine à ne pas renon- « cer à ses droits, et à refuser le serment que son « exemple devait imposer à tout l'empire! »

« Ce n'est pas l'heure des scrupules d'enfant et « des vanités de femme! » répondit brusquement Pahlen; et, entrant avec Beningsen et Zoubof dans le cabinet, ces trois conjurés, qui n'avaient de salut que dans l'acceptation du fils et dans le silence de la mère, obtinrent par leurs prières, par leurs raisonnements et peut-être par leur audace, que l'impératrice renonçât enfin à ses prétentions, et prêtât immédiatement serment à son fils comme empereur.

XXVI

A la première aube du jour, Alexandre à cheval, suivi de Pahlen, de Beningsen et des principaux conjurés, parut devant le front des troupes rassemblées, parmi lesquelles on avait répandu le bruit de la mort subite et naturelle de l'empereur. Le régiment des gardes Preobrajenskoï, plus particulièrement caressé par Paul, et qui soupçonnait le meurtre sous cette mort mystérieuse, accueillit avec une sévérité froide et presque menaçante le nouveau tsar. Aucune voix ne s'éleva des escadrons pour crier *Vive Alexandre!* Les autres, impressionnés par la présence de Beningsen, général aimé des soldats, et encouragés par l'ascendant de Pahlen, tout-puissant sur leurs chefs, n'hésitèrent pas à saluer de leurs acclamations le nouveau règne, représenté par un jeune prince, idole de l'armée et du peuple par le contraste de sa beauté avec la laideur de son père.

Avant le lever du soleil, la capitale entière avait prêté serment à son nouveau maître, sans s'informer trop du mystère de la nuit. Un empereur haï y avait trouvé son cercueil, un empereur adoré y

avait trouvé le trône. Aucun regret n'altérait dans les cœurs l'espérance unanime qui venait d'éclore sur l'empire avec le jour.

Les funérailles de Paul Ier dérobèrent à demi, comme celles de son père Pierre III, la nature de l'événement et les traces du crime. Exposé sur un lit de parade aux hommages des grands et du peuple, ses gants, son uniforme, son chapeau de général, cachèrent les mutilations de ses mains, de sa poitrine et de ses tempes. Mais l'indiscrétion et même la jactance insolente des Zoubof et de leurs nombreux complices, sûrs de leur crime, éventèrent promptement les circonstances du meurtre, et mêlèrent la consternation, l'horreur, la pitié de la capitale et de l'Europe à la sérénité du nouveau règne.

Paul était plaint plus que haï, comme un prince dont le cœur était bon, les intentions droites, et dont les fautes même n'avaient pour cause que des excès et des impatiences dans l'accomplissement de ce qu'il croyait nécessaire au bonheur de son peuple. L'horreur d'un père assassiné sous le foyer de ses fils, de sa femme et de ses filles, pendant son sommeil, son héritage porté tout sanglant à son fils aîné, et accepté par lui des mains des meurtriers; enfin la présence et la faveur apparente de ces assassins, ministres et généraux du

fils le lendemain de l'assassinat du père, rappelaient le palais des Atrides dans la maison des Romanof. L'impératrice mère elle-même laissait échapper, par douleur ou par ressentiment contre l'usurpation de son fils, des larmes, des indignations, des signes muets de vengeance.

Un pope, accrédité par ses prétendues révélations surnaturelles à Pétersbourg, répandait parmi le peuple des images où était représenté le meurtre de l'empereur, et où on lisait : *Dieu a promis de punir les assassins de Paul.* Cette image, affichée dans la chapelle de l'impératrice mère au palais d'hiver, offensait les yeux, menaçait l'impunité des meurtriers. Pahlen fit enlever de force cette image de la chapelle de l'impératrice. Elle s'indigna, et réclama fortement auprès de son fils.

« Voulez-vous donc, » lui dit-elle, « accepter « pour vous les justes menaces des hommes et du « ciel contre ceux qui ont égorgé mon époux, leur « souverain, et votre père? » Alexandre fit insinuer indirectement à Pahlen qu'il serait décent à lui de s'éloigner momentanément de Pétersbourg. Pahlen comprit plus qu'il ne lui avait été dit, et envoya, le jour même, la démission de toutes ses charges.

« C'est bien! » dit Alexandre. « Mais pour que

« le sacrifice soit complet, il convient que M. de « Pahlen parte sans délai, et de lui-même. »

Une heure après, Pahlen obéissant, mais fier de son crime, partait pour Riga sans remords, sinon sans crime. Il se vanta toute sa vie d'avoir sacrifié sciemment sa reconnaissance personnelle, son ambition et sa mémoire au renversement du tyran et au salut du trône et du peuple. Mais la conscience humaine ne ratifie pas ces absolutions patriotiques que la trahison se donne à elle-même. Quel que soit le motif de la perfidie d'un ministre et de l'assassinat d'un bienfaiteur, le crime reste crime, et le sang reste sang : la politique n'a pas le privilége d'innocenter les forfaits.

Quant à Alexandre, l'histoire maintenant bien éclairée ne peut ni l'accuser de parricide, ni l'excuser complétement de son malheur. Sans doute il n'autorisa ni ne prévit le meurtre de son père, il fit prêter de bonne foi aux conspirateurs le serment de ne pas attenter à ses jours; mais il connut la conspiration, et il consentit à une violence jugée nécessaire au salut de sa mère, de l'empire, et à son propre salut. Quoique bien jeune encore, il était assez mûr cependant pour savoir qu'entre une abdication forcée et la mort du prince de qui on l'exige l'épée sur la poitrine, il n'y a que la distance

de la pointe de l'épée de ses partisans au cœur de son père : un refus, un emportement, un geste, une lampe éteinte, une mêlée dans la nuit, pouvaient changer une déposition en parricide. Jamais fils, quelque menacé qu'il fût, ne devait laisser courir innocemment un pareil hasard au crime de ses confidents, à la vie de son père, à sa propre innocence à lui! Si Paul n'était qu'un prince ombrageux, il fallait subir patiemment ses ombrages, comme un malheur de la destinée qui ne légitimait point sa déposition violente, encore moins sa mort, par la main des siens. Si c'était un insensé dangereux à tous et à lui-même, il fallait le sauver de ses propres excès par un jugement douloureux d'État et de famille, assister soi-même à l'exécution de l'arrêt, désarmer à genoux le prince et le père, l'entourer dans l'intérieur du palais de toutes les pitiés, de toutes les consolations, de tous les respects dus à la nature, au rang, à l'infirmité mentale; mais il ne fallait livrer à aucun prix à la nuit, à la trahison, à l'ivresse, au fer d'une bande d'assassins, la vie d'un souverain et d'un père, en attendant debout, averti, et tremblant dans un appartement voisin, qu'un Pahlen ou un Zoubof ou un Beningsen vinssent vous apporter, ou une abdication signée sous le poignard, ou un crime tout

fait, avec la honte éternelle de ne pouvoir ni les désavouer ni les punir!

Alexandre se rejeta d'horreur dans le désespoir, et versa des larmes sincères en apprenant que ses partisans avaient dépassé d'un cadavre son autorisation. Mais aucunes larmes ne pouvaient laver une telle imprudence. Aussi ne fut-il jamais bien sûr lui-même, pendant le reste d'une vie honnête, s'il était innocent ou coupable : un malheur trop semblable à un remords pesa jusqu'à sa dernière heure sur son esprit. Juste vengeance de la nature, qui infligea à une action douteuse un doute terrible pour punition! L'histoire, selon nous, ne doit juger Alexandre ni plus mollement ni plus sévèrement qu'il ne se jugea lui-même : innocent d'intention, imprudent de moyens, malheureux de destinée, et d'autant plus malheureux qu'une conscience plus filiale, plus délicate et plus pure ne lui permit jamais à lui-même ni de s'absoudre ni de se condamner tout à fait! Un règne qui commençait ainsi pouvait être grand; il ne pouvait jamais être heureux.

LIVRE HUITIÈME.

I

Alexandre avait vingt-six ans le 24 mars 1801, jour où la Russie prêta serment au nouvel empereur. S'il n'y avait eu ni mystère dans le palais, ni conjurés impunis autour de lui, ni reproche sur les lèvres de sa mère, ni remords caché dans son propre cœur, ni soupçon sinistre dans les yeux du peuple qui le saluait, jamais souverain n'aurait reçu la couronne de plus d'amour et de plus d'espérances.

Sa jeunesse, sa candeur, son obéissance filiale

aux volontés et même aux caprices d'un père; la prédilection de sa mère pour lui, et le respect jusque-là inaltérable qu'il témoignait à cette mère; ses mœurs pures, ses goûts studieux; les principes respectueux pour les peuples, qu'il avait sucés dans les entretiens de son précepteur, citoyen d'un peuple libre, le colonel helvétien Laharpe, principes qu'il affichait dans ses propos, et qu'il exagérait même jusqu'à un républicanisme inapplicable dans un pays où la seule institution est la tempérance dans le despotisme; enfin les ombrages, les persécutions dont la jalousie inquiète de Paul obsédait sa jeunesse, et qui appelaient sur lui l'intérêt qu'on porte aux victimes, tout se réunissait en ce moment autour d'Alexandre pour le couronner de popularité autant que du diadème.

La nature complétait extérieurement en lui le prestige de l'empire. C'était, dit un témoin oculaire de sa première apparition comme souverain hors du palais, un prince qui réalisait aux yeux le prince accompli rêvé et dépeint par le poétique génie de Fénelon dans les utopies du *Télémaque*. Rien ne manquait à la ressemblance, pas même la chimérique illusion qui attribue aux princes plus de perfections et aux peuples plus de docilité que la nature humaine n'en comporte. Alexandre avait

la beauté imaginaire de son âme dans ses traits : une taille élevée, mince et flexible, où la faiblesse même ajoutait à la grâce, un port de tête qui rappelait la majesté de Catherine II son aïeule, mais dont la modestie de l'âge tempérait la douce fierté; un front haut, large et plane, où l'étude et le casque avaient déjà effilé la chevelure un peu rare; des yeux bleus bien ouverts, limpides et profonds, comme une âme qui n'a rien encore à voiler aux hommes; un nez trop court pour la perfection grecque du profil, mais qui ne rappelait nullement la difformité tartare de ce trait du visage dans sa race; une bouche ferme dans le silence, presque féminine dans la parole; un ovale un peu carré à la base; un teint d'une blancheur mate et marbrée, que la timidité colorait souvent d'une rougeur fugitive; une voix qui touchait le cœur en même temps que l'oreille, par un timbre tour à tour musical et pathétique; une belle pose à cheval; un aplomb sans lourdeur; le geste majestueux, jamais théâtral; l'épée saluant militairement comme un sceptre, plus que comme une arme dans la main.

Tel était à cette époque de sa vie le jeune empereur Alexandre, tel nous l'avons contemplé nous-même, quelques années après, au moment où sa

maturité accomplie lui laissait encore sa séduction. L'éblouissement et l'attrait se tempéraient et s'achevaient l'un l'autre dans sa personne. Si les souverains étaient jetés par la nature dans un autre moule que le reste des hommes, on aurait pu croire que c'était la statue du tsar modèle, pour le respect et pour le charme des yeux.

II

Son caractère était la contre-épreuve de sa figure, plus beau de sentiments que puissant de facultés. Catherine, qui l'adorait comme son image vivante, lui avait donné la grandeur de ses pensées, mais non la force de son génie. L'excès même des soins qu'elle avait pris pour son éducation avait nui peut-être à son développement. Trop façonné par elle et par ses maîtres à la perfection de sa condition de maître futur d'un vaste empire, l'art avait un peu comprimé la nature en lui. Il avait plus écouté que pensé, plus répété que senti, plus obéi que voulu dans sa vie. Ses vertus étaient des leçons de son esprit plus que des élans de l'âme. Il s'était habitué à subir plus qu'à imprimer des impulsions; très-intelligent pour comprendre, il l'était moins pour concevoir : l'âme seule en lui était

grande ; l'esprit n'était que cultivé, fin et habile. Un immense amour de la vertu et de la gloire était sa principale vertu.

Mais ces aspirations étaient vagues comme celles qu'on a puisées dans les livres ou dans les leçons de la philosophie antique, sans application actuelle ou locale à la condition du disciple. Laharpe, pédagogue honnête mais sans génie, avait rempli la bouche de son élève de maximes plus que de sens. Il avait formé un Grec, un Macédonien, un Romain, pour faire un despote philanthrope aux Scythes. Le contraste perpétuel entre ces maximes de philosophie libérale et les nécessités du despotisme moscovite, devaient faire du jeune Alexandre un prince dépaysé dès le premier jour sur un trône absolu. Toute sa vie, contradiction vivante entre l'homme et le souverain, devait se ressentir de cette fausse éducation donnée à son petit-fils par Catherine. Il allait chercher partout la vertu et la gloire dont on avait ébloui sa jeune âme, sans savoir jamais où était pour un tsar de Russie la solide gloire et la véritable vertu. Cœur honnête, âme belle, vertu chimérique, imagination vaine, ambition ardente du bien et du beau, mais esprit courant à toutes les lueurs, sans pouvoir reconnaître celle qui allait l'égarer ou le conduire !

Tel était en réalité le caractère du jeune Alexandre au moment où un crime lui donnait prématurément l'empire qu'il était plus impatient de recevoir qu'il n'était mûr pour le gouverner.

III

Après l'éloignement décent de Pahlen, les complices subalternes de la nuit du 23 mars, à l'exception des Zoubof et de Beningsen, furent successivement non recherchés, mais écartés. Ils allèrent traîner dans les armées et dans les gouvernements les plus distants de la capitale les soupçons attachés à leurs pas, et les reproches d'ingratitude adressés par eux à demi voix à celui qui ne pouvait ni les avouer sans déshonneur, ni les punir sans péril.

Les conjurations, depuis cinq règnes, étaient si fréquentes, si subites et si heureuses, que le souverain lui-même tremblait de rencontrer un conspirateur dans chaque favori. Le vieux et rusé Panin, autrefois gouverneur de Paul Ier, et un des principaux complices de Catherine contre Pierre III, avait vu sans étonnement et sans peine tomber le fils, son élève, sous les mêmes coups qui avaient

frappé le père. Il ne haïssait dans Pahlen que le rival de pouvoir, et non l'émule de conjuration. Alexandre, encore indécis sur la politique qu'il aurait à suivre relativement à l'Europe, donna provisoirement à Panin la direction des affaires dirigées longtemps par ce ministre sous Catherine.

L'état de l'Europe exigeait en ce moment un homme de génie pour l'embrasser d'un regard, et une main aussi résolue qu'habile pour tracer sa politique à la Russie. Panin, vieilli dans les temporisations de la politique expectante du règne de Catherine, était plus propre aux manéges des négociations qu'à l'action franche, vive et décidée d'une grande attitude nationale pour un empire devenu en moins d'un siècle le pivot du Nord. L'inexpérience, la docilité, la flexibilité d'esprit du jeune Alexandre, l'ignorance des jeunes favoris dont il était entouré, leur impatience de jouer un rôle sans connaître ni la scène ni les acteurs, laissaient à Panin une autorité précaire, mais presque absolue, dans le conseil. Intermédiaire entre le vieux parti national russe, représenté à la cour par le prince Kotschoubey, par les Dolgorouki, et entre le parti de la jeunesse, représenté par Alexandre, par le prince Czartorisky son ami, par les jeunes Novolitzof et M. de Strogonof ses confidents, Pa-

nin conserva quelque temps l'apparence d'oracle de la tradition russe, liant la vieille politique de Catherine à la nouvelle politique de la jeune cour. Aussi, dans les premiers actes du règne, on s'aperçut à peine à l'extérieur que Paul I[er] avait cessé de régner.

IV

Tout se détendait à la fois en Europe de la longue et violente tension que la révolution française et les coalitions vaincues contre cette révolution avaient maintenue pendant neuf ans dans les cours, dans les armées, dans les congrès. Une lassitude générale, et la conviction que la république française était invincible, avaient découragé ses ennemis. Tout le monde acceptait maintenant, par nécessité ou par sagesse, l'idée de transiger avec cette puissance nouvelle que la liberté venait de rajeunir.

L'Angleterre elle-même, qui avait secondé seule avec tant de constance et tant de sacrifices, depuis 1792, le génie de son grand ministre M. Pitt, véritable Annibal politique de ses conseils, contre la France conquérante, l'Angleterre fléchissait sous

l'ascendant d'une fortune et sous le poids d'une passion qui ne faisaient pas fléchir son ministre. Une opposition plus verbeuse que patriotique, représentée par un grand orateur populaire, mais par un sophiste de contradiction, M. Fox, sapait à force de vains discours le bon sens anglais. Après avoir demandé la paix avec la démagogie sanguinaire de 1793, M. Fox et ses amis la demandaient avec le despotisme militaire du premier consul Bonaparte. La paix n'était au fond, pour eux, qu'un texte d'opposition parlementaire. Si M. Pitt avait voulu la paix, M. Fox aurait demandé la guerre. Mais la nation anglaise, fatiguée d'un effort surnaturel dont l'histoire offre peu d'exemples, voulait non désarmer, mais respirer.

M. Pitt, ferme dans ses convictions que l'antagonisme à mort contre la France révolutionnaire et conquérante était la vie et la grandeur de l'Angleterre, sentait qu'il allait rester seul, et le dernier des Romains, sur la brèche de la tribune. Il aimait mieux descendre que de se démentir en négociant une paix qu'il jugeait lâche, inopportune et impolitique. Abandonné par l'Europe et déserté un à un par ses partisans dans le parlement, il se préparait à la retraite. Son coup d'œil prophétique d'homme d'État, supérieur aux faiblesses et aux

caprices de son pays, lui faisait assez pressentir que la paix ne serait qu'une trêve ; que si l'Angleterre ne pouvait point souffrir de rivale sur les mers, l'ambition du jeune dictateur de la France ne supporterait pas longtemps de contre-poids sur le continent, et que le grand ministre de la guerre, M. Pitt, remonterait avec la colère et le repentir de son pays.

V

L'Europe ne manquait pas moins en ce moment à M. Pitt que l'Angleterre.

La Prusse était résignée et même obséquieuse, craignant d'offenser par le moindre mouvement, et même par le moindre murmure, la susceptibilité de la France et de son chef. C'est le pays qui se plie le mieux et le plus bas devant la fortune. L'Autriche vaincue, mais non jamais découragée, venait de signer, le 1er février 1801, le traité de paix ou plutôt la capitulation de Lunéville. Par ce traité, elle avait abandonné l'Italie entière, sauf le royaume de Naples et Rome, à la France, jusqu'au delà de la ligne de l'Adige. Une république italienne, sous le nom de république cisalpine,

englobait Mantoue, Milan, Modène et les Légations. Le grand-duché de Toscane, apanage d'un archiduc d'Autriche, allait former un royaume d'Étrurie, donné en compensation comme un fief français à la maison espagnole de Parme. Le Piémont, la Savoie, le comté de Nice, les provinces rhénanes, la Belgique, la Hollande, les îles Ioniennes, s'incorporaient, par la victoire ratifiée, à la France. L'Espagne, quoique gouvernée encore par la maison de Bourbon, se prosternait d'autant plus devant la république qu'elle avait plus à se faire pardonner le nom de sa dynastie.

Il n'existait plus en réalité en Occident que deux puissances, l'une insulaire, aussi illimitée que l'Océan, l'Angleterre, l'autre continentale, aussi illimitée dans son influence que le continent lui-même jusqu'à la Vistule, la France. Et cette France avait pour tout gouvernement, non une dynastie modérée par ses traditions ou sa prudence, ou un conseil délibérant, modéré par la contradiction de l'opinion publique, mais un soldat de fortune qui, après avoir tout dominé au dehors, avait tout osé au dedans, dont l'ambition évidente était supérieure même à son génie, et qui ne pouvait conserver son ascendant qu'à la condition de l'agrandir sans cesse.

Entre cette France militaire et la Russie, une Angleterre lassée, une Espagne servile, une Prusse complice, une Autriche humiliée, une Allemagne méprisée, une Hollande conquise, une Suède et un Danemark neutres, une Pologne effacée, une Turquie insultée par l'occupation sans prétexte et sans respect de l'Égypte : tel était l'horizon politique du monde, étalé sous les yeux de l'empereur Alexandre, de son vieux ministre et de ses jeunes confidents, au moment où il se dessinait à tâtons le plan de son règne.

S'allierait-il avec la France, ou avec l'Angleterre et l'Allemagne? Le sort de son empire, de son nom et de sa mémoire était dans cette décision. L'étendue déjà démesurée de ses possessions, l'inaccessibilité de ses frontières, la faiblesse de ses voisins en Orient, les Persans et les Turcs, le nombre, l'obéissance, l'instinct belliqueux, la barbarie même de la plus grande masse de ses peuples; enfin, l'affaissement de la Prusse, l'épuisement de l'Autriche, ses voisins à l'Occident, le rendaient seul invulnérable aux agressions de la France, et lui permettaient de choisir librement, sans peur et presque sans ambition, la cause européenne qui conviendrait le mieux à sa conscience, à l'avenir de son empire, à sa propre gloire.

VI

Nous ne racontons pas ici en patriote français, mais en historien philosophe, impartial et cosmopolite, tel qu'il convient de se dépouiller de soi-même quand on juge les événements au point de vue de tous les lieux et de tous les temps. L'histoire n'a pas de patrie; son patriotisme universel, c'est la vérité.

Or, au point de vue de la vérité universelle, il nous semble évident que la politique la plus honnête, la plus prévoyante et la plus grandiose de l'empereur Alexandre, était d'adopter résolûment au début de son règne la cause de l'Angleterre combattante et de l'Europe opprimée ou conquise, contre la cause de la France conquérante et de son dictateur ambitieux.

Cette politique avait été, dès la première explosion de la France hors de ses frontières, l'instinct de Catherine II et la passion généreuse de Paul Ier son fils. L'une avait préparé ses armées pour couvrir l'Allemagne de l'épée russe, l'autre avait lancé Souvarof en Italie pour refouler la France au delà du Rhin et des Alpes. La première avait trop temporisé par machiavélisme, afin de faire sentir da-

vantage à l'Allemagne le prix de son assistance, et d'épuiser l'Autriche de force avant de la sauver. L'autre avait agi avec la précipitation d'un prince égaré par un orgueil téméraire et par une passion généreuse ; il avait vaincu par le bras de Souvarof, mais, dégoûté de la mollesse autrichienne et de l'infidélité de ses coalisés, il avait abandonné ses indignes alliés à leur malheureux sort avec autant d'inconsistance qu'il avait apporté de hâte à les secourir.

Comme les hommes de première impression et de cœur faible, il avait passé de la haine contre les Français à l'enthousiasme pour leur chef militaire; il avait adoré en lui le génie et salué la légitimité de la fortune. Disposition lâche et funeste qu'on peut pardonner aux faibles, mais qui est l'indignité des forts! C'est dans cet entraînement vers le succès qu'il avait replié ses armées au delà de la Vistule, qu'il s'était hautement désintéressé, par humeur, de l'Angleterre, de la Prusse, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, et qu'il avait envoyé à Bonaparte M. de Kalitchef pour s'entendre avec le premier consul. Alexandre trouvait donc à son avénement un premier pas fait par son père vers la politique conquérante de la France, et vers l'abandon des vaincus.

VII

Le premier consul, avec l'instinct de séduction italienne qu'il possédait au moins autant que l'instinct de la victoire, avait profité de ces avances de la Russie pour envoyer son aide de camp confidentiel Duroc à Pétersbourg complimenter le jeune empereur sur son avénement. Alexandre avait prévenu, de son côté, cette gracieuse déférence du premier consul en retirant de Paris M. de Kalitchef, négociateur désagréable par son caractère épineux au gouvernement français, et en envoyant à Paris M. de Markof, diplomate formé dans le cabinet de Catherine II, et plus récemment initié à la politique du nouveau maître.

Duroc reçut d'Alexandre un accueil plus semblable à l'empressement d'un ami qu'à la dignité bienveillante d'un souverain. Le jeune empereur voulut être son propre négociateur à lui-même avec Duroc.

« J'admire, » lui dit-il, « le jeune héros que la « victoire a donné pour maître à la France. Il raf-« fermit tout l'ordre social en Europe, en rétablis-« sant l'autorité dans votre pays. Je lui concède

« volontiers tout ce qu'il a conquis, même l'Égypte, « bien que cette conquête rapproche trop la France « de Constantinople et affaiblisse trop l'empire ot- « toman, encore nécessaire à l'équilibre du monde. « Je renonce à l'île de Malte, et à l'idée surannée de « reconstituer sous ma protection une institution « morte avec la superstition qui l'avait fait naître. « Je lui livre, sans contradiction même, le Piémont, « pourvu que l'on indemnise mon vieux allié, le roi « de Sardaigne.

« Quant à l'Angleterre, je suis aussi intéressé « que vous à ne pas lui livrer la liberté des mers, « seule garantie de mon immense commerce avec « elle et avec les puissances maritimes. Je m'enten- « drai volontiers avec vous pour la contenir ou la « refréner.

« Je m'intéresse peu à l'Allemagne, qui a déserté « la première sa propre cause, ou par son égoïsme « dans les négociations comme la Prusse, ou par « sa mollesse sur les champs de bataille comme « l'Autriche à Zurich.

« Que ces puissances subissent les conséquences « fatales de leur perfidie ou de leur lâcheté, je ne « ferai pas la guerre pour leur gloire. Traitez avec « elles comme vous voudrez.

« Seulement dites au premier consul de ménager

« les apparences, de limiter ses conquêtes aux « traités qu'il a faits ou qu'il fera, et de ne pas four- « nir à l'Europe ou à mes propres ministres, des « prétextes de déclamer sur son insatiable ambition « de gloire, et de m'entraîner malgré moi à me « trouver en face de lui comme protecteur né des « faibles et des opprimés. »

On retrouve, dans ce premier entretien confidentiel du jeune Alexandre avec le messager de Bonaparte, toute la complaisance, toute la mollesse, toute la duplicité à la fois grecque et timide qu'il avait sucée dans le cabinet de Catherine II, son aïeule et son modèle. Sans soutien dans son conseil et sans oracle dans sa conscience, il glissait déjà en esprit sur la pente qui devait l'entraîner à la prostration de son rang à Tilsitt et à Erfurth. Un prince qui commence par la dissimulation finit presque toujours par la complicité avec celui qu'il flatte.

Cette attitude était-elle celle d'un jeune prince à l'abri par les mers, par la distance, par les glaces du pôle, dans la forteresse inaccessible du continent, souverain de soixante millions d'hommes, et chef d'armées aussi inépuisables que son sol? L'histoire à distance ne le pensera pas. L'adulation au vainqueur de l'Allemagne, au conquérant de l'Italie,

à l'envahisseur de l'Égypte, à l'ennemi de l'Angleterre, convenait à tout le monde, excepté à un empereur de Russie.

VIII

La Russie était par son âge, et par sa nécessité de croissance et d'incorporation successive à son unité naissante, non-seulement une monarchie, mais un despotisme. L'unité et le prestige du pouvoir unique sont la condition temporaire des peuples à peine sevrés de la barbarie. A ce titre, un empereur de Russie était, par politique comme par nature, l'allié des monarchies et des aristocraties européennes contre les mouvements des peuples, ou contre les détrônements des familles royales par les prétoriens ambitieux de la révolution française, qui tendaient déjà la main vers toutes les couronnes. De plus, la question de la domination universelle par le chef que l'armée avait couronné en France, était déjà posée devant l'Europe.

Dans cette lutte ouverte entre un homme de la race de César ou de Marius et les nationalités, l'Autriche, l'Allemagne méridionale, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Prusse, le Hanovre, l'Allemagne du

nord avaient été déjà ou vaincus, ou partagés, ou désarmés. L'Angleterre seule résistait, ou plutôt les vagues qui l'entouraient résistaient pour elle. Le monde entier cherchait un protecteur encore debout, pour appuyer et grouper les résistances. Ce protecteur naturel, ce seul antagoniste possible du César français, c'était le tsar, l'Arminius de la Scythie et de la haute Germanie.

Ses armées, qui n'avaient apparu qu'une fois sur le champ de bataille sous la conduite de Souvarof, avaient seules subi sans fléchir le choc des armées françaises à la bataille de la Trébia. Seules, elles avaient balayé un moment l'Italie de ses envahisseurs, et détruit le prestige et la renommée d'invincibilité des nouveaux Romains de la Gaule. Seules, elles pouvaient par leur nombre, par leur jeunesse, par leur énergie encore sauvage, se mesurer à chances égales avec la France, et dire au débordement de l'Europe occidentale : *Tu n'iras pas plus loin,* ou *Tu reculeras même au delà du Rhin.* Dans ce défi à Bonaparte, dans cette croisade du Nord pour l'indépendance des États et pour la sécurité des princes, la Russie armée était sûre d'avoir pour elle d'abord secrètement, puis ouvertement l'Autriche, la Prusse, la Saxe, la Suède, le Danemark, l'Espagne, le royaume de Naples, la maison de Sar-

daigne, l'Angleterre, la Hollande, ou menacées ou envahies, ou ébréchées ou conquises, et jusqu'à la Turquie elle-même, que l'invasion outrageuse et impolitique de l'Égypte venait d'arracher forcément à la vieille alliance française, et de jeter contre nature dans les bras de l'Angleterre et de la Russie.

D'un côté l'indépendance des peuples du Nord, de l'autre le protectorat des races régnantes, faisaient de l'empereur de Russie la personnification vivante du principe conservateur du monde. L'Agamemnon des peuples et l'Agamemnon des rois se confondaient en lui dans un seul homme. Vainqueur, il rasseyait l'Europe sur ses bases ébranlées, et restait, pendant tout un règne qui promettait d'être long, l'arbitre sans contestation de l'Occident et le maître sans opposition de l'Orient, que nul alors ne pouvait lui disputer pour prix de ses services en Occident. Vaincu, il rentrait sans péril dans ses frontières infranchissables, si ce n'est à la démence, et il en ressortait avec des armées inépuisables, avec des alliés toujours prêts à se relever à sa voix, et avec les subsides et les flottes de l'Angleterre, qui ne pouvait sans lui ni guerre ni paix.

Jamais, depuis Mithridate en Asie Mineure, un pareil rôle ne s'était offert dans le monde à un jeune prince et à un jeune peuple. Mais Mithri-

date n'avait qu'une presqu'île entre la mer Noire et la Méditerranée, et Carthage n'existait plus quand il défendait l'Asie contre les Romains. Le Mithridate scythe avait l'espace de la mer Noire à la Vistule, de la Baltique à l'Adriatique, soixante millions de sujets dans son empire, quarante millions d'alliés en Germanie, et l'Angleterre, mille fois plus puissante et plus opulente que Carthage, pour harceler sur toutes les mers le chef et le peuple qu'il frapperait au cœur sur le continent. Une grande idée, une grande action, un grand rôle, une grande puissance même dans la défaite, et, sans dire plus, une grande dignité morale dans l'histoire, étaient pour l'empereur Alexandre le résultat d'une telle politique et d'une telle attitude d'antagoniste du héros français. Roi, il jouait le rôle des rois ; chef d'un peuple nouveau qui avait sa réputation à faire, il le couvrait d'une grande gloire. Cinquième héritier d'une dynastie récente, il faisait de cette dynastie l'inébranlable appui ou l'inviolable refuge du principe monarchique, vieilli dans l'Occident, rajeuni sous ses auspices dans le Nord.

Certes, tout homme d'État à longue vue et à pensée magnanime aurait eu, à la place du jeune tsar de Russie, l'inspiration de cette politique

montant du cœur comme de l'esprit. Le sentiment de sa faiblesse ne pouvait pas faire hésiter un instant le nouvel empereur ; car, depuis un siècle seulement, la Russie avait pris un accroissement gigantesque. Victorieuse de Charles XII, le Bonaparte du Nord, à Pultawa; rivale du grand Frédéric, dont elle avait balancé le génie et partagé les dépouilles en Pologne ; conquérante de la Pologne, de la Crimée, de la Tartarie, de la Bessarabie, des bouches du Danube, de la Valachie et de la Moldavie; médiatrice en 1798 de l'Autriche et de la Bavière; protectrice de l'Allemagne, de l'Italie et de la Hollande par l'épée de Souvarof en 1799; avançant toujours, ne reculant jamais, et n'ayant encore paru que pour vaincre au delà du Danube et des Alpes, tout lui était possible comme puissance militaire, tout lui était permis comme prestige sur l'imagination des peuples : quelque chose du mystère et de la Fable s'attachait à son nom. Elle avait l'atmosphère de l'inconnu et la fortune de la jeunesse. Le nom de Souvarof était le seul qui eût imposé dans les chaumières de la France une sorte de terreur imaginaire au peuple français.

IX

Le génie ne manqua pas moins que l'audace au nouvel empereur de Russie pour concevoir et pour adopter, dès le premier jour, ce grand rôle que la destinée ne réservait que tardivement et comme malgré lui à son âge mûr. Panin était trop usé par les intrigues de la vieille diplomatie pour conseiller avec autorité un parti franc et héroïque; les jeunes gens ou chimériques ou corrompus qui entouraient Alexandre cherchaient, dans des habiletés grecques de négociations, ou dans les jactances d'un orgueil moscovite, ou dans des ambiguïtés d'attitude, une grandeur qu'ils étaient incapables de trouver directement dans leur âme. Ils berçaient Alexandre sur une mer de rêves politiques, et l'enivraient, dans une laborieuse inaction, de sa propre immensité. Il y avait plus de vanité que de gloire dans leurs plans.

L'un, le prince Adam Czartorisky, Polonais de la race des Jagellons, adopté par les Russes et élevé au palais des conquérants de sa patrie, dans la plus intime familiarité du fils de Paul Ier, était l'ami le plus fraternel et le plus vertueux d'A-

lexandre, dont il devait être bientôt le ministre. Mais, quelle que fût la noblesse et la pureté de sentiments du jeune Polonais dépaysé, il avait pour les conseils de la Russie le danger de n'être pas né Russe. Rien n'est plus funeste aux empires ou aux républiques que ces étrangers mal naturalisés encore par la conquête ou par la faveur dans une nation, introduits dans les conseils des princes. En servant leur nouvelle patrie, ils songent naturellement avant tout à servir la première. La politique d'émigré est toujours une politique de chimères. Le regret de la patrie et la passion de la recouvrer donnent des rêves qui font quelquefois oublier le bon sens aux hommes d'État. Les rêves généreux mais impraticables du prince Adam Czartorisky devaient être de cette nature. Nous l'avons vu et nous le voyons, dans ses jours avancés, les poursuivre généreusement avec le même patriotisme et avec les mêmes illusions dans d'autres exils.

D'une descendance royale dans son pays, fils d'un de ces Czartorisky qui auraient pu aspirer au trône sous Catherine, et qui avaient préféré se faire les patrons de Poniatowski, leur neveu par les femmes et le favori couronné de la Russie, Adam Czartorisky, neveu du roi à son tour et ami d'un empereur tout-puissant de Russie, pouvait penser

à un trône restauré pour lui ou pour sa famille. Il avait fait jurer souvent à son ami Alexandre, avant son avénement, qu'il reconstituerait une Pologne en expiation du partage dont son aïeule Catherine lui léguait le remords; qu'il arracherait à la Prusse et à l'Autriche les lambeaux de sa patrie usurpée; qu'il y rétablirait un roi national, vassal, par la reconnaissance, des Russes. Il lui promettait sans doute de ce royaume, de ce peuple et de ce roi, une stabilité, une fidélité, une constance dans ses institutions et dans ses sentiments trop souvent démenties par la nature et par l'histoire; mais si l'idée était aventureuse, elle était au moins patriotique pour Czartorisky, magnanime chez Alexandre. Seulement, elle était incompatible avec le rôle d'antagoniste des Français et de patron de l'Allemagne, seule idée mère d'une véritable politique russe à cette époque; car, pour reconstituer la Pologne démembrée depuis tant d'années, il fallait arracher à la Prusse près d'un tiers de son territoire, à la Saxe d'importantes adjonctions, à l'Autriche cinq millions de sujets incorporés à l'empire d'Allemagne; c'est-à-dire qu'il fallait commencer par faire la guerre à ces grandes puissances germaniques qu'on voulait raffermir et faire adhérer par le cœur comme par le territoire à la Russie,

et affaiblir ainsi du côté du nord cette Allemagne déjà trop démantelée par la France.

Les conseils noblement intéressés du prince Adam Czartorisky à son ami monté sur le trône, étaient donc au fond l'utopie de l'émigration polonaise, la guerre à la Prusse, la guerre à l'Autriche, la guerre à la Saxe, l'énervation de l'Allemagne déjà trop énervée par ses défaites, au profit d'une Pologne reconstituée et d'une France sans rivalité sur le continent. Alexandre et son conseiller intime n'avaient pas assez d'expérience pour comprendre l'inanité et le contre-sens de leurs spéculations. On ne rend pas à volonté une patrie à un peuple de vingt-six millions d'hommes; on ne mendie pas sa nationalité, on la conquiert. Les Polonais n'avaient su qu'honorer leur malheur par leur héroïsme individuel. Mais leur anarchie innée ne promettait pas de conserver longtemps sans la perdre, sans l'aliéner ou sans l'inféoder à leurs voisins, une république ou une monarchie recouvrée par la grâce de leurs oppresseurs.

X

Le prince Adam Czartorisky, M. de Soltikof et M. de Novolitzof, après avoir débattu longtemps

entre eux, devant l'empereur, les différents systèmes de politique qui convenaient à la Russie, finirent par critiquer avec la même amertume la politique du vieux parti russe, qui consistait dans un énergique antagonisme contre la France, et la politique plus récente de l'empereur Paul Ier, qui consistait dans une petite ligue maritime de la Russie, de la Suède, du Danemark, contre la domination navale de l'Angleterre.

Cette dernière politique était en effet une puérile diversion au grand drame que la France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie, jouaient dans le monde. Elle affaiblissait sans résultat la terre et la mer contre la France, l'ennemi commun. Elle n'était née que d'un dépit de l'empereur Paul contre l'abandon de Souvarof par les Autrichiens, et contre quelques prétentions insolentes, mais secondaires de l'Angleterre, à dominer dans la Baltique le commerce des neutres. C'était de l'humeur, ce n'était ni de la pensée ni de la politique.

Quant à la politique, il n'y en avait que deux pour l'empereur Alexandre, comme nous venons de le démontrer : être pour la France contre l'Angleterre, le continent, les monarchies; ou être avec l'Angleterre, le continent, les monarchies, contre la France.

L'impuissance d'esprit de ces jeunes gens leur fit imaginer un troisième plan de politique à la fois impérieuse et flottante, qui tint la balance sans tenir l'épée entre tous ces intérêts, toutes ces passions, toutes ces armées, toutes ces flottes, et qui se déclara, de sa pleine autorité, arbitre de la terre et de la mer. On écarta Panin et tous les vieux ministres du conseil; on ouvrit une carte, et on dessina, non avec l'épée, mais avec la plume, une nouvelle distribution du globe, dont les jeunes confidents d'Alexandre furent chargés d'aller porter l'*ukase* absolu à Paris, à Londres et à Vienne. C'était la paix, mais c'était la paix imposée, et non discutée, aux puissances encore belligérantes.

XI

Ce plan réconciliait d'abord la Russie, la Suède, le Danemark avec l'Angleterre, par une convention de droit maritime satisfaisant pour toutes les marines commerciales de ces nations. Il concédait, aux dépens de la Turquie, l'Égypte à la France; il abandonnait Malte aux Anglais; il couvrait le royaume de Naples de la protection absolue de la

Russie; il se contentait d'une compensation territoriale quelconque à la maison de Savoie à la place de ses États d'Italie, pour l'honneur de la protection russe; il stipulait des indemnités pour les petites puissances allemandes, évincées de leur souveraineté sur la rive gauche du Rhin, laissée à la France. On abandonnait le reste au sort fait par les armes à l'Italie, à la Hollande, à la Belgique, à l'Autriche, à la Prusse. On espérait que l'Angleterre, satisfaite elle-même de ces conditions, réglerait ses propres différends avec la France, relativement aux colonies et aux mers, dans le même esprit de large concession à la France et de déférence à la Russie.

L'Angleterre et la France négociaient déjà, en ce moment, une paix de lassitude sur la base de la conservation des conquêtes faites par les deux nations, depuis la longue guerre entre elles. Les colonies formaient le nœud le plus difficile à dénouer de cette négociation. L'Angleterre et le premier consul Bonaparte reçurent et discutèrent, avec une complaisance plus feinte que réelle, les propositions des jeunes diplomates d'Alexandre. Les deux puissances avaient un intérêt égal à capter la bienveillance d'un prince maître de tant de millions d'hommes, et qui pouvait porter, dans

un des bassins de la balance, le tiers du continent européen.

Mais, pendant ces entremises, plus ou moins écoutées, de la cour de Russie, la guerre venait d'enlever le principal obstacle à la paix par la capitulation de l'armée française en Égypte. La conquête de l'Égypte, quoi qu'en disent les historiens irréfléchis qui s'obstinent à découvrir du génie jusque dans les rêves de Napoléon, n'avait jamais été pour lui qu'une candidature lointaine de la gloire et de l'empire. Il avait trop de génie et de bon sens en réalité pour croire à la possibilité, pour la France, de fonder un empire colonial durable au delà de la Méditerranée, en présence d'une marine anglaise, dominatrice absolue des mers. Conquérir était facile; conserver, impossible.

L'incendie de la flotte à Aboukir, le lendemain du débarquement en Égypte, emprisonnait, dès le premier jour, les Français dans leur conquête. Que pouvait être une armée sans renfort, à sept cents lieues de son recrutement? Que pouvait devenir une colonie sans communication avec la mère patrie? L'armée devait tarir, la colonie regorger d'inutiles produits, ou périr d'inanition, faute de commerce. Bonaparte l'avait si bien compris, qu'il

avait déserté le premier sa conquête. Ses tentatives, pour envoyer des renforts ou même des ordres à son armée, avaient échoué devant les croisières anglaises ; ses généraux s'étaient découragés ou divisés en factions contraires ; le fanatisme d'un musulman patriote avait assassiné Kléber ; les Anglais, débarqués impunément en Égypte, avaient bloqué le Caire et Alexandrie. Menou et Belliard avaient capitulé, heureux d'obtenir pour toute condition, après tant de vaine gloire, les honneurs de la guerre, et le transport gratuit de leurs trente mille soldats en France sur des vaisseaux anglais.

Bonaparte, satisfait d'avoir rapporté de l'Orient une auréole de perspective et un nom grossi par les échos des Pyramides, avait peu regretté l'événement qui le dispensait d'évacuer diplomatiquement une colonie impossible à conserver, plus impossible à administrer, sans marine. Il avait signé la paix d'Amiens, pour faire goûter à la France, au moins pendant quelques années, les délices du repos et les bénéfices du commerce sous sa main, comme il lui avait fait savourer l'ivresse de la gloire.

Il ne tarda pas à signer également la paix, déjà rétablie de fait avec Alexandre, sur les bases

posées à Pétersbourg par les jeunes diplomates russes. L'Égypte perdue d'elle-même avait tout simplifié. L'Allemagne sacrifiée par la Russie, et l'Angleterre satisfaite, facilitaient les stipulations secondaires. L'empereur Alexandre n'exigea, pour l'honneur de son nom, que de vagues promesses d'inviolabilité pour la cour de Naples, d'indemnité pour la cour de Sardaigne, et de compensation au grand-duc de Wurtemberg, dont ce prince avait épousé la fille.

Le premier consul, qui prodiguait en ce moment la paix avec la même impatience qu'il avait prodigué la guerre, n'hésita pas pour si peu à satisfaire la vanité du tsar. Il lui envoya un autre de ses aides de camp, M. de Caulaincourt, jeune gentilhomme rattaché un des premiers au gouvernement nouveau de la France. Napoléon croyait entrevoir déjà dans M. de Caulaincourt, avec l'élégance de l'ancienne cour, le sens délicat du diplomate, et le dévouement personnel et malheureusement trop empressé du confident. Un traitement splendide, et la faculté d'un luxe illimité, autorisaient M. de Caulaincourt à représenter magnifiquement la France consulaire au couronnement d'Alexandre.

Le jeune empereur traita l'envoyé français avec

la distinction et la familiarité qu'il avait déjà affectées pour son précurseur Duroc. Il semblait, dès cette époque, se ranger au nombre des enthousiastes et presque des courtisans du dictateur français. Le vieux parti russe, dans ses conseils, s'alarma de cette partialité impolitique sans réserve et presque sans dignité pour le représentant de la France. Alexandre, pour mieux témoigner son élan vers le premier consul, disgracia avec éclat tout ce qui restait des conseillers de Catherine ou de Paul Ier dans le ministère. Panin exilé dans ses terres fut remplacé, dans la direction apparente des affaires étrangères, par le prince Kotschoubey. L'influence du jeune parti russe, représenté par M. de Novolitzof et par le prince Adam Czartorisky, plus favori que ministre de son maître, devint tout-puissant au dedans et au dehors.

La présidence de la république cisalpine, déférée à Lyon à Bonaparte; la proclamation du consulat à vie, rapide acheminement à l'empire héréditaire; la réunion du Piémont à la France, n'éprouvèrent à Pétersbourg ni objection ni murmure. Alexandre semblait se féliciter de tout ce qui grandissait le maître actuel de l'Occident et l'ennemi futur de son propre empire. Les préten-

tions rivales de la Prusse et de l'Autriche à s'emparer des possessions des électeurs ecclésiastiques, sécularisés par le traité de Lunéville, agitaient l'Allemagne, la menaçaient d'un conflit de ses deux plus grandes puissances, et offraient à Alexandre l'occasion, ardemment désirée par lui, d'intervenir comme un des arbitres absolus dans les débats des princes allemands.

Le prince Kourakin, nommé vice-chancelier de l'empire, et complétement asservi au triumvirat des Novolitzof, des Soltikof, des Czartorisky, rêvait avec eux un remaniement de l'Allemagne, d'où le prince Czartorisky espérait toujours voir éclore une nouvelle Pologne. Le premier consul s'était réservé, par le traité de Lunéville, l'arbitrage exclusif des indemnités germaniques à affecter aux puissances lésées par les délimitations de ce traité. La Prusse, gouvernée sous son jeune roi par M. de Haugwitz, flattait le souverain encore viager de la France d'une alliance offensive et défensive avec lui, but secret et intéressé des désirs de Bonaparte.

L'empereur d'Autriche, François II, prince terne et dissimulé par impuissance, avait confié le ministère au prince Charles son frère, le premier général de l'Autriche, mais plus capable de

stratégie que de politique. Ce prince cependant, pour contrebalancer dans la solution des prétentions germaniques l'ascendant de la Prusse appuyée sur la France, sollicitait la Russie de réclamer sa part d'arbitrage dans des distributions de territoire et de populations qui touchaient de si près aux intérêts de la cour à Pétersbourg.

Ce rôle de médiateur, qui flattait Alexandre, lui fut habilement non-seulement concédé, mais offert, par le premier consul. Alexandre, satisfait de la part tout officieuse qu'on lui offrait dans l'arbitrage, déclina les sollicitations directes de l'Autriche, et autorisa M. de Markof, son ministre à Paris, à traiter cette affaire de concert avec le cabinet des Tuileries. Après de longues conférences, où la partialité autrichienne de M. de Markof irrita violemment le premier consul, une solution, agréée à la fois par la France et par la Russie, distribua souverainement les indemnités territoriales entre les princes d'Allemagne. La constitution germanique de la diète, remaniée et réformée d'après la nouvelle distribution des territoires et des voix dans le conseil de l'empire, fut également présentée d'autorité par les deux cours réunies à la diète de Ratisbonne, avec sommation de l'accepter dans le délai de deux mois.

L'Autriche, lésée et indignée d'une solution territoriale qui donnait, selon elle, l'ascendant à la Prusse et à la Bavière, ses antagonistes, refusa d'acquiescer à la médiation, et fit occuper militairement la ville de Passau, qui lui était refusée sur le territoire de la Bavière. Le premier consul, que tant de victoires sur l'Autriche n'avaient pas préparé à tant d'audace, répondit à l'occupation de Passau par l'envoi du général Lauriston à Munich, pour assurer l'électeur de Bavière du prochain secours d'une armée française, chargée d'accomplir par les armes la médiation conclue par la politique.

Pendant ce long débat, terminé par des transactions et des ajournements, procédés ordinaires de cette confuse et verbeuse constitution germanique, l'empereur Alexandre, quittant inopinément Pétersbourg, était accouru à Mémel pour y rencontrer le roi et la reine de Prusse, dont il désirait s'assurer l'amitié personnelle pour les combinaisons qu'il méditait de loin à l'égard de la reconstruction d'une Pologne. L'entrevue de ces deux jeunes souverains du même âge, et destinés à une longue communauté de fortune, de revers, d'humiliations et de gloire, fut décorée par la présence de la jeune reine de Prusse, la plus belle, la plus

gracieuse et la plus touchante des princesses assises, en ce moment, sur les trônes de l'Europe. Alexandre, désormais plein d'estime et de confiance dans le roi de Prusse, fut ébloui de la beauté et de l'esprit de la reine; il conçut, dès cette époque, pour elle un dévouement respectueux et chevaleresque, qui le disposa bientôt à la défendre et plus tard à la venger, quand elle eut succombé, comme une victime antique, sous la victoire, sous l'insulte, sous l'impitoyable épée de Napoléon.

XII

Cependant les empiétements armés du premier consul sur l'indépendance de la Suisse avaient servi de prétexte ou de motif au cabinet de Londres pour retarder indéfiniment et à la fin pour décliner formellement l'évacuation de l'île de Malte, que le traité d'Amiens neutralisait pour la liberté mutuelle de la Méditerranée. Des notes amères de langage étaient échangées entre Londres et Paris. Le premier consul, accoutumé à en appeler à son épée, parlait hautement de la possibilité d'une invasion de l'Angleterre par une flotte de bateaux plats traversant la Manche sous une brume favo-

rable, et versant cent mille hommes sur les côtes britanniques. Il défiait l'Angleterre, dans des invectives anonymes insérées au *Moniteur*, de faire lever seulement un bras contre lui sur le continent.

Le ministère Addington, qui remplaçait l'interrègne de M. Pitt, accusé maintenant par les orateurs d'imprévoyance et de faiblesse, parlait enfin d'armer la flotte et la milice pour des périls dont il ne nommait pas encore l'auteur, mais qu'il désignait suffisamment dans ses réticences. M. Pitt se taisait, pour n'être pas accusé d'avoir coûté un jour de paix possible à son pays. M. Canning demandait résolûment la guerre contre l'homme qui ne profitait de la paix que pour disposer arbitrairement, sans autre droit que ses caprices, de l'Italie, de l'Allemagne, de la Suisse, et pour changer la constitution des États alliés de l'Angleterre.

M. Fox seul, dans un langage plus récriminateur que patriotique, justifiait le premier consul, et accusait son pays d'avoir grandi la révolution en la combattant. « Sachez subir maintenant, » disait-il, « l'ascendant que vous avez créé. » Ces discours, qu'on eût dit inspirés par le premier consul en retour de quelques adulations qu'il avait adressées à Fox, n'étaient inspirés en réalité que par cette rhétorique d'opposition, qui devient la seule

conscience des orateurs vieillis et envenimés dans la popularité des tribunes. M. Fox semblait se désintéresser de sa patrie pour exalter, autrefois la révolution contre la monarchie, maintenant la dictature militaire contre la liberté en France. Sa partialité pour le premier consul s'abaissait jusqu'à l'insulte contre son pays.

« Quant à moi, » disait-il, « mon choix est « fait! S'il faut, pour des passions insensées, « immoler des milliers d'hommes, je reviens aux « folies de l'antiquité : j'aime mieux que le sang « coule pour les expéditions romanesques d'un « Alexandre, que pour la cupidité grossière de quel- « ques marchands affamés d'or ! »

XIII

L'éloquence de Fox n'avait d'écho qu'aux Tuileries. L'Angleterre pressentait la rupture. Dans un entretien direct que le premier consul provoqua avec lord Witworth, au commencement de 1803, il s'emporta jusqu'à menacer l'ambassadeur d'une descente armée sur les côtes d'Angleterre. Il humilia le peuple anglais, quelques jours après, dans son discours d'ouverture au corps législatif.

12.

« Il faut couvrir les traités *d'un voile funèbre !* » s'écria-t-il le lendemain en s'adressant, au milieu du cercle des diplomates, à lord Witworth. « *Mal-* « *heur à qui déchire les traités !* »

Le roi d'Angleterre avait adressé, de son côté, une demande de concours pour des armements nécessités par l'état de l'Europe. Cette adresse servit de texte à de nouvelles violences de récriminations dans la bouche et sous la plume du premier consul. L'ambassadeur d'Angleterre, se plaignant d'outrages de paroles qu'aucune tradition civilisée n'autorisait dans le chef d'un gouvernement envers des ministres placés sous la tutelle du droit public, déclara à M. de Talleyrand, ministre des affaires étrangères, qu'il s'abstiendrait désormais de paraître aux Tuileries. M. de Talleyrand, partisan habile et constant de l'alliance anglaise, la seule alliance sûre pour la liberté moderne, amortit le ressentiment de l'ambassadeur et les colères du premier consul.

Mais déjà le premier consul agissait comme si la guerre était ouverte. De vaines tentatives de conciliation, et l'offre faite par M. de Talleyrand de remettre Malte en dépôt entre les mains de l'empereur Alexandre, purent prolonger une paix qui pesait à l'orgueil de l'Angleterre et à l'ambition de

Napoléon. Les deux ambassadeurs, en quittant les deux capitales le même jour, emportèrent avec eux, à Londres et à Paris, les derniers gages du repos du monde.

Le droit des gens fut violé avec la même iniquité par les deux gouvernements. Les Anglais saisirent en mer les navires français qui naviguaient sur la foi de la paix, avant que la dénonciation de la guerre leur fût connue. Par une représaille plus attentatoire encore à la civilisation, Napoléon, violant à la fois les droits de l'homme privé et les droits de l'hospitalité domestique, fit arrêter et retenir, pendant de longues années, en otages, les voyageurs anglais que la confiance avait attirés ou retenait en France. Une flottille de bateaux plats, capable de porter cent cinquante mille hommes, dix mille chevaux et quatre cents pièces de canon, fut construite avec les subsides des départements et avec les quatre-vingts millions de francs, prix de la vente de la Louisiane à l'Espagne.

XIV

Six camps de vingt-cinq mille hommes chacun furent formés sur le littoral pour monter les ba-

teaux plats destinés à l'invasion de l'Angleterre, ou pour se retourner contre l'Allemagne, si les puissances continentales embrassaient la cause du gouvernement britannique. Quatre cent cinquante mille hommes, recrutés et exercés sur toute la surface de la république, et commandés par les généraux illustrés dans les guerres de la révolution, hérissèrent la France de baïonnettes.

La disproportion des armements du premier consul avec les nécessités d'une guerre concentrée sur la Manche, répandit l'inquiétude et l'agitation dans les cabinets. L'empereur d'Autriche et le prince Charles, son frère, son ministre, son général, cachèrent mal leurs ombrages; la Prusse, indécise comme toujours et cherchant à deviner la fortune, de peur de se ranger du parti malheureux, négocia sourdement avec l'Angleterre pour lui proposer de garder en dépôt le Hanovre, possession personnelle du roi d'Angleterre en Allemagne ; avec la France, pour lui proposer de garder le Hanovre aux Français.

L'empereur Alexandre, tout occupé alors des progrès intérieurs de l'empire et de l'organisation d'un fort conseil de gouvernement, présidé par M. de Woronsof, secondé des Czartorisky, des Novolitzof, des Soltikof, s'émut péniblement du nouveau conflit qui rappelait son attention au de-

hors. Il se crut assez fort pour offrir une médiation impérieuse à l'Angleterre et à la France; il parla un langage qui déplut au premier consul. Tout en affectant d'écouter avec déférence cette offre de médiation importune, Napoléon écarta les recommandations que lui adressait Alexandre en faveur du Hanovre et du royaume de Naples, et fit occuper le Hanovre, Ancône et la Calabre par ses troupes. L'armée hanovrienne capitula, et livra le pays aux Français.

La cour de Pétersbourg s'indigna d'un tel mépris de son patronage et de ses recommandations. Alexandre pressa le roi de Prusse, le plus menacé par l'occupation du Hanovre, de s'unir plus intimement à la Russie pour prémunir le Nord, par une neutralité armée, contre les violences de la politique consulaire. Le roi de Prusse décline timidement cette ligue, et poursuit avec le premier consul une négociation ambiguë, dont le prix honteux pour lui sera le Hanovre, dépouille de l'Angleterre son alliée. Le résultat de cette négociation fut un traité de garantie mutuelle entre la Prusse et la France, mais un traité auquel la Prusse, toujours équivoque, même dans ses hardiesses, refusait de donner le nom d'alliance. Cette réserve, qui laissait quelque espoir à la Russie, offensait l'orgueil du

premier consul. Il voulait se créer un parti franc, et une complicité tout entière d'intérêt et d'ambition en Allemagne. L'expérience ne lui avait pas encore appris que le cabinet de Berlin n'était jamais ami, ennemi ou complice qu'à demi, et que les disciples de Frédéric II ne faisaient d'alliance qu'avec la fortune.

M. de Talleyrand, son ministre, plus versé que lui dans la science de l'esprit des cours, lui conseillait en vain de chercher un appui, sinon plus fidèle, au moins plus solide, dans l'Autriche. Le premier consul s'obstinait à violenter de promesses et de menaces l'amitié de la cour de Berlin.

XV

Mais un événement sinistre, plus semblable à un forfait des républiques italiennes du moyen âge qu'à un coup d'État en pleine civilisation, l'enlèvement sur un territoire allemand, le jugement sur ordre et l'assassinat militaire du duc d'Enghien, venaient de jeter tout à coup la lueur sanglante d'une fusillade nocturne sur tous les cabinets de l'Europe. Les historiens qui ont des indulgences pour le génie et des excuses pour la

force, essayent vainement, depuis tant d'années, d'apitoyer la conscience publique sur le meurtrier en inculpant la victime. Ils mentent, et leur mensonge est d'autant plus lâche qu'ils mentent contre le cadavre d'un innocent.

Le duc d'Enghien ne conspirait point contre la vie du premier consul; il avait, au contraire, pour le chef de la France, l'enthousiasme de la jeunesse pour la gloire, et d'un soldat pour un guerrier. Retiré à Ettenheim dans un loisir charmé par un noble amour, il attendait que la guerre déclarée et loyale lui rouvrît la carrière des combats. Il n'avait aucune intelligence avec les assassins politiques qui employaient à Paris, contre la vie du consul, les armes honteuses des complots civils et de l'assassinat anonyme. Son meurtre, sous ce prétexte, ne fut pas seulement un meurtre, mais une calomnie du sang répandu.

Ce meurtre, inexpliqué encore depuis tant d'années où tant de complices se sont rejeté l'un à l'autre ce cadavre, fut-il une préméditation perverse? un gage donné à la révolution ombrageuse? une complicité froide dans le régicide, pour rassurer les régicides en se teignant d'une goutte du même sang? Fut-il la précipitation d'une vengeance qui se trompe de victime, et qui croit frap-

per un ennemi en frappant un admirateur? Nous penchons, après un mûr examen, pour cette dernière opinion. Ce fut un accès de colère qui ne se donna pas le temps de la réflexion, de peur de se donner le temps du repentir; un coup de poignard les yeux fermés, au risque de tuer au hasard innocent ou coupable; une fureur d'Oreste dans le cabinet d'un ambitieux.

Le meurtrier accusa depuis ses familiers, et surtout M. de Talleyrand, de lui avoir conseillé l'exécution du duc d'Enghien. Tout indique une calomnie de plus. M. de Talleyrand croyant, comme ses contemporains du moment, que l'on conspirait à Ettenheim, et qu'il ne convenait pas de laisser conspirer impunément si près des frontières, conseilla vraisemblablement l'enlèvement hardi des conspirateurs sur le territoire de Bade, pour disperser le foyer de guerre civile; mais il ne conseilla jamais le meurtre du fils du dernier des Condés. Cet homme d'État, souple, mais non cruel, avait la complaisance du courtisan, mais il n'avait pas la férocité du bourreau. Il était en outre trop prévoyant d'esprit, et trop confident du destin, pour rompre sans retour possible avec l'avenir, et pour mettre une mare de sang entre les Bourbons et lui.

Ce crime a assez flotté sur toutes les mains et

sur toutes les têtes, pour retomber sur la seule tête et sur la seule main qui le conçut et qui l'accomplit. Le malheur du dictateur fut de trouver des limiers dans sa police militaire pour aller surprendre la victime, des juges dans son armée pour signer la mort, des bourreaux dans son antichambre pour presser et pour surveiller le supplice. La punition des mauvaises pensées sur le trône, c'est de trouver des instruments pour tout. Je les ai nommés ailleurs, je ne les renomme pas ici.

XVI

Un cri d'horreur involontaire s'éleva, à la nouvelle de ce meurtre, de toutes les cours comme de toutes les consciences de l'Europe : la politique, même la plus timorée, fut impuissante à le contenir. Les consciences sont comme la justice divine : quand elles éclatent, il n'y a pas de considération humaine qui puisse leur résister ; le silence même leur prête une signification plus accusatrice que la parole. La cour de Berlin, soulevée d'indignation, s'écarta du ministre de France, M. de Laforest, comme d'un homme qui portait la contagion d'un crime. « Il ne faut plus penser à l'alliance, » répon-

dit tristement M. de Haugwitz à l'ambassadeur français : « l'événement sinistre qui vient de s'ac-« complir à Vincennes a des contre-coups que ni « vous ni moi ne pouvons désormais empêcher. »

Le roi de Prusse, honteux de sa longue intelligence avec l'homme que l'Europe entière répudiait, se rejeta d'horreur vers la Russie. Alexandre, pour signifier à la Russie et au monde la répulsion que lui inspirait le meurtre et le meurtrier, fit prendre le deuil à sa famille et à sa cour, une heure après l'arrivée de la dépêche qui avait apporté l'événement de Vincennes à Pétersbourg. Il passa le front morne devant l'ambassadeur de France, le général Hédouville, sans lever les yeux et sans proférer une parole. Il semblait rougir pour la France, et promettre une vengeance à l'Allemagne. Il fit adresser par le prince Czartorisky, son ministre des affaires étrangères pendant une maladie du comte Woronsof, une note à la diète germanique pour l'engager à protester contre la violation de l'État de Bade, et une note au cabinet des Tuileries, témoignant le même ressentiment de cet outrage à l'indépendance des territoires. Il signa, le 24 mai suivant, une alliance offensive et défensive avec le roi de Prusse, et les deux cours s'engageaient par ce traité à surveiller et à refréner désormais en com-

mun les empiétements de la France en Allemagne.

Ce traité, où tout était prévu pour une guerre prochaine, fut le nœud de la troisième coalition contre la France. Le cadavre du duc d'Enghien fut le véritable gage de guerre jeté par Bonaparte, et accepté par l'Europe. Mille morts sortirent de ce tombeau.

L'Autriche seule, plus résignée quoique plus intéressée à venger le territoire de Bade placé sous sa protection, n'osa ni se plaindre ni s'attrister, de peur d'offenser un ennemi trop impatient du moindre murmure. Son ambassadeur, le comte de Cobentzel, poussa la complaisance jusqu'à fournir lui-même des excuses ou des atténuations de l'attentat. Il renouvela ses expressions de zèle à tout prix pour le maintien de la paix entre l'Allemagne et la France.

Le premier consul, rassuré par la prostration de la cour de Vienne, répondit avec une ironie sanglante, à la note de l'empereur Alexandre : « Si les « assassins de votre père s'étaient trouvés rassem- « blés à portée de votre main sur vos frontières, « auriez-vous hésité à violer une limite pour les ar- « rêter ? » Cette allusion à la complicité passive d'Alexandre dans le meurtre de son père était la réplique du meurtre au parricide. On s'étonne

qu'un prince qui a reçu au cœur un pareil outrage serre jamais la main de l'homme qui lui a infligé une telle rougeur au front.

XVII

Tout se borna néanmoins en Prusse, en Autriche, en Russie, à une indignation sourde, amortie par la politique. Bonaparte, prêt à se faire proclamer empereur et à rétablir la monarchie sous une dynastie de son nom, n'en reçut pas moins de toutes ces cours l'assurance qu'on reconnaîtrait avec empressement son titre impérial. Les rois fléchirent aussi bas que les républicains corrompus du nouveau sénat de la France. Le pape Pie VII, effrayé par ces menaces, caressé par des flatteries, vaincu par des promesses de restitution des légations de Bologne et d'Ancône, était venu sacrer le soldat parvenu de la république et de la philosophie, à la charge, comme Clovis, de brûler ce qu'il avait adoré, et d'adorer ce qu'il avait brûlé.

La panique de la liberté avait saisi la France, la panique des victoires de la France avait saisi l'Europe. On laissait tout oser et tout faire au dictateur qui avait mesuré la complaisance des préto-

riens, la versatilité du peuple, la terreur des cours. Il ne restait plus de la révolution française qu'un César, qui ne devait pas même trouver un Caton ou un Brutus.

XVIII

L'empereur Alexandre, ébranlé déjà par la subjection générale du continent devant le nouvel empereur des Français, commençait à se repentir de sa vertu, et de son noble soulèvement de conscience devant l'heureux meurtrier du duc d'Enghien. Il rêvait de nouveau, sous le nom de médiation, une attitude qui ne serait ni la paix ni la guerre, mais une balance tenue par ses mains entre la guerre et la paix. L'indépendance de l'Italie, une nouvelle constitution de l'Allemagne affranchie, une reconstitution intéressée de la Pologne, dont les lambeaux arrachés à la Prusse et à l'Autriche seraient recousus et replacés sous le protectorat russe, enfin un nouveau droit maritime imposé à l'Angleterre elle-même en faveur de la liberté des mers, étaient les bases de ce remaniement du monde, auquel l'inexpérience des jeunes ministres d'Alexandre se flattait de faire acquiescer même le vainqueur de

l'Italie et de l'Allemagne. Les trois ministres nouveaux, qui avaient succédé à Panin et à Woronsof, Czartorisky, Novolitzof, Soltikof, et quelques aventuriers chimériques qui colportaient des plans dans les cours novices, nourrissaient l'imagination généreuse d'Alexandre de ces utopies.

Elles s'évaporèrent à Londres et à Paris, comme des songes dorés au grand jour. M. Pitt, rentré avant de mourir au ministère, les écouta et les éluda, en paraissant les adopter, pour intéresser au moins l'amour-propre de l'empereur de Russie à la grande ligue qu'il renouait contre la France. La reconstitution de la Pologne fut néanmoins prudemment ajournée par ce grand ministre, comme un sacrifice qu'on ne pouvait demander à la Prusse sans l'aliéner, à l'Autriche sans l'humilier. La Prusse, en effet, pressentant le sacrifice qu'on se proposait de lui demander, refusa obstinément d'entrer dans ces plans et de prêter ses armes à la Russie. Suspendue entre les deux traités contradictoires qu'elle avait signés récemment, l'un avec Napoléon, l'autre avec Alexandre, elle ne voulait passer à l'exécution ni avec l'un ni avec l'autre. Son attitude était la honte des rois et des cabinets.

Les négociateurs d'Alexandre, plus heureux à

Vienne, avaient, en écartant la question de Pologne, signé avec la cour d'Autriche, le 4 novembre 1804, une convention secrète par laquelle les deux États se promettaient un concours armé contre les empiétements éventuels de Napoléon sur l'indépendance des cours et des nations.

Lord Gower, envoyé par M. Pitt à Pétersbourg, y discuta et y fit adopter les principes d'une coalition active entre la Russie, la Prusse, l'Angleterre, la Suède, le Hanovre, le royaume de Naples. Les contingents de troupes à fournir par chaque puissance furent fixés à quatre cent mille hommes. Le gouvernement britannique soldait la ligue au taux de trente-deux millions de francs par cent mille combattants. On supposait l'accession encore refusée de la Prusse; mais, dans le cas du refus persévérant de cette cour, l'empereur de Russie franchirait l'obstacle, et considérerait la Prusse neutre comme une ennemie. On ne devait démasquer la ligue armée qu'après avoir sondé Napoléon lui-même sur ses dispositions à accepter ou à refuser le plan de médiation conçu par le prince Czartorisky et par Alexandre.

XIX

Pendant ces négociations, Napoléon, encore sans soupçon précis, invitait la Prusse à se liguer indissolublement avec lui, complétait sa flottille de bateaux plats aussi chimérique que les imaginations du cabinet russe, constituait une monarchie italienne à Milan, appendice de la grande monarchie impériale en France, et réunissait, par des décrets aussi arbitraires que des victoires, Gênes, Lucques, la Toscane à l'empire français. L'Autriche armait; et ses armements, expliqués par les réunions de nouveaux territoires à la France en Italie, provoquaient à Vienne, à Pétersbourg, à Paris, des récriminations, préludes d'une guerre inévitable.

« Je surprendrai le monde par la grandeur et « par la promptitude de mes coups, » dit Napoléon en arrivant à Paris de son couronnement à Milan. Peu de jours après, il passait en revue, sous prétexte de les préparer à l'embarquement, les cent cinquante mille hommes aguerris et impatients de son camp de Boulogne.

« L'Angleterre a vécu ! » s'écriait-il le soir de

cette revue, « si la fortune nous accorde seulement « douze heures de brume pour traverser ce bras « de mer ! » Il attendait à Cadix les flottes combinées de la France et de l'Espagne pour balayer, ne fût-ce qu'un jour, la Manche des escadres anglaises qui surveillaient ses bateaux plats, et qui les auraient coulés bas sous leur masse autant que sous leur feu.

L'amiral Villeneuve, chargé de lui amener à tout prix cette flotte, trompa son attente, laissa passer l'heure, céda aux vents et aux obstacles, retourna à Cadix, au lieu de débloquer Brest. La tentative de descente en Angleterre, chimérique avant l'application de la vapeur à la navigation, exécutable peut-être aujourd'hui, fut emportée par les vents qui avaient soufflé contre Villeneuve.

Napoléon cependant espérait encore, contre toute espérance. Mais déjà il retournait ses pensées vers l'Allemagne. « Ma résolution est prise ! » écrivait-il à M. de Talleyrand, son ministre des affaires étrangères. « Si ma flotte paraît dans la Manche, « je vais couper à Londres le nœud de toutes les « coalitions. Si mes amiraux manquent de carac- « tère ou de bonheur, je lève mes camps de l'O- « céan, j'entre avec deux cent mille hommes en « Allemagne, je frappe les Autrichiens et les

« Russes avant leur jonction, je marche sur « Vienne, j'y dicte la paix, j'arrache Venise et « tout ce qu'elle conserve encore d'Italie à l'Au« triche, je chasse de Naples les barbares, je re« viens sur l'Océan, j'y impose à l'Angleterre la « paix maritime ! »

A l'exception de la conquête ou de l'humiliation, tout allait se réaliser dans ces paroles. La fortune, le génie, la colère, ces trois divinités de Napoléon, secondaient en ce moment sa destinée. Sa marche en six colonnes sur le Rhin, son passage du fleuve, sa concentration de forces entre Ulm et Munich pour y interposer son armée entre les Russes et les Autrichiens, la capitulation de Mélas et de ses trente mille hommes dans Ulm, l'anéantissement de quatre-vingt mille hommes en dix jours dans les murs ou hors des murs de cette forteresse, sa marche rapide sur Vienne découverte, la promptitude, la fascination, le prodige de ses manœuvres, n'avaient pas découragé les Russes, pleins du souvenir de Souvarof, et s'avançant par la Gallicie au secours de leur allié à demi vaincu.

Pendant qu'ils s'approchaient du Danube pour le passer à Krems et pour faire leur jonction avec l'armée de réserve de l'archiduc Charles, Alexan-

dre, quittant un moment son armée, accourait à Berlin pour sommer, au nom du péril commun, de la gloire et de l'amitié, le roi de Prusse de sortir enfin de son inaction, et d'unir ses armées à celles des vengeurs de l'Allemagne.

Ce prince, plus indécis par ambition que par faiblesse, avait d'abord prêté l'oreille, plus qu'il ne convenait à sa dignité de roi et à la probité de sa politique, à l'offre du Hanovre réitérée par Napoléon. Quelques jours plus tard, il s'était justement irrité de la violation sans excuse de sa souveraineté par le corps du maréchal Bernadotte, traversant le territoire d'Anspach pour arriver plus rapidement à Ulm. Enfin, tournant de nouveau sa colère contre la Russie, qui faisait approcher quatre-vingt mille hommes de sa frontière en Pologne, pour violer, à son tour, sa neutralité funeste à l'Allemagne, il avait levé cent mille Prussiens, et confié au vieux duc de Brunswick, vétéran de 1791, la frontière de Prusse contre les Russes, ou la vengeance du territoire violé contre les Français.

L'arrivée inattendue d'Alexandre à Berlin embarrassa ce roi, aussi équivoque dans ses amitiés que dans ses haines. Mais l'émotion de l'opinion allemande, humiliée de la décadence du nom ger-

manique, l'ardeur de l'armée pour se mesurer avec les Français, l'indignation de la reine de Prusse contre le meurtrier du duc d'Enghien, la confiance juvénile de cette belle princesse pour un souverain qui commandait à tant de millions d'hommes, qui avait des Souvarofs pour lui enseigner la guerre, et qui tendait de si loin son épée à la cause des rois; enfin les séductions de caractère et de parole d'Alexandre, plus négociateur encore que soldat, et promettant de son côté le Hanovre, plus légitimement acquis en retour d'une coopération active, entraînèrent le roi. Mais jusque dans son entraînement il conserva encore, même dans la guerre, l'ambiguïté de sa nature et de son cabinet. Il fut convenu qu'il marcherait au secours de l'Autriche, mais qu'il marcherait comme médiateur armé et non comme ennemi de Napoléon, espérant vainement, par cette puérile dissimulation de rôle, recueillir le fruit de la coalition si elle était victorieuse, éviter la punition de ses hostilités si Napoléon triomphait. Jamais rôle plus complexe et plus inextricable de la comédie d'intrigue n'égala la duplicité de la Prusse, prise dans ses propres piéges entre son honneur, ses craintes, ses ambitions, la veille d'Austerlitz. Il n'était réservé qu'à elle-même de se surpasser encore en

équivoque, en volte-face et en déshonneur politique, le lendemain.

L'empereur Alexandre accorda un mois aux tergiversations de son ami, après lequel terme la Prusse devait agir enfin avec ses nouveaux alliés contre les Français. Ce traité secret, imposé par la violence de l'opinion, consenti par la faiblesse, fut scellé enfin à Potsdam par un embrassement théâtral des deux souverains sur la tombe du grand Frédéric. Là, en présence de la reine, du prince Louis bouillant d'ardeur, du vieux duc de Brunswick et du général Mullendorf, élèves du grand roi, l'empereur de Russie et le roi, son ami forcé, se jurèrent une amitié indissoluble et une communauté à toute épreuve de fortune heureuse ou sinistre : serment sincère dans le cœur d'Alexandre, ambigu et contraint dans celui de son ami, ardent et patriotique dans le cœur de la reine, du prince Louis de Prusse et de la jeunesse de l'armée prussienne.

L'Angleterre applaudit à cette union des deux monarques du Nord. Elle voulut la rendre indissoluble en flattant l'ambition sourde du roi de Prusse : ne pouvant lui offrir le Hanovre, propriété personnelle de son souverain George III, elle lui offrait la Hollande, adjonction inespérée qui faisait de la

Prusse une nation maritime et commerciale, les deux aspirations jusque-là impuissantes de cette monarchie.

XX

Alexandre, emportant ce traité, ce serment et ces espérances, se hâta de rejoindre, le 5 novembre 1805, son armée, prête à recevoir le choc de la grande-armée de Napoléon. L'armée russe était commandée sous Alexandre par le vieux général Kutusof, sorte de contre-façon de Potemkin, comptant sur son génie naturel, sur sa fortune, sur la solidité de ses soldats; actif seulement les jours de bataille, et perdant le reste du temps dans une superbe et orientale indolence. D'excellents généraux, tels que le prince géorgien Bagration, Miloradovitch, Doctorow, étaient ses principaux lieutenants.

Alexandre rencontra à Olmütz l'empereur d'Autriche, fugitif de sa capitale. Sa jonction avec les débris encore imposants de l'armée autrichienne, ces deux corps d'armée encore intacts, le nombre, l'élan, la renommée invincible de ses troupes, contrastaient avec le découragement des Autrichiens,

déjà vaincus à Ulm et expulsés de leur capitale. Alexandre, avec la confiance de la jeunesse et par les conseils des vieux Russes, se crut prédestiné à lutter de génie avec Napoléon. Il reçut avec dédain les propositions d'accommodement que l'aide de camp Savary lui apporta de la part de l'empereur des Français. Il aurait cru manquer à la fois, en se retirant de la lutte, au serment de Potsdam, à l'empereur d'Autriche, à lui-même, et à la gloire. Il marcha avec l'empereur d'Autriche à la rencontre de Napoléon qui l'attendait à Austerlitz, champ de bataille immortalisé par le choc de trois armées sous trois empereurs.

La nuit du 1er décembre 1805, éclairée par les feux des bivouacs de trois cent mille hommes, séparés par un ruisseau et un marais, couvait dans ses ténèbres le sort du continent. Nous ne raconterons pas ici une bataille qui fut digne de la grandeur de la cause, de l'héroïsme des trois peuples combattant sous les yeux de leurs souverains, les Autrichiens pour le salut, les Russes pour l'honneur, les Français pour la victoire.

Le soir du 2 décembre, cinquante mille Russes, Autrichiens, Français, jonchaient, morts ou blessés, la vallée et les lacs d'Austerlitz ; les deux empereurs de Russie et d'Autriche fuyaient à cheval,

presque sans escorte, à travers les sentiers couverts de neige de la Moravie. Les Russes, ralliés le lendemain, n'avaient perdu que la renommée de leurs armes ; les Autrichiens avaient perdu leur patrie ; Napoléon avait gagné le monde. Aussi prompt à saisir la paix que la victoire, il recevait le lendemain l'empereur d'Autriche à son feu de bivouac du moulin de Paleny, lui tendait la main, l'embrassait, lui accordait la trêve. Pendant cette conférence avec l'empereur François, Savary se rendait au camp de l'empereur Alexandre pour suspendre également les hostilités entre les Français et les Russes. Il portait à Alexandre les consolations de Napoléon, et pour ainsi dire ses excuses de l'avoir vaincu dans une guerre qu'il appelait une guerre de fantaisie, et où il était trop jeune encore pour lutter avec le vétéran des victoires.

Alexandre se retira du champ de la lutte et de la négociation. Napoléon en dicta arbitrairement les conditions à Vienne. Il remit à l'empereur François son empire, démembré au profit de l'Italie française et des princes de la confédération du Rhin. Quant à la Prusse, il feignit d'avoir ignoré le traité de Potsdam. En recevant les hypocrites félicitations du roi de Prusse, il ne lui infligea d'autre honte que la honte d'accepter enfin le Ha-

novre en toute propriété, afin que le partage des dépouilles de l'Angleterre constituât entre le cabinet de Berlin et la France victorieuse une complicité avérée de spoliation, qui rendît ce cabinet irréconciliable avec ses amis, trahis et dépouillés par lui-même.

L'histoire antique et moderne présente peu d'opprobre politique comparable à cette diplomatie de la Prusse après Austerlitz. Ses hommes d'État enlevaient d'avance à cette puissance, bientôt punie, la dignité qui s'attache à l'honneur et la pitié qui suit les revers. Alexandre, justement indigné, rentrait dans ses frontières. Napoléon, au commencement de 1806, déclarait la déchéance de la maison de Bourbon du trône de Naples, et liait par un traité plus formel et plus dégradant la Prusse à son ambition. Le roi de Prusse, cherchant à justifier sa conduite par la nécessité, envoyait à Pétersbourg le vieux duc de Brunswick, son général et son négociateur, pour expliquer sa défection. Alexandre méprisait les hommes d'État de la Prusse, plaignait son roi, admirait sa reine, et tenait au delà de son mérite l'armée prussienne, formée par le grand Frédéric. Il accueillit avec une habile indulgence le duc de Brunswick, chargé de lui montrer dans un prochain avenir une nouvelle

défection de la Prusse à la nouvelle alliance française, et la revanche d'Austerlitz avec les Prussiens pour auxiliaires. « Dans ce cas, » répondit-il au vieux général, « j'apprendrai la guerre à votre « école. »

Une troisième défection de la Prusse à ces trois alliances s'ourdit à Pétersbourg. Il fut convenu que si la Prusse était mécontente de son allié nouveau l'empereur Napoléon, elle recourrait à Alexandre, et que cet allié, ainsi en réserve de trahison, lui prêterait toutes les forces de son empire.

XXI

Cependant l'Angleterre, justement soulevée contre la perfidie du cabinet prussien, qui venait de se vendre à Napoléon au prix du Hanovre, avait déclaré la guerre du mépris à la Prusse. M. Pitt venait de mourir, du coup que sa politique et sa patrie avaient reçu à Austerlitz. L'ingrate Angleterre ne regrettait pas assez son plus grand citoyen. M. Fox, son inégal antagoniste, eut assez peu de magnanimité pour refuser son vote à l'hommage funèbre qu'on voulait faire à M. Pitt, en payant sur le trésor public les dettes contractées par ce

ministre intègre pour le service de sa patrie et les dépenses de ses funérailles. Fox, perdu lui-même de dettes contractées au jeu et dans la licence de ses débordements, contestait ainsi sans pudeur le payement des dettes contractées par le désintéressement et le patriotisme.

Il succéda à M. Pitt, et se hâta d'offrir, par une négociation de paix peu décente sous la pression d'une défaite, la complaisance de l'Angleterre à la monarchie presque continentale de Napoléon. Celui-ci, dépouillé de ses moyens de lutter sur l'Océan par la bataille de Trafalgar, tombeau de la marine française et espagnole, écoutait sans empressement réel les propositions inopportunes de M. Fox. Il complétait son système dynastique par la création du royaume de Hollande pour son frère Louis Bonaparte, par le don de la couronne de Naples à son frère Joseph, par la vice-royauté d'Italie à son fils adoptif Eugène Beauharnais ; il complétait son système de renaissance féodale par l'institution de sa nouvelle noblesse, dotée des dépouilles de la guerre en Allemagne et en Italie ; enfin il complétait son système politique par la confédération du Rhin, qui retournait la moitié de l'Allemagne contre elle-même, sous le patronage de l'empereur des Français.

L'Autriche et la Prusse regardaient, immobiles, ces grandes menaces contre leur existence en Allemagne. L'empereur Alexandre, fléchissant lui-même devant les souvenirs d'Austerlitz et devant les adulations de M. Fox à Napoléon, signait à Paris le 2 juillet 1806, par la main de M. d'Oubril son plénipotentiaire, un traité de paix avec la France. Ce traité, sans stipulation importante, n'était qu'un consentement tacite à l'omnipotence continentale de Napoléon.

Cette paix inexpliquée, et le mystère qui couvrait à Paris les négociations avec l'Angleterre, firent croire à Berlin que la Prusse, sacrifiée à la paix, allait être contrainte à restituer honteusement le Hanovre et à subir des démembrements en Allemagne. L'intérêt alarmé, l'honneur humilié, le désespoir de perdre en un jour le fruit de tant de trahisons, enfin la confiance démesurée dans ses forces jusque-là non éprouvées contre la France, arrachèrent la cour de Berlin à sa torpeur, et la précipitèrent dans les plus folles témérités. Le cri de guerre à la France retentit avec d'autaut plus d'explosion qu'il avait été plus longtemps comprimé dans les âmes, et que la paix avait été achetée par de plus humiliantes complicités avec l'oppresseur du monde.

M. Fox venait de suivre dans la tombe son rival M. Pitt. Il mourait, comme tous les hommes de pure controverse parlementaire, sans avoir aidé ni à la guerre ni à la paix, entre sa popularité compromise et son impuissance dévoilée. L'empereur Alexandre, instruit de la mort de Fox et de l'émotion de Berlin, venait de refuser de ratifier le traité de paix signé à Paris par M. d'Oubril. Napoléon, à ces symptômes, crut entrevoir la renaissance d'une quatrième coalition : il refusa à la Prusse de retirer ses corps d'armée de l'Allemagne. A ce refus, le roi de Prusse jeta le masque, et marcha sur Magdebourg.

La quatrième coalition venait de naître, en effet, de la mollesse et de la mort de Fox, de la honte de la Prusse, de l'humiliation de la Russie, à qui pesait le souvenir d'Austerlitz.

XXII

La Prusse avait aussi mal choisi l'heure de la guerre que l'heure des trahisons; elle se punissait elle-même de sa lâcheté par sa témérité. C'était le machiavélisme du grand Frédéric pratiqué par des ministres sans génie. Napoléon était plus prêt

qu'il ne l'avait été à aucune époque de ses campagnes. La grande-armée occupait encore, comme gage du traité de paix avec l'Autriche, une grande partie de la basse Allemagne et toute la Hollande; cent quatre-vingt mille hommes aguerris et accoutumés à vaincre étaient cantonnés dans le Palatinat et en Franconie. Les maréchaux Bernadotte, Davoust, Soult, Lannes, Oudinot, Augereau, Murat, commandaient ces corps d'armée.

Napoléon partit de Paris le 25 septembre 1806, pour donner une âme à ce grand corps. Une proclamation martiale à ses soldats, et, cette fois, légitime dans ses invectives contre la Prusse, menaçait la cour de Berlin de l'inimitié *irréconciliable* d'un grand peuple, *plus terrible que les tempêtes de l'Océan*.

Le coup suivit de près la menace. Le jeune prince Louis de Prusse, le plus ardent instigateur de la guerre, tomba, dans la première rencontre, sous le sabre d'un sous-officier français qui lui offrait la vie, et de qui il préféra recevoir la mort. La bataille d'Iéna emporta en deux jours l'armée et la monarchie. Le duc de Brunswick et le général Mullendorf, les deux vétérans de la gloire de la Prusse, ne veulent pas survivre à leur patrie; ils tombent l'un et l'autre mortellement blessés, en

cherchant à masquer la déroute. Le roi, sans armée, et se reprochant à lui-même tant d'inutiles défections et une si tardive agression, traverse Berlin en silence. Napoléon y entre en triomphe, et enlève respectueusement à Potsdam l'épée du grand Frédéric, pour en faire le trophée de sa victoire sur ses descendants. Il dirige de là son armée en trois colonnes contre les restes de l'armée prussienne. Toutes les forteresses tombent sans siége devant ses généraux; le roi et la reine se réfugient à Kœnigsberg, à l'extrémité de leurs États.

Un mois a suffi pour anéantir cette monarchie fière de son fondateur, et cette armée que l'ombre du grand Frédéric semblait couvrir de sa renommée d'invincible. Un décret de Napoléon, daté de Berlin, déclare l'Angleterre en interdit à tous les ports de l'Europe. Ébloui lui-même de ses succès, il marche à la rencontre des Russes en Pologne. Leur armée, commandée par le général Beningsen, un des témoins du meurtre de Paul Ier, s'avançait, au nombre de 120 mille hommes, du Niémen sur la Vistule. La garde impériale russe, et quarante mille Cosaques sortis des steppes du Dniester, marchaient pour renforcer Beningsen. Ces forces, jointes aux débris de l'armée prussienne, présentaient à Napoléon une seconde armée à vaincre comme à Austerlitz.

On lui parlait de proclamer la reconstitution de la Pologne. Il ne croyait ni à la convenance ni à la possibilité de cette résurrection artificielle d'un peuple par la main de l'étranger : « Je ne procla- « merai l'indépendance de la Pologne, » écrivit-il, « que quand je verrai tous les Polonais unis et « debout. »

Le maréchal Lannes, qui le devançait en Pologne, confirmait Napoléon dans cette indifférence : « Ne jugez pas le pays, » écrivait Lannes à l'empereur, « par l'enthousiasme factice de quel- « ques nobles attirés à Posen par l'amour du « bruit et de la nouveauté. Ils sont au fond tou- « jours légers, divisés, anarchiques. En voulant les « reconstituer en nation, vous épuiserez inutilement « le sang de la France pour une œuvre sans soli- « dité et sans durée. »

La force des Russes, l'inaction des Polonais, l'hiver, dont les pluies et les neiges rendaient les opérations militaires impraticables, lui firent cantonner son armée, réduite, par la longue marche du Rhin au Niémen, entre ce fleuve et la Vistule. Il séjourna lui-même une partie de l'hiver à Varsovie, et le soulèvement spontané de la Pologne se borna à quelques escadrons recrutés et commandés par le prince Poniatowski, neveu du dernier roi de

Pologne, adopté par la France et mort pour elle en combattant à Leipsick.

Les manœuvres habiles et infatigables de Beningsen le forcèrent à concentrer son armée et à recevoir, le 8 février, la bataille sur le plateau d'Eylau. Les Russes, supérieurs en nombre et partout vainqueurs jusqu'à la fin du jour, avaient anéanti tout le corps d'armée d'Augereau. Napoléon, placé depuis le lever du jour dans le cimetière d'Eylau, qui dominait la vallée, était entouré de morts et de blessés rapportés du champ de bataille. L'infanterie russe, précédée de cent pièces de canon, commençait à gravir la pente qui conduisait à la ville, dernier pivot des Français. Une charge désespérée de quatre-vingt escadrons, commandés par Murat, enfonce et disperse enfin les colonnes russes.

La nuit tombe sur les deux armées encore confondues, et sur cinquante mille cadavres de Russes et de Français étendus pêle-mêle dans la vallée d'Eylau. Les ténèbres amenèrent enfin deux puissants renforts aux ailes déjà débordées de Napoléon. Beningsen, à leur apparition, se retire en laissant la ville d'Eylau à Napoléon, mais les morts égaux et la victoire indécise.

XXIII

Les bulletins spécieux de Napoléon déguisèrent mal à l'Allemagne et à la France le coup que son armée avait reçu à Eylau. Il avait sauvé sa gloire, mais non son prestige; il avait trouvé enfin, dans Beningsen et dans les Russes, des soldats dignes de se mesurer avec lui. Sa correspondance avec ses ministres de Paris atteste l'impatience que lui donnait le récit véritable de la bataille d'Eylau. Ce fut un massacre, non une victoire; mais résister aussi héroïquement aux Français était une victoire pour les Russes. Alexandre se crut vengé d'Austerlitz. Napoléon, contraint à se renfermer et à se recruter dans de nouveaux cantonnements, reste comme atterré du choc qui avait décimé son armée. Il pressent l'Autriche sur une médiation de cette puissance entre la Russie et lui.

L'Autriche, reprenant haleine et courage à l'exemple des Russes, au moins invincibles sinon vainqueurs à Eylau, hésite, arme, temporise. La bataille de Friedland, hardiment provoquée au retour de l'été par les Russes, mais saisie par Napoléon avec l'éclair du génie, et reçue par Beningsen dans une presqu'île sans retraite pour ses troupes,

vengea glorieusement pour les Français le doute injurieux d'Eylau.

Alexandre et le roi de Prusse, consternés, se résolurent à demander à la paix ce qu'ils ne pouvaient plus attendre de la victoire. Un armistice fut signé à Tilsitt, le 24 juin, entre les trois puissances ; une entrevue convenue entre Alexandre et Napoléon. Un radeau à l'ancre, au milieu du cours du Niémen qui séparait les deux armées, reçut au même instant les deux empereurs. Murat, Berthier, Duroc, Caulaincourt, composaient le cortége de Napoléon ; le général Beningsen, le prince Labanof, le comte de Liéven, le général Ouwarof, celui d'Alexandre. Les deux armées, rangées en présence l'une de l'autre sur les deux rives opposées du Niémen, suivaient des yeux et du cœur les scènes du radeau.

Napoléon embrassa Alexandre, et l'introduisit par la main dans une tente dont les rideaux retombèrent sur leur conférence. Rien d'authentique n'a transpiré de cet entretien, d'où allait dépendre le sort du monde. Les versions imaginaires qu'on en a données ne sont que les jactances intéressées de Napoléon, et les confidences plus modestes, mais également intéressées, d'Alexandre. On peut croire que le désir mutuel de la paix, et le besoin réci-

proque de se flatter aux dépens de l'Angleterre importune, de l'Autriche suspecte, de la Prusse vaincue, facilitèrent les combinaisons préliminaires d'un traité aussi pressant pour Napoléon qu'utile à Alexandre. Les deux grands rivaux avaient le droit de s'estimer en se réconciliant; car si l'un avait été vaincu à Friedland, l'autre n'avait pas été vainqueur à Eylau. La campagne de Pologne n'avait ni exalté ni abattu les belligérants; elle n'avait été qu'un mutuel massacre, où Napoléon avait perdu plus d'hommes et plus de temps que la Russie. Napoléon et Alexandre sortirent si satisfaits de leur entrevue, qu'ils convinrent de traiter eux-mêmes leurs propres affaires à Tilsitt.

Ce fut le piége du génie et de l'adulation tendu par Napoléon à la jeunesse et à la candeur de son ennemi. Il connaissait l'art d'éblouir autant que de foudroyer. Alexandre, fier de cette longue intimité avec le plus grand homme de guerre du siècle, ne demandait de son côté qu'à être ébloui. Convaincu désormais qu'il ne lui était pas donné d'éclipser la gloire de Napoléon, il voulait au moins se revêtir des reflets de cette gloire en l'approchant de plus près que tout autre. Partager le continent entre Napoléon et lui était moins héroïque, mais plus sûr, que de le disputer.

Cette faiblesse d'Alexandre devant la fortune fut le bonheur de Napoléon. Une seconde campagne en Pologne contre Beningsen et ses armées aguerries, avec l'Allemagne entière mal contenue derrière l'armée française, et à une distance démesurée de ses renforts, perdait ou usait inévitablement Napoléon. Alexandre manqua de constance et de fidélité à la cause de l'Allemagne et à sa propre cause ; il allait fortifier pour six ans l'ennemi qu'il aurait plus tard à combattre.

La négociation de Tilsitt fut la véritable défaite des Russes. Ce ne fut pas la puissance d'Alexandre, ce fut son caractère, qui fut vaincu dans ces conférences.

XXIV

Le roi de Prusse parut en suppliant de Napoléon, et en client mal protégé d'Alexandre, aux conférences de Tilsitt, pour y plaider la cause perdue de sa monarchie. Il conserva au moins dans cette entrevue la tristesse qui est la dignité du malheur, et la réserve qui est la protestation du vaincu.

Alexandre s'y montra en courtisan plutôt qu'en égal de Napoléon. Il se laissa séduire, dans une intimité longue et familière, aux perspectives de

grandeur en Pologne, en Allemagne, en Orient, que Napoléon étala devant lui; il n'implora pour son allié le roi de Prusse que ce que la décence ne permettait pas de refuser à ce prince humilié et dépouillé; il accepta d'avance les dépouilles anticipées de la Turquie; il concéda à Napoléon l'Italie déjà conquise, la Hollande déjà érigée en royaume français pour Louis Bonaparte, l'Espagne à conquérir et à convertir en monarchie napoléonienne sous un autre frère de Napoléon. Il revendiqua, en retour, le droit d'arracher la Finlande à la Suède. Enfin, le partage du monde entre les deux empires, l'un sous le nom d'empire d'Orient, l'autre le nom d'empire d'Occident, fut délimité par la main des deux empereurs sur la carte du cabinet de Tilsitt.

C'était le rêve de Napoléon, rêve qui s'agrandissait chaque année avec sa fortune; c'était le rêve aussi du tsar de Russie, transporté seulement d'Occident en Orient. A ce prix, il abandonnait aisément le grand rôle de soutien des faibles, de vengeur des rois, de protecteur de l'Allemagne, qu'il s'était dessiné au commencement de son règne. Il accordait à Napoléon l'effacement presque complet de la Prusse, réduite à cinq millions de sujets, au lieu de douze millions qu'elle possédait avant la guerre; le démembrement de la Pologne prussienne

constituée en grand-duché indépendant de Varsovie, pour satisfaire au moins en apparence à tant de vaines promesses jetées aux Polonais ; un royaume de Westphalie formé en Hesse des lambeaux arrachés à la Prusse et à l'Allemagne ; enfin la signature d'un traité occulte entre la Russie et la France, traité par lequel la France et la Russie unissaient indissolublement la cause de leurs ambitions conciliées aux dépens du monde, et dont un article formel livrait à la Russie toute la Turquie d'Europe, à l'exception de Constantinople, dont on réservait le sort à l'avenir inconnu. C'était moins la paix que la complicité présente et future signée par les deux copartageants de l'univers.

Les historiens adulateurs de Napoléon peuvent admirer cette séduction d'Alexandre, et cette promptitude à marchander l'honneur contre l'ambition. Les historiens impartiaux ne peuvent que rougir pour le souverain d'un vaste empire et pour le chef d'une vaste confédération de trônes, qui devient en quelques jours l'ennemi de ses amis et l'ami de ses ennemis. C'est ainsi qu'on gagne des provinces, mais c'est ainsi qu'on perd l'estime de l'univers et sa propre estime.

L'infortunée reine de Prusse, reléguée à Mémel, où elle attendait dans l'angoisse le dernier mot de

la négociation, fut appelée à Tilsitt par son mari, pour implorer du vainqueur quelque adoucissement au sort de la monarchie prussienne. Ni sa beauté ni ses larmes, ni la pudeur de refuser une consolation à une femme humiliée, à une reine vaincue, ne purent arracher à Napoléon une seule ville ou une seule province, pour décorer au moins de quelque magnanimité ou de quelque compensation son triomphe. Alexandre lui-même abandonna cette reine si admirée et si plainte à la merci de son nouvel allié. Ce fut ainsi que le serment de Potsdam sur le tombeau du grand Frédéric fut accompli. La reine repartit dans les pleurs, pour aller mourir de l'outrage. C'était la seule femme de la cour de Prusse qui ne méritât pas le sort de sa patrie; car elle avait toujours eu l'âme d'une héroïne, et elle n'avait participé en rien ni au machiavélisme, ni aux ambitions, ni aux trahisons du cabinet de son mari.

Tel fut le traité de Tilsitt, la plus éclatante défection dont l'histoire moderne offre l'exemple, qui doubla l'audace et les forces du conquérant de l'Occident, et qui prépara par une prompte expiation les hontes et les désastres de la Russie.

LIVRE NEUVIÈME

I

Tandis que Napoléon repliait lentement ses armées, rançonnait la Prusse, créait le royaume de Westphalie, méditait l'invasion de l'Espagne, séquestrait l'Angleterre dans ses îles, et accomplissait sans obstacle maintenant tout ce qu'il avait reçu de la victoire et de la négociation la liberté d'accomplir, Alexandre, humilié à ses propres yeux, rentrait à Pétersbourg, embarrassé de sa nouvelle amitié. Il cachait à sa propre cour et à sa mère elle-même l'étendue des concessions faites à Tilsitt. M. de Romanzow seul, devenu son

premier ministre, connaissait le traité secret. Élevé dans les traditions de la politique antiottomane de Catherine II, M. de Romanzow pardonnait tout à son maître et à Napoléon, pourvu que l'empire ottoman fût livré en proie à la Russie.

Napoléon, par un abus d'influence ou par un excès d'indélicatesse inexplicable, avait envoyé pour représenter la France en Russie le général Savary, un des complices les plus suspects du meurtre du duc d'Enghien. Alexandre poussait la complaisance jusqu'à innocenter Savary, comme il avait innocenté Caulaincourt, moins compromis que Savary aux yeux de la cour et de la famille impériale. Il caressait l'ambassadeur de France, et se montrait plus empressé qu'à Tilsitt d'accomplir même contre l'Angleterre les stipulations du traité occulte. Il éprouvait ou il affectait pour Napoléon plus d'enthousiasme qu'il ne convenait au vaincu d'en éprouver pour son vainqueur.

« Son génie est mon étoile, » disait-il à Savary; « j'ai plus profité en quelques jours d'entretien « intime avec lui, que dans toute ma vie politique. « Ses leçons sont pour moi des oracles. C'est lui « qui m'a dit le premier, en parlant des Turcs à Til« sitt : On ne peut rien faire avec ces barbares : « arrangeons-nous à leurs dépens ! »

Il témoignait une impatience fébrile d'obtenir de Napoléon, encore muet sur les stipulations secrètes de Tilsitt, l'autorisation de fondre sur les provinces ottomanes.

Napoléon suspendait trop pour la convenance d'Alexandre cette autorisation : non qu'il n'eût sacrifié la Turquie pour l'empire d'Occident dans sa pensée, mais par pudeur de livrer une capitale aussi prépondérante que Constantinople à un empereur d'Orient. La concession de Constantinople lui paraissait la reconnaissance d'une souveraineté orientale, plus prestigieuse que la souveraineté de l'Occident aux yeux des nations et de l'histoire. Il suspendait donc, sous divers prétextes, le consentement promis à Tilsitt. Ces lenteurs humiliaient et offensaient Alexandre. Il avait trop concédé de son honneur pour ne pas vouloir au moins la prompte justification de sa nouvelle alliance, impopulaire en Russie, par l'extension de son empire en Orient.

Le grand écuyer de Napoléon, M. de Caulaincourt, moins directement compromis que le général Savary dans le meurtre du duc d'Enghien, mais dont le nom cependant avait été malheureusement mêlé à l'enlèvement des émigrés dans l'État de Bade, fut envoyé à Pétersbourg. Napoléon, soit

par bravade, soit pour montrer son ascendant sans limite sur Alexandre, semblait trois fois de suite se complaire à se faire représenter à Pétersbourg par des hommes plus ou moins entachés de service ou de complicité dans le plus sinistre événement de son règne.

La mission de M. de Caulaincourt avait pour objet de faire temporiser la Russie en ce qui concernait l'empire ottoman, de la pousser en attendant sur la Finlande, et d'obtenir de l'empereur Alexandre son consentement au moins tacite à l'usurpation complète du royaume d'Espagne et de Portugal. Pendant les derniers mois de 1807 et les premiers mois de 1808, M. de Caulaincourt réussit à amortir l'impatience d'Alexandre; mais cette impatience se changeait à la fin en aigreur et en amertume de déception. Napoléon fut contraint de proposer enfin catégoriquement le partage complet de l'empire ottoman à Alexandre. Il lui écrivit une lettre de sa main, pour lui déclarer son intention définitive de procéder à ce partage entre la France, l'Autriche et la Russie.

Alexandre, à la réception de cette lettre, crut embrasser enfin le rêve de sa vie, consentit à tout contre l'Espagne. ferma les yeux sur l'Allemagne et sur l'Angleterre, occupa la Finlande, et sollicita

une seconde entrevue à Erfurth, pour stipuler, dans l'intimité et dans la discrétion d'un complot d'État contre le monde, les conditions et les délimitations de ce crime, plus vaste et plus impolitique pour la France que le crime contre la Pologne.

Mais la politique de Napoléon, comme celle des princes parvenus de la victoire au trône et qui ne sont pas sûrs du lendemain, était une politique toute viagère. La France et l'Europe, après la création d'un empire d'Orient russe, devenaient ce que l'Italie, la Gaule et l'Espagne étaient devenues après la translation de l'empire romain en Orient. Napoléon, quoique parfaitement convaincu de cette déchéance future de l'Europe par les lumières diplomatiques de M. de Talleyrand, sacrifiait tout au jour. L'avenir, dont il ne serait pas responsable dans son tombeau, n'existait pas pour lui. Sa diplomatie, déplorable en ce qui concernait la Russie et l'empire ottoman, ne voyait jamais qu'un point de l'espace à la fois, une heure d'ambition, une explosion de gloire.

Malheur aux peuples qui se résument dans l'égoïsme démesuré d'un trop grand homme, surtout quand cet homme n'a pas d'aïeux et ne doit pas avoir d'enfants! Cet homme prodigue l'avenir comme le passé à un seul intérêt, l'intérêt de son

nom. Telle a été cinq fois en dix ans la politique de Napoléon à l'égard de la Turquie. Il a sacrifié à des complaisances russes la politique de François Ier, celle de Louis XIV et celle de la France future; politique que nous cherchons aujourd'hui à racheter au prix de notre sang.

II

Le mois de mai 1808 avait vu s'accomplir à Bayonne, l'attentat le plus perfide et le plus odieux envers un peuple et une dynastie, qui ait jamais avili la grandeur d'une politique souvent criminelle, mais au moins héroïque jusque-là. Le conquérant s'était embusqué dans un piége. Deux mots suffisent pour caractériser les événements de Bayonne. Napoléon, pour occuper subrepticement l'Espagne sans motif, avait demandé le passage de ses troupes à travers l'Espagne vers le Portugal. Sous ce prétexte, ses armées, d'abord peu nombreuses, puis sans nombre, avaient inondé le pays, surpris et occupé les places fortes, marché sur la capitale, envahi Madrid.

Interrogé avec inquiétude par la cour d'Espagne sur cette occupation inexpliquée du royaume, il

avait répondu par le silence. Il voulait que ce silence jetât la cour d'Espagne dans un tel doute et dans une telle anxiété, qu'elle prît enfin la résolution de fuir devant lui, de lui abandonner par une désertion spontanée le trône vide, et de se réfugier, comme la cour de Lisbonne, dans ses riches provinces d'Amérique. Mais, d'un autre côté, comme la fuite de cette malheureuse dynastie sur sa flotte en Amérique aurait démembré les provinces espagnoles américaines et la monarchie que Napoléon convoitait tout entière, il avait placé une escadre française dans le port de Cadix, pour empêcher d'une main le départ du roi qu'il poussait de l'autre, et pour retenir captive, sous prétexte de désertion, la dynastie des Bourbons fugitive.

Un hasard fit avorter ce plan. Le peuple de Madrid s'opposa au départ de la cour. Napoléon, avec une fertilité d'invention digne du génie des cours italiennes sous les Borgia, en imagina un autre.

De funestes dissensions dans la famille royale d'Espagne avaient envenimé le fils contre la mère, le père contre le fils. Un favori de la mère et du père, le prince de la Paix, était odieux au peuple. Le peuple, dans une sédition contre le favori,

arracha l'abdication au père, et proclama le fils roi d'Espagne. Napoléon, dont l'armée, commandée par Murat, était aux portes de Madrid, donna ordre à son lieutenant d'entrer en maître et en arbitre dans la capitale. Le père, le fils, la mère, en appelèrent au jugement de Napoléon, leur allié et leur ami. Il les attira les uns et les autres, sous prétexte de les entendre et de les concilier, à Bayonne. Il les reçut avec des respects simulés, des apparences de doute, et des lenteurs d'examen sur leurs torts ou sur leurs griefs mutuels; il fit augurer tour à tour au père et au fils un jugement favorable à leurs prétentions; puis, quand ils furent tous dans Bayonne ses hôtes et ses suppliants, il referma le piége sur eux, les découronna l'un par l'autre, assista à leurs reproches et à leurs récriminations domestiques, comme pour les flétrir avant de les dégrader, les envoya languir dans ses maisons royales converties en prisons d'État, couronna son frère Joseph Napoléon roi d'Espagne et des Indes, et lui donna une seconde armée française pour cortége à Madrid.

Cet acte, inouï dans les annales des peuples, arracha un cri unanime de réprobation au monde. L'hypocrisie y avait déshonoré la force. C'était la première fois que le mépris pour une trahison

s'unissait contre Napoléon tout-puissant à la terreur contre la violence. Alexandre seul ne protesta pas dans son cœur; il avait vendu sa conscience au prix de l'empire d'Orient. Mais les peuples étaient plus intègres que les cours; leur indignation couva sous leur servitude.

III

Pendant que l'Espagne, soulevée sous le pied même des armées françaises, forçait Napoléon à rappeler sa grande-armée d'Allemagne pour se porter précipitamment au secours de son frère Joseph, déjà chassé de Madrid, l'Europe se demandait à voix basse quel serait enfin le terme de ses humiliations et de ses prosternements devant l'insatiable ambition d'un seul homme. La capitulation d'une armée française à Baylen, et l'héroïque suicide de Saragosse à la fin de 1808, venaient de révéler à l'Allemagne abattue la force indomptable que retrouve le cœur des nations dans le désespoir du patriotisme et dans l'anéantissement de ses armées et sous les décombres mêmes de ses villes.

L'Autriche armait, sans avouer encore la cause

de ses armements. Napoléon inquiet lui demandait en vain des explications impérieuses ; il remplissait en vain le palais des Tuileries de ses explosions calculées de colère contre l'ambassadeur de cette puissance, M. de Metternich. Il pressait, au mois de septembre 1808, l'entrevue d'Erfurth avec l'empereur Alexandre, afin de s'assurer, dans l'alliance plus intime encore avec la Russie, la sécurité qui lui était nécessaire en Allemagne pendant qu'il porterait cinq cent mille hommes en Espagne.

Tous les vrais amis d'Alexandre à Pétersbourg, et surtout sa propre mère, l'impératrice Marie-Federowna, le conjuraient d'éluder cette entrevue fatale à sa politique, à son honneur, et peut-être à sa vie. L'homme qui avait attiré deux rois à Bayonne, et qui les avait jetés du trône dans l'exil, de l'hospitalité dans les fers, leur paraissait capable d'abuser même de la confiance de son allié, et de saisir dans sa personne un otage couronné de l'alliance.

Alexandre rejeta ces appréhensions maternelles comme une puérilité de tendresse, et comme un outrage à son ami l'empereur des Français. Il traversa rapidement la Pologne et la Prusse, encore occupée par des garnisons françaises ; il compatit

en passant à l'humiliation de son ancien allié le roi de Prusse et à la misère de ses États. Le 27 septembre 1808, il se jeta dans les bras de Napoléon, qui était accouru d'Erfurth sur la route de Weimar pour accueillir avec plus d'empressement son jeune allié. Napoléon tenait à Erfurth une cour de rois. Au milieu des fêtes et des chasses, les deux empereurs renouèrent seul à seul, pendant une intimité de seize jours, l'union un moment relâchée par la répugnance de Napoléon à tout accorder sur le Bosphore, et la resserrèrent par la convention secrète datée d'Erfurth le 12 octobre.

L'alliance, plus qu'offensive et défensive, semblait incorporer les deux peuples en un. La France s'engageait à ne consentir à aucune autre paix avec l'Europe qu'à celle qui octroierait la Finlande et les provinces danubiennes à l'empire russe. La Russie devenait, à ce prix, complice gratuite de l'attentat de Bayonne qui avait soulevé le cri de Pétersbourg et du monde, prenait l'engagement de ne consentir de son côté à aucune autre paix qu'à celle qui assurerait la couronne des Espagnes sur la tête de Joseph Bonaparte.

Un article, aussi honteux que perfide, stipulait que, jusqu'à l'envahissement des provinces danubiennes par les Russes, les ambassadeurs de

France et de Russie à Constantinople concerteraient secrètement leur langage pour ne pas compromettre l'amitié qui existait entre la Porte et la France, et ne pas donner l'éveil à la Turquie.

Digne pendant du piége de Bayonne ! On voit jusqu'où la force sans moralité, sans frein et sans scrupule peut s'abaisser dans la ruse et dans la trahison pour assurer le succès de ses complots d'État. Alexandre et Napoléon à Erfurth n'étaient plus deux souverains, mais deux conspirateurs forcés de demander silence à leurs ministres comme à leur conscience, pour ne pas ébruiter leur complicité. Une telle politique ne pouvait que perdre l'un et déshonorer l'autre.

Leur conduite publique à Erfurth fut digne de leurs trames obscures, sans respect d'un côté, sans dignité et même sans décence de l'autre. Napoléon ne craignit pas de donner à Alexandre une fête militaire sur le champ de bataille d'Iéna, où Alexandre avait vu, si peu de temps avant, le désastre et presque le détrônement du roi et de la reine de Prusse, ses alliés et ses amis. Alexandre ne rougit pas d'accepter cette fête, et d'assister avec complaisance au souvenir de sa propre défaite. Engageant non pas seulement sa politique, mais sa propre famille, dans ses adulations à Napoléon, il

promit à l'empereur des Français d'obtenir pour lui de l'impératrice Marie-Federowna une de ses filles pour épouse, afin de mêler son propre sang au sang de l'allié intime auquel il avait voué sa politique. Dans une représentation théâtrale devant les rois et les ministres réunis à Erfurth, il remercia, par une obséquieuse allusion, le ciel de *l'amitié d'un grand homme !*

L'entrevue d'Erfurth, cimentée par ces identités secrètes d'intérêt et d'ambition, permit à Napoléon de courir en Espagne pour y réinstaller son frère Joseph, refoulé jusqu'aux frontières de France par les Espagnols et les Anglais. Quatre cent mille hommes l'y précédèrent ou l'y suivirent. Cette longue campagne, où le sol dévorait les armées, et où les victoires mêmes ne donnaient que des revers, n'entre pas dans le sujet de ce récit. Elle se termina en 1809 par la rentrée de Joseph Bonaparte dans le palais de Madrid, par l'expulsion de l'armée anglaise de l'Espagne, par une immense déperdition de forces, de temps, de meurtres pour la France, et enfin par le départ soudain de Napoléon de Valladolid pour venir surveiller de plus près à Paris les mouvements de l'Autriche, encouragée à l'action par l'énergie de l'Espagne.

IV

Il trouva la France humiliée du rôle indigne d'un grand peuple auquel la perfidie de Bayonne avait ravalé son nom. Il entendait les premiers murmures de l'opinion publique contre l'épuisement de la population par des recrutements sans terme, pour une guerre sans autre résultat national que des trônes précaires à déférer à une famille.

Il crut comprimer ces murmures par un éclat de colère affectée contre M. de Talleyrand, son ancien ministre, qui blâmait trop haut le népotisme napoléonien en Espagne. Il lui reprocha faussement de lui avoir conseillé le meurtre du duc d'Enghien et l'expédition d'Espagne, contre lesquels M. de Talleyrand osait se déclarer aujourd'hui avec la fortune ! il le menaça de l'œil, de la voix et du geste; il lui interdit, par la volubilité et par la foudre de ses invectives, la réplique, l'explication, l'excuse; il le renvoya pâle, tremblant, muet, et déjà conspirateur, de la salle du conseil. Il fit retentir à dessein cette explosion de colère dans tout l'empire, et jusqu'à Vienne.

Il leva cent mille hommes anticipés sur la géné-

ration qui n'atteignait l'âge de la guerre qu'en 1809 et 1810. Il ordonna à son ministre de la police de lui dresser une liste de tous les enfants de familles suspectes de froideur pour sa dynastie, âgés de seize à dix-huit ans, et de lui préparer un décret pour les incorporer de force dans ses pépinières militaires. — « Si l'on fait quelque objection, » écrivit-il à son ministre, « il n'y a pas d'autre ré- « ponse à faire, si ce n'est que cela est mon bon « plaisir. »

C'étaient autant d'otages de l'opinion pris en pleine civilisation dans les familles. Il rappela deux cent mille hommes aguerris d'Espagne, pour les reporter au delà du Rhin et du Danube; il les remplaça en Espagne par des soldats encore enfants. Il ordonna à son ambassadeur à Vienne de rentrer en France. Il somma l'empereur Alexandre d'exécuter les conditions absolues du traité d'Erfurth, et de peser sur l'Autriche par le nord pendant qu'il l'écraserait par le midi.

Alexandre, embarrassé en Finlande de la lenteur de sa conquête sur la Suède, était mécontent de l'insuffisance du prix que Napoléon avait mis à sa coopération dans les provinces danubiennes, et des réserves qu'on lui imposait encore du côté de Constantinople. Il s'affligeait de la nécessité de

concourir à une guerre sans fruit et sans dignité pour lui contre l'Autriche; il demandait à Napoléon des engagements formels contre le rétablissement de la Pologne indépendante ou française.

Napoléon lui abandonnait sans peine, quoique sans dignité, une nation dont il n'avait jamais employé le nom que comme une menace vaine à la Russie, à l'Autriche, à la Prusse; enfin il forçait, par une apostrophe foudroyante en pleine cour, M. de Metternich à emporter à Vienne les dernières espérances de paix; et il partait de Paris le 12 avril 1809, au bruit du passage de l'Inn par les Autrichiens, entrés en Bavière.

Le génie du soldat fit oublier, dans cette mémorable campagne de 1809, les fautes du politique. La rapide concentration de deux cent mille Français et de cent mille auxiliaires de la confédération du Rhin, la marche de cent mille autres Français ou Italiens, de Milan par le Tyrol sur la Hongrie, la bataille de trois jours sous Ratisbonne, la retraite pas à pas, mais militaire et sans déroute, de l'archiduc Charles sur la Bohême, lui ouvrirent une seconde fois en un mois le cœur de la monarchie et les murs de Vienne.

La bataille indécise quoique si meurtrière d'Essling, la victoire acharnée mais décisive de Wa-

gram, la seconde paix de Vienne du 14 octobre 1809, paix moins exigeante déjà que la déclaration de guerre; le retour de Napoléon à Paris, ses désastres croissants en Espagne, son enlèvement du pape de Rome, sa réunion de l'État romain à l'empire, son divorce, son nouveau mariage avec une archiduchesse d'Autriche, principale dépouille de la guerre de 1809; son refroidissement pour Alexandre, qui l'avait peu ou mal secondé pendant la campagne de Wagram; enfin les nouveaux liens qu'il venait de nouer avec l'Autriche, et le pressentiment d'une alliance austro-française contre la Russie : toutes ces circonstances réunies, et surtout le désir non satisfait de s'emparer de Constantinople, avaient sinon aliéné, du moins contristé et glacé le cœur d'Alexandre envers son ancien ami l'empereur Napoléon. Il commençait à rougir d'une complicité stérile qui le dépopularisait dans sa propre cour, et qui lui faisait gratuitement subir la responsabilité de l'usurpation universelle sans qu'il en recueillît un lambeau.

Dans la prévision d'une rupture avec la France, il se hâta, après trois campagnes meurtrières mais lentes et indécises sur le Danube, de signer avec les Turcs le traité de Bucharest. Ce traité ne l'investissait pas même des provinces de Moldavie et

de Valachie, que Napoléon à Erfurth lui avait abandonnées comme une proie insuffisante. Il ne lui donnait que la Bessarabie, la limite du Pruth, une partie des provinces danubiennes, et un protectorat mal défini sur les Serviens, ses auxiliaires dans la guerre contre les Turcs. Mais il rassemblait cent cinquante mille hommes sur la frontière du grand-duché de Varsovie.

V

Sans énumérer minutieusement ici les nombreux griefs réciproques dont Napoléon et Alexandre hérissèrent leurs négociations de 1809 à 1812, on peut réduire, à deux causes toutes personnelles et toutes morales, les causes secondaires qui déterminèrent la guerre entre les deux empires. Ces deux empires n'étaient déjà plus en réalité que deux hommes. La guerre de 1812 fut une guerre de passion et non d'intérêt, une guerre antique, une querelle de rois vidée par le sang des peuples.

Ces deux principales causes furent, selon nous, le repentir tardif de Napoléon de n'avoir pas totalement effacé la Prusse de la carte de l'Allemagne, et le repentir d'Alexandre de s'être inféodé si gra-

tuitement à l'oppresseur de l'Occident. L'un voulait achever la Prusse, et élargir de ses débris les royaumes de famille constitués par lui en Hollande et en Westphalie, pour constituer à perpétuité, dans une confédération plus sûre et plus forte, une vassalité germanique à son profit et au profit de ses descendants. L'autre sentait que le monde était lassé de servitude, et qu'il cherchait un appui des rois et des peuples au delà de la Vistule. Ce rôle d'antagoniste couronné du démolisseur des nationalités et des trônes, qu'Alexandre avait entrevu à son avénement, qu'il avait laissé échapper par l'ambition des petits accroissements de territoire, au lieu de l'ambition des grandes attitudes, lui apparaissait trop tard, mais enfin lui apparaissait sous la forme d'un regret et presque d'un remords.

Ce fut là, bien plus que les misérables chicanes sur l'exécution plus ou moins stricte de l'absurde blocus continental contre les marchandises anglaises, ce fut là ce qui amena le choc final entre la France et la Russie. L'Orient, présenté seulement comme un leurre à Alexandre par Napoléon, lui avait été fermé en réalité; l'Occident, vers lequel on l'avait ainsi rejeté, était désormais trop étroit pour deux maîtres. Il fallait que la victoire

décidât s'il n'y aurait plus qu'un tsar effacé au fond du nord de l'Europe, ou s'il y aurait deux empereurs au moins égaux dans l'Occident.

VI

Non content de la confédération du Rhin, Napoléon cherchait à nouer une confédération du Nord entre la Suède, le Danemark, et l'ombre de Pologne qu'il avait timidement évoquée dans le duché de Varsovie.

Bernadotte, déjà monté malgré lui par l'élection au trône de Suède, se souvenait trop, ainsi que son peuple, de la spoliation récente de la Finlande, donnée par le traité d'Erfurth à la Russie. Il ne promettait l'acquiescement de la Suède qu'à la condition de la restitution de la Finlande, que Napoléon ne pouvait plus arracher à Alexandre.

Ainsi, ses deux fautes retombaient sur lui au moment où il allait ouvrir la campagne de 1812 contre la Russie. La Suède, son alliée naturelle de gauche, lui reprochait de l'avoir impolitiquement dépouillée de la Finlande en faveur d'Alexandre; et la Turquie, son alliée séculaire, n'espérant plus rien de lui après la trahison de Tilsitt et d'Erfurth,

faisait la paix avec la Russie, ennemie plus naturelle, mais alliée moins infidèle que Napoléon. Ainsi, les deux coopérations qu'il aurait dû se ménager sur ses deux flancs pour une guerre au centre, lui manquaient à la fois, non par nature, mais par force. Il avait fait violence à la nature des choses par l'impatience à contre-sens de sa diplomatie. Tant de fautes politiques, accumulées partout depuis cinq ans, devaient enfin s'écrouler sur lui.

Jamais homme n'avait été plus grand guerrier et plus imprévoyant diplomate. Ses historiens contemporains l'ont flatté ; les événements ne le flattaient déjà plus.

L'Angleterre, rejetée dans la guerre après la courte trêve d'Amiens, au moment où la France, altérée de commerce, épuisée de calamités, avait besoin de la liberté des mers ; la Prusse, humiliée, démembrée, mais non morte, laissée imprudemment au cœur de l'Allemagne comme pour saigner à perpétuité devant le monde, et pour couver impunément ses ressentiments et ses vengeances ; l'Autriche, deux fois vaincue, mais vaincue à moitié, trop humiliée pour être jamais une alliance sûre, trop puissante en territoire et en armes pour n'être pas une ennemie dangereuse sur ses flancs ; l'Espagne, obéissante et dévouée, changée par l'at-

tentat de Bayonne en une éternelle consommation d'or, d'armées et de sang pour la ruine de la France ; un souverain pontife inoffensif et obséquieux, arraché de son palais et promené en voiture de Rome à Turin, de Turin à Grenoble, de Grenoble à Savone, comme pour défier gratuitement le cri des consciences et les foudres du catholicisme européen, que Napoléon avait lui-même reconstitué en puissance politique et civile ; la Russie, d'abord caressée au delà de toute prudence par le partage du monde en empire d'Orient et d'Occident, puis attiédie, mécontentée, aigrie par l'inexécution de ces folles promesses ; enfin la Suède, aliénée par le dépouillement sans prétexte de sa principale province, et la Turquie, contrainte par la perfidie de Tilsitt à se réfugier dans l'alliance russe, suicide forcé par l'impéritie et l'ingratitude de la France : tels étaient, en si peu d'années, les contre-sens diplomatiques de Napoléon, vantés comme des vues de génie par ses historiens, et qui ne lui laissaient en réalité pour alliés que la pire espèce des alliés, des vaincus !

« Ne voyez-vous pas, » disait-il lui-même aux confidents de ses pensées, qui lui déconseillaient une campagne dans l'infini et dans l'inconnu au delà du Niémen, « ne voyez-vous pas que je ne

« suis point né sur un trône ; que je dois m'y sou-
« tenir comme j'y suis parvenu, par la gloire ;
« qu'il faut que cette gloire s'accroisse sans cesse ;
« qu'un soldat devenu souverain comme moi ne
« peut plus s'arrêter ; qu'il faut monter toujours,
« ou tomber dès qu'on s'arrête ? Je dois attaquer la
« Russie. On se reposera après, » continuait-il :
« ceci sera le cinquième acte, le dénoûment. »

On voit assez par ce langage que toutes ses raisons étaient des passions, et que, comme les passions, ces raisons ne voulaient ni objection ni retard.

« Cet homme, » poursuivait-il en parlant d'Alexandre, « est le seul souverain qui pèse encore
« sur le sommet du vaste édifice européen. Jeune
« et plein de jours, les forces de ce rival croissent
« sans cesse, quand les miennes déjà commencent
« à décliner. »

Un ministre complaisant, qui n'était que le rédacteur de ses sophismes, Maret écrivait, sous la dictée de son maître, des notes où Napoléon cherchait moins à justifier qu'à attiser la guerre.

VII

Le 9 mai 1812, Napoléon partit pour Dresde, où l'attendaient tous les rois et les princes ses vassaux de la confédération du Rhin. De Dresde à la Vistule, il voyage à travers six cent vingt mille hommes échelonnés de son armée d'invasion. Soixante mille Autrichiens, Prussiens, Espagnols, Napolitains, Portugais, suivent par force ce courant d'armées précipitées par un seul homme vers la frontière russe. Huit cent mille soldats traversent le Niémen à sa voix. « La Russie, » dit Napoléon le pied sur la rive, « est entraînée par la fa« talité ! ses destinées doivent s'accomplir. Mar« chons ! »

Alexandre, surpris par la rapidité de la résolution et par la masse des ennemis, couvrait avec quatre cent cinquante mille hommes la rive opposée. Il les commandait en personne, sous l'inspiration de son ministre de la guerre et de son généralissime Barclay de Tolly, politique aussi consommé que tacticien habile. Barclay de Tolly, voué d'avance, mais voué sciemment, à l'ingratitude du pays qu'il allait sauver, avait résolu de

faire alliance avec l'espace, le temps et le climat, ces trois alliés naturels de la Russie. Plus jaloux du salut de la nation que de sa gloire personnelle, il avait tracé, de concert avec Alexandre, le plan d'une retraite victorieuse qui, sans livrer à Napoléon autre chose que de la terre nue et des cendres, conduirait pas à pas ces huit cent mille hommes, décimés jour par jour sur une route de huit cents lieues, dans le piége de glace où le vide, la faim et l'hiver devaient les achever. La nature indiquait d'elle-même ce plan à la Russie, défendue par son immensité et par ses frimas; mais ce fut un généreux sacrifice de gloire qu'Alexandre et Barclay de Tolly firent à la patrie russe. Napoléon, malgré l'infaillibilité du génie militaire que les historiens lui attribuent, n'entrevit ce piége qu'après y être tombé.

Cette campagne, admirablement chantée par M. de Ségur, est trop mémorable pour être oubliée, trop vaste pour être dignement racontée en de courtes pages. Nous nous bornerons à la suivre rapidement à la trace de feu, de fumée et de cadavres dont elle couvrit les routes de la Pologne et de la Russie.

VIII

Napoléon, après avoir fait traverser sous ses yeux le Niémen à quatre cent cinquante mille combattants, suivis de huit cents pièces de canon, de quarante mille voitures, et d'une multitude de conducteurs de chariots et de suivants d'armée qui embarrassaient sa marche et dévoraient la terre, espéra trouver l'armée russe à Wilna en Lithuanie. Il n'y trouva que le pays épuisé déjà par la retraite de l'armée russe et des Polonais, mécontents des hésitations que son alliance avec l'Autriche le forçait d'apporter à Varsovie au rétablissement d'une Pologne. Il pouvait ressusciter un peuple conquis, il préférait ménager les conquérants.

« Dans ma situation, » dit-il aux Polonais avec une faiblesse de diplomatie qui contrastait avec la force de ses armées, « j'ai beaucoup d'intérêts à « concilier, de devoirs opposés à remplir. Si j'avais « régné à l'époque du premier partage de votre « pays, à l'époque du second et du troisième « partage, j'aurais armé mes peuples pour vous « défendre. J'aime votre nation. J'autorise les ef- « forts que vous voulez faire. Si vos efforts sont

« unanimes, vous pouvez concevoir l'espoir de for-
« cer vos ennemis à reconnaître vos droits : mais
« dans des contrées si vastes et si éloignées, c'est
« entièrement dans les efforts de la population elle-
« même que vous pouvez trouver l'espoir du suc-
« cès !

« Je dois ajouter que j'ai garanti à l'empereur
« d'Autriche, mon allié, l'intégrité de ses domai-
« nes, et que je ne puis sanctionner encore aucune
« manœuvre, aucun mouvement qui tende à trou-
« bler la paisible possession de ce qu'il occupe des
« provinces de Pologne. »

Ce langage faisait du libérateur attendu de la Pologne le complice résigné de ses oppresseurs. Il apportait le désespoir au lieu de la liberté dans les âmes ; il laissait derrière Napoléon, prêt à s'avancer au cœur de la Russie, des provinces presque indifférentes au nom du maître qui leur promettait les mêmes chaînes. De ce jour, la campagne révolutionnaire était perdue ; la campagne militaire allait manquer de base et de retraite en Pologne.

IX

Déjà étonné du vide qu'il trouvait à Wilna, Na-

poléon se répandait en invectives contre la prétendue lâcheté d'Alexandre, qui n'acceptait pas le défi des batailles sur le terrain où l'agresseur l'avait d'avance fixé. « Il n'a, » dit-il, « que trois généraux, « incapables de se mesurer avec nous : Beningsen, déjà trop vieux pour la guerre en 1806; « Kutüsof, dont Alexandre se défie, parce qu'il « représente le vieux parti russe et barbare; et « enfin Barclay de Tolly, qui n'est qu'un tacticien « habile et temporisateur, un général de retraite »

Toutefois il envoya de Wilna un parlementaire à Alexandre, pour le provoquer à des conférences de paix. Le désert qui s'ouvrait devant lui l'intimidait plus que l'armée russe. Il perdit vingt jours à Wilna à attendre que ses ailes eussent repris le niveau avec son centre, et à espérer le retour du parlementaire envoyé à Alexandre : le silence et la solitude de la Lithuanie lui répondirent seuls. Il se décide enfin à franchir, le 17 juillet, les limites de la vieille Russie, et à marcher sur Witepsk. Du sommet des hauteurs qui dominent la ville et le lit de la Dwina derrière Witepsk, il eut la joie d'apercevoir les feux innombrables de l'armée d'Alexandre, campée sur les collines en étages derrière la ville.

« A demain, cinq heures du matin, » s'écria -

t-il, « le soleil d'Austerlitz ! » Salut superstitieux dont il flattait toujours l'imagination de ses soldats et la sienne, la veille ou le jour des batailles ! Le soleil du lendemain n'éclaira que le camp abandonné des Russes.

« Eh bien ! » dit-il avec l'accent de la déception qui se résigne, « je m'arrête ici ; je veux m'y « reconnaître, y rallier, y reposer mon armée, y « organiser la Pologne. La campagne de 1812 est « finie ! celle de 1813 fera le reste ! Je ne ferai pas « la folie de Charles XII. »

Puis, se repentant peu de jours après de cette sagesse, « Croyez-vous donc de bonne foi, » dit-il à ses lieutenants, « que je sois venu de si loin pour « conquérir cette masure ? Non ! A Moscou ! à Mos- « cou ! » poursuivit-il, « à Moscou, la ville sainte ! « Il faut éblouir par les grands noms le monde ! »

Après quinze jours d'hésitation et de saison perdue à Witepsk, il lance de nouveau ses trois armées sur Smolensk, route de Moscou. Cent vingt mille hommes de l'armée de Barclay de Tolly et de Bagration semblaient l'y attendre.

« Enfin, » s'écrie-t-il, « je tiens la bataille ! » La bataille lui échappa de nouveau pendant la nuit, avec les Russes disparus dans le désert. Murat, chef intrépide et cette fois prudent de son avant-

garde, se jeta à ses genoux pour le conjurer de reconnaître le piége, et de ne pas s'y enfoncer plus avant : tout fut inutile. « Moscou est le délire de « son imagination ! » s'écria Murat en sortant de la tente de Napoléon. « Moscou est sa perte et la « nôtre ! »

Smolensk, brûlé par les Russes pendant la nuit, n'était plus au réveil qu'un monceau de cendres. « Les Russes sont des femmes et s'avouent « vaincus, » dit-il en s'avançant sur ces décombres.

Ses soldats harassés et ses lieutenants remplis de sinistres pressentiments murmuraient en vain. Il feignit d'écouter ces murmures et de vouloir se rallier, se réorganiser, et temporiser à Smolensk jusqu'au futur printemps. Ces paroles n'étaient qu'une concession à la lassitude de l'armée. Déjà son avant-garde heurtait les Russes en retraite à Valontina, remportait une demi-victoire dont chaque armée pouvait s'attribuer l'honneur et partager les désastres. Les quatre cent vingt mille combattants qui avaient traversé le Niémen étaient déjà réduits à cent soixante mille par la fatigue, les maladies, la faim, la désertion, les blessures, la mort.

Il appela le maréchal Victor avec la réserve

restée sur le Niémen à le remplacer à Smolensk, et s'élanca de nouveau vers Moscou.

X

Barclay de Tolly, accusé de faiblesse et de trahison par les Russes pendant qu'il sauvait la Russie, venait de céder le commandement à Kutüsof, qui incarnait dans son nom et dans son caractère le génie national des vieux Russes. C'était un élève et un souvenir vivant du sauvage et victorieux Souvarof. Le cri de la Russie contre la temporisation de Barclay de Tolly, qui perdait de l'espace pour sauver des hommes, avait forcé la main à Alexandre. Barclay de Tolly, par un héroïsme antique d'abnégation, avait consenti, quoique ministre de la guerre et généralissime la veille, à servir le lendemain comme lieutenant sous les ordres de Kutüsof. Alexandre, par respect pour le préjugé national qui voyait dans Kutüsof le champion de la gloire et de la patrie russe, avait quitté l'armée pour ne pas gêner par sa présence la liberté absolue de son général.

Kutüsof attendit Napoléon dans une véritable forteresse nationale, au confluent de la Moskowa et de la Kolowga.

« Soldats, » dit Napoléon à son armée la veille de la bataille si longtemps poursuivie, « voilà la « bataille que vous avez tant désirée! Désormais « la victoire dépend de vous! Elle vous est néces- « saire; elle vous donnera l'abondance, de bons « quartiers d'hiver, un prompt retour vers la pa- « trie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Fried- « land, à Smolensk, et que la postérité la plus re- « culée cite votre conduite dans cette journée! Que « l'on dise de vous : Il était à cette grande bataille « sous les murs de Moscou! »

La bataille, livrée en effet le lendemain, lui coûta vingt mille hommes et quarante-trois généraux tués ou blessés sur les plateaux de la Moskowa. Elle ouvrit la route de Moscou à travers cette avenue de cadavres, et donna son nom au maréchal Ney, le plus soldat de ces milliers de soldats. L'armée russe, qui n'avait voulu que décimer les Français sans espérer de les vaincre, se replia presque intacte et bientôt recrutée dans les forêts du midi de Moscou.

Cette capitale antique de la Russie s'était dévouée elle-même au salut de l'empire. Alexandre avait reçu, en la traversant, son serment de s'anéantir, plutôt que de livrer le cœur de la Russie à la conquête et à la profanation de l'Attila de

l'Occident. On sait comment Moscou tint son serment. Napoléon, en approchant de cette ville de trois cent mille âmes, n'entendit que le silence d'un tombeau, et ne vit s'élever au-dessus de ses trois cents coupoles dorées que la fumée d'un bûcher. Bientôt un incendie de cinq jours consuma sa conquête sous les pas de ses soldats.

Il y resta indécis, du 14 septembre au 19 octobre, séparé de ses communications avec la France, réduit à quatre-vingt-dix mille hommes désorganisés par la licence, démoralisés par le pillage, énervés par la faim, cernés par Kutüsof, atteints avant les frimas par l'imagination des frimas de l'hiver, attendant avec une stoïque patience la paix ou la retraite, que Napoléon leur promettait en vain tous les jours. Il provoqua vainement ses négociations toujours éludées avec Alexandre. Toujours trompé dans son espoir de voir les Russes demander merci dans leur capitale en cendres, déjà attaqué par Kutüsof dans les environs de Moscou, averti, par les premières neiges, des rigueurs d'un climat qui allait couvrir sa route, au retour, d'un vaste linceul, embarrassé de vingt mille blessés et dénué de chevaux pour ramener ses trophées et ses canons, il reprit enfin trop tard le chemin du Niémen.

Une explosion qui fit trembler le sol à dix lieues de Moscou annonça à l'armée la destruction du Kremlin par deux cent milliers de poudre que Napoléon avait ordonné au maréchal Mortier de faire éclater : adieu funèbre à une conquête qu'il ne pouvait pas garder, et où il voulait laisser la trace de sa colère !

Le même soir, il rédige un bulletin équivoque pour la France, dans lequel il présente sa sortie de Moscou comme une marche offensive contre Kutüsof. L'hiver, tardif jusque-là, se déclare enfin le 6 novembre : l'armée ne marche plus, elle se traîne engourdie, ou meurt chaque nuit en masse sur l'épaisse couche de neige qui cache la terre. Vingt mille chevaux meurent en une nuit, les soldats survivants se repaissent de leurs cadavres. Au réveil, un courrier, échappé aux nuées de Cosaques qui harcèlent la marche, apporte à Napoléon la nouvelle de la défaite de ses armées d'Espagne aux Arapiles, de la seconde fuite de son frère de Madrid, de la conspiration militaire des généraux Mallet et Lahorie, qui ont surpris toute une nuit sa capitale.

Toute sa fortune semble s'écrouler à la fois. Atteint et coupé par Kutüsof, il ordonne à Ney de lui ouvrir un passage, et de couvrir sa fuite vers

Smolensk, en se sacrifiant lui et son corps d'armée au salut de l'empereur. Ney, presque seul à la hauteur du désastre par son courage, se dévoue, et couvre la retraite en combattant à pied, le fusil à la main, sur chaque mamelon de neige de la route. Coupé lui-même de l'empereur entre Smolensk et la Bérézina, Ney, traqué dans les forêts et égaré sur les neiges avec un corps d'armée réduit à quelques centaines d'hommes, se retrouve, se fait jour à travers quatre-vingt mille Russes, franchit le Dniéper sur des glaçons encore mal liés au rivage, et tombe dans les bras de Napoléon qui s'écrie :

« J'aurais donné trois cents millions de mon « trésor pour racheter la perte d'un tel homme! »

Napoléon avait perdu, avant d'arriver à la Bérézina, tous ses canons, excepté quelques pièces de sa garde. De quarante-cinq mille cavaliers qui avaient passé avec lui le fleuve quelques mois auparavant, il ne lui restait que cent cinquante chevaux. Il fait brûler devant lui les aigles de ses régiments et tous ses équipages, pour ne pas laisser au moins les dépouilles de sa gloire aux Russes; mais deux cent mille morts, blessés ou prisonniers, huit cents pièces de canon, les cadavres de soixante mille chevaux de cavalerie, d'artillerie,

de bagages, démentent trop ce démenti de sa fortune.

Cette armée, devenue une foule, se retourne un moment avec l'énergie du lion mourant pour écarter les Russes du fleuve. La tête passa, le corps, retenu sur la rive, noyé ou écrasé sur les ponts de la Bérézina, resta à la merci des Russes, des flots ou des frimas. Napoléon ne ramenait en Pologne qu'une poignée de héros; il les abandonna à leur sort, et partit pour prévenir le bruit de son désastre à Paris.

L'hiver acheva, après son départ, ce que la déroute avait épargné. On ne peut lire sans pitié pour les hommes tour à tour instruments et victimes de l'ambition et de l'orgueil des conquérants, le tableau qu'un historien témoin oculaire et familier de Napoléon, M. de Ségur, trace de la dernière marche de la grande-armée en touchant enfin au territoire de la Prusse polonaise, son dernier asile.

« C'était donc là, dit-il en finissant son récit, cette rive que nous avions hérissée, quelques mois avant, de nos innombrables baïonnettes. Cette terre alliée, qui disparaissait alors sous les pas de notre immense armée combinée, nous avait paru comme métamorphosée en vallées et en collines toutes

mouvantes d'hommes et de chevaux. Voilà ces mêmes vallons d'où sortirent, aux rayons d'un soleil brûlant, ces trois longues colonnes de dragons et de cuirassiers, semblables à trois fleuves de fer et d'airain étincelants. Eh bien! hommes, armes, aigles, chevaux, le soleil même, et jusqu'à ce fleuve frontière qu'ils avaient traversé pleins d'ardeur et d'espoir, tout a disparu. Le Niémen n'est plus qu'une longue masse de glaçons surpris et enchaînés les uns sur les autres par les redoublements de l'hiver. A la place de ces trois ponts français apportés de cinq cents lieues, et jetés avec une si audacieuse promptitude, un pont russe est seul debout. Enfin, au lieu de ces innombrables guerriers, de leurs quatre cent mille compagnons tant de fois vainqueurs avec eux, et qui s'étaient élancés avec tant de joie et d'orgueil sur la terre des Russes, ils ne voient sortir de ces déserts pâles et glacés qu'un millier de fantassins et de cavaliers encore armés, neuf canons, et vingt mille malheureux couverts de haillons, la tête basse, les yeux éteints, la figure terreuse et livide, la barbe longue et hérissée de frimas; les uns se disputant en silence l'étroit passage du pont, qui, malgré leur petit nombre, ne peut suffire à l'empressement de leur déroute! Et c'était là toute la

grande-armée. Deux rois, un prince, huit maréchaux suivis de quelques officiers, des généraux à pied, dispersés et sans suite, enfin quelques centaines d'hommes de la vieille garde encore armés, étaient ses seuls restes! »

« Il n'est plus possible de servir un insensé ! » s'écriait Murat chargé par Napoléon de rallier les débris dans ce même Tilsitt où, deux années avant, Napoléon avait foudroyé de sa gloire et de son bonheur le roi et la reine de Prusse, et enchaîné Alexandre lui-même à sa fortune. Mais Murat était pressé de trahir et de se réfugier lui-même sur son trône, déjà menacé par le contre-coup de Moscou.

« Le ralliement de l'armée sur la Vistule, dont Napoléon entretenait Paris dans ses bulletins et dans ses discours, était illusoire, » dit le même historien. « La vieille garde, naguère de trente-cinq mille hommes, ne comptait plus que cinq cents combattants ; la jeune garde, presque aucun ; le premier corps d'armée, dix-huit cents ; le second, mille ; le troisième, seize cents ; le quatrième, dix-sept cents : encore la plupart de ces soldats, restes de six cent mille hommes, pouvaient-ils à peine se servir de leurs armes. »

XI

La Prusse et l'Allemagne, dégagées par la fortune de l'alliance forcée que la victoire leur avait imposée, se sentaient affranchies, malgré leurs rois, par la défaite. Tout se soulevait sous les pas du vaincu. Alexandre signait, peu de jours après, le traité de Kalisch avec le roi de Prusse. Il s'engageait à fournir cent cinquante mille Russes à la coalition; la Prusse en fournissait cent mille. Bernadotte lui-même, le premier transfuge couronné de la France, se liguait avec Alexandre au prix de la Norwége promise à la Suède. La Saxe avait éclaté d'elle-même, et forcé son roi à sortir de sa capitale, pour le punir de sa fidélité aux malheurs de Napoléon. L'Autriche, liée par le mariage, déliée par la déroute de Moscou, se couvrait encore d'apparences amicales en méditant et en préparant la défection.

Napoléon avait retrouvé une seconde grande-armée en France, mais c'était une grande-armée d'enfants; son obstination à ne pas rappeler ses vieilles troupes d'Espagne, et à ne pas replier ses garnisons de la Prusse, le condamnait à combattre avec des soldats novices. Ses vétérans jonchaient

les neiges de Russie, ou restaient inutiles à sa cause dans les villes conquises du Nord, d'Espagne, d'Italie. Il périssait tout entier, pour n'avoir pas consenti à faire sa part à la fortune. Les batailles de Lutzen, de Bautzen, de Dresde, dans la campagne de 1813, lui firent un moment illusion. Le congrès de Prague, où l'Autriche et la Prusse lui redemandaient leur démembrement, le détrompa : toutes ces puissances si longtemps humiliées se groupèrent autour des négociateurs d'Alexandre, devenu l'Agamemnon des rois et des peuples. Le rôle qu'il aurait dû prendre pour la Russie et pour lui, au commencement de son règne, lui était rendu tardivement et malgré lui par Napoléon. Le conquérant était allé follement chercher le vengeur de l'Europe au fond de ses déserts. De ce jour, Alexandre, repentant de ses faiblesses et de ses complicités avec l'oppresseur de l'Allemagne, comprit son rôle et ne le démentit plus. La Russie, par la politique de Napoléon, devint l'arbitre de l'Europe. Il l'avait rappelée lui-même d'Orient en Occident ; il avait mûri de trois siècles, en deux campagnes, la nouvelle tyrannie qui allait succéder à la sienne. Jeu étrange mais visible des passions humaines, qui précipitent les événements au rebours de leurs pensées !

La vraie diplomatie nationale de la France était de consolider pour des siècles une ligue germanique contre les débordements des soixante millions de Moscovites sur l'Occident, et de consolider avec la Turquie la vieille ligue orientale de la France et de la Turquie contre l'usurpation de la mer Noire, de la Crimée, de la Perse. La diplomatie toute personnelle et toute viagère de Napoléon avait ouvert la Germanie et livré la Turquie aux Russes. Le monde était découvert des deux côtés : un Napoléon russe devenait désormais maître du monde. Voilà la diplomatie de l'empire, vantée sans intelligence ou sans réflexion par ses historiens ! L'avenir jugera trop tôt ces juges à faux poids, qui prennent la gloire à tout prix d'un homme pour la politique d'une nation.

XII

La sixième coalition sortit du congrès de Prague, au lieu de la paix. L'Angleterre lui prodigua les subsides ; l'empereur de Russie, le roi de Prusse, Bernadotte, les ministres d'Angleterre réunis à Trachenberg en Silésie, combinèrent huit cent mille hommes pour la libération de l'Allemagne.

Le général républicain Moreau, rappelé d'Amérique par les coalisés pour prêter ses conseils et son épée contre sa patrie, se laissa emporter à ses ressentiments contre Napoléon, conçut le plan de campagne et se fit le Mentor des rois dont il avait été le fléau : preuve nouvelle que l'émigration fausse les vues des plus grands hommes comme le cœur, et qu'il faut être sur le sol de la patrie pour conserver la moralité patriotique. Le vrai point d'optique du pays n'est jamais qu'au sein du pays lui-même. Alexandre embrassa cet illustre transfuge avant la bataille de Dresde, où Moreau fut tué en combattant à ses côtés.

Napoléon, encore une fois vainqueur à Dresde, se croyait de nouveau maître de dicter la paix : la bataille de Leipsick, presque aussi désastreuse que celle de Waterloo, le rejeta en débris au delà du Rhin. La Hollande soulevée et l'Espagne affranchie avaient refoulé les Français jusqu'à l'Escaut et jusqu'aux Pyrénées.

Les coalisés, bien informés de la lassitude et de la désaffection de la France pour un maître dont la gloire lui avait coûté la vie de tant de millions de ses enfants, et dont les défaites ramenaient l'Europe en armes sur son territoire, déclarèrent la guerre à Napoléon seul, la guerre personnelle et

non nationale. Cette pensée fut celle d'Alexandre et de Pozzo di Borgo, son conseil. L'Europe voulait dépouille pour dépouille : l'empereur de Russie, plus désintéressé et plus politique parce qu'il fut plus magnanime, ne voulait qu'un homme de moins en France. Cette pensée fit la campagne de 1814.

La France, épuisée de sacrifices et récompensée de tant de dévouement à son chef militaire par l'invasion d'un million d'hommes, laissa tomber celui qui n'avait pas su la défendre. La lutte de Napoléon fut acharnée et sa chute glorieuse. Les coalisés, entrés dans Paris en deuil de la patrie, n'y entendirent pas une seule voix s'élever pour Napoléon, moins vaincu qu'isolé à Fontainebleau.

Alexandre, plus fait pour la prospérité que pour les revers, modéra les ressentiments de ses alliés; il fut, dans cette mémorable circonstance de sa vie, moins le vainqueur que le second de la France dans son grand duel avec l'Europe. Il laissa pour consolation à Napoléon la dignité de sa chute, le titre d'empereur, le refuge encore souverain d'une île dans la Méditerranée. Il disputa à ses alliés la moindre dépouille du territoire français; il lui laissa les Alpes de Savoie pour frontière. Il rendit à la France l'ancienne dynastie des Bourbons, dynastie

de Louis XIV, qui ne pouvait ni humilier ni inféoder la patrie. Il se fit estimer de l'armée par son respect pour la gloire, et du peuple par son patronage pour la liberté. Despote de naissance et de nécessité dans un pays primitif, il protégea l'établissement du gouvernement représentatif en France, pays mûr pour les institutions libérales. Il défendit au congrès de Vienne la France contre les représailles de l'Europe.

On sait comment M. de Talleyrand, plénipotentiaire des Bourbons à Vienne, récompensa mal cette générosité par un traité secret d'alliance avec l'Autriche. La découverte de cette faute et de cette ingratitude du négociateur français n'empêcha pas l'empereur Alexandre de prêter encore ses armées à la coalition et aux Bourbons, pour venir expulser une seconde fois Napoléon du trône en 1815. La bataille de Waterloo jugea sans appel la cause de Napoléon vaincu.

Alexandre, rentré dans Paris, ne s'y sauvait pas des infidélités et des ingratitudes de Vienne. Il ne se lassa pas de rechercher la popularité de Paris et l'alliance de la France; il ne vengea pas Moscou sur Paris. Sa victoire fut d'un arbitre, et non d'un barbare. Il laissa, en repliant ses armées, un long et affectueux souvenir de son nom et de sa nation

au peuple qu'il avait respecté jusque dans ses revers. La gloire militaire resta à Napoléon, l'estime du monde à Alexandre. Il avait fait plus que venger, il avait popularisé la Russie. Son empire avait dû plus à ses vertus qu'à Pierre le Grand et à Catherine II. De ce jour et jusqu'à sa mort, il fut l'arbitre de l'Europe et l'idole de l'opinion.

Proclamé roi de Pologne à son retour, il accomplit enfin le rêve de sa jeunesse et ses promesses à son ami le prince Czartorisky. Il ne rendit pas l'indépendance perdue, mais il rendit le nom et la nationalité, sous son sceptre, à un pays qui n'avait jamais été que le satellite des puissances voisines. Il donna pour vice-roi aux Polonais un de ses frères, le grand-duc Constantin, destiné par la naissance à lui succéder sur les deux trônes.

On peut dire avec vérité qu'à cette époque de sa vie il ne régnait pas seulement sur la Russie, mais sur l'Europe. Napoléon, en allant le chercher au fond de ses déserts, l'avait contraint à connaître sa force, et à l'exercer pour la première fois sur l'Occident. Huit cent mille hommes suscités par le patriotisme, fanatisés par la religion, aguerris par la guerre, disciplinés par le despotisme, laissaient, en repassant avec lui le Niémen, le nom d'Alexandre au-dessus de tous les noms des mo-

narques alors régnants. Il présidait, même absent, le conseil des rois. Il ne manquait à cette toute-puissance militaire et politique que la puissance qui avait manqué à Napoléon, celle de se modérer, de se régler, de se diriger vers un but moral, et de se sanctifier, pour ainsi dire, sur le trône par un profond respect pour soi-même, par une sincère modestie devant Celui qui donne et qui retire la puissance, et par un religieux amour de l'humanité.

La destinée d'Alexandre fut complétée alors par ces vertus du souverain. La prospérité, au lieu de corrompre son âme, l'avait purifiée et divinisée. Il voulut faire de cette puissance un sacerdoce des peuples; il conçut non plus le rêve, mais le type d'un gouvernement de raison et de piété universelles, dont toutes les puissances, grandes ou secondaires, seraient les membres, et dont il serait lui-même, non le dominateur, mais l'arbitre : la solidarité morale des rois, des trônes, des peuples et des cabinets.

Telle fut l'idée de la *Sainte-Alliance*, idée qu'on a calomniée dans son âme en la présentant comme une ambitieuse hypocrisie, et comme un traité de garantie mutuelle pour l'oppression du genre humain. L'histoire doit lui rendre son véritable caractère. La Sainte-Alliance, inspirée à Alexandre par

une femme romanesque et mystique, madame de Krudner, sorte de sibylle chrétienne de la Livonie, naquit dans un cénacle et non dans un conseil. Ce fut le roman pieux d'une imagination exaltée, digne, par la sainteté de son but, de devenir la pensée d'un grand homme maître du monde.

XIII

« Ce prince, dit M. de Chateaubriand, avait commencé, sous l'influence de la cour athée de Catherine II, par être athée; puis il devint déiste; du déisme il passa à la religion grecque avec un penchant pour la religion catholique, dont les jésuites, admis et caressés à Pétersbourg, et surtout le père Grivel, l'avaient entretenu. Il resta flottant. Comme il cherchait de bonne foi, et que son imagination était exaltée dans les choses pures, il dériva vers l'illuminisme des sectes allemandes. Ce fut dans cette disposition qu'il recontra madame de Krudner, et que cette femme, exaltée elle-même jusqu'à la prophétie, exerça pendant quelque temps un véritable ascendant sur lui. »

Une profonde mélancolie, le remords vague d'une participation non volontaire, mais au moins

fatale, au meurtre de son père, le vide d'une âme tendre longtemps remplie par un amour illicite et maintenant trompé par la femme qu'il avait longtemps aimée, prédisposaient Alexandre au dégoût du monde et à l'aspiration aux choses surnaturelles. Marié trop jeune à une princesse plus jeune encore que lui, l'attachement toujours passionné de l'impératrice n'avait pu le retenir dans le devoir : le libertinage n'avait jamais souillé son âme ou ses sens, mais une passion mystérieuse et constante pour la plus belle des femmes de son empire, la princesse N...., l'avait éloigné depuis dix-sept ans de l'impératrice. Une fille âgée de seize ans, fruit adoré de ses amours, venait de lui être enlevée par la mort. Alexandre avait vu dans cette mort un avertissement et un châtiment du ciel. Enfin la femme qu'il adorait, moins constante que lui, venait de le trahir à son tour pour un de ses aides de camp, confident obligé de ses relations avec la princesse N.... Les reproches avaient été amers et les adieux déchirants. La princesse, éloignée volontairement de Pétersbourg avec le complice de son infidélité, promenait en Italie, où nous l'avons connue nous-même alors, une disgrâce qu'elle ne déplorait pas, et l'éclat d'une beauté qui justifiait trop à tous les yeux la fasci-

nation et les inconsolables regrets d'Alexandre.

Ce prince s'était rapproché alors de l'impératrice; elle avait pleuré avec lui la mort de la fille de ses fautes. Alexandre n'avait trouvé dans la première compagne de sa vie que les excuses du pardon, les indulgences de la tendresse, et la douce tiédeur de l'amitié. Les soins de l'empire, les soucis de l'Europe chancelante encore sur ses nouvelles bases, de fréquents et rapides voyages d'une extrémité de son empire à l'autre; sa présence au congrès d'Aix-la-Chapelle, en 1818, pour presser la libération du sol français, occupé encore en partie depuis 1815; son apparition à Varsovie, en 1820, pour y apaiser les explosions ordinaires du patriotisme turbulent de la Pologne; son assistance aux congrès de Troppau et de Laybach, en 1821, pour s'y concerter avec les membres de la Sainte-Alliance sur les révolutions de Naples et du Piémont, qui agitaient l'Italie et la Grèce; enfin sa présence au congrès de Vérone pour y décider l'intervention de la Sainte-Alliance en Espagne contre une révolution qui donnait aux peuples voisins le second exemple de la dégradation, de la captivité et peut-être de l'échafaud des rois : toutes ces agitations, tous ces ébranlements, toutes ces aspirations des peuples à un ordre nouveau qui dépassait le libéra-

lisme monarchique du chef de la Sainte-Alliance, transformaient peu à peu en déceptions et en colère les espérances juvéniles du tsar dans la raison des peuples et dans la stabilité des rois.

Il voulut être l'arbitre de l'opinion de l'Occident, comme il avait été l'arbitre des puissances. L'opinion lui échappait : ne pouvant la modérer par la raison, il se décidait à la dompter par la force. L'inquiétude que lui causait la France comblée par lui de libertés constitutionnelles en 1814 et en 1815, et maintenant agitée sous les Bourbons par la coalition du bonapartisme républicain et du républicanisme bonapartiste; l'insurrection des Grecs, fomentée jadis par Catherine II, et qui se croyaient en droit de demander le même appui à son petit-fils; les républiques espagnoles naissant et mourant pour renaître dans le nouveau monde, les turbulences de Rome, les convulsions de Madrid, les secousses de Turin, les sociétés secrètes propageant partout, en Allemagne et jusque dans les armées de la Russie, les principes d'une contre-sainte-alliance des peuples, préoccupaient douloureusement l'âme et le cabinet d'Alexandre.

Ses entretiens avec M. de Montmorency et avec M. de Chateaubriand, plénipotentiaires de

Louis XVIII au congrès de Vérone, sont les meilleurs documents de l'histoire pour attester les causes et les progrès du changement de l'empereur de Russie.

Après avoir pris le rôle d'émancipateur des nations contre le despotisme et l'oppression de Napoléon, après avoir évoqué la liberté pour combattre contre l'asservissement de l'Europe, il prenait à regret le rôle de modérateur armé des peuples et d'antagoniste oppresseur de la liberté.

XIV

La France plaidait devant Alexandre, au congrès, contre l'Angleterre indécise ou équivoque, la cause de l'intervention monarchique en Espagne.

« M. de Montmorency ayant quitté Vérone, » dit M. de Chateaubriand dans son langage emphatique et personnel, « Alexandre nous envoya chercher. Nous ne nous fûmes pas plutôt vus face à face un quart d'heure, que nous nous plûmes. Nous nous associons trop familièrement, nous le savons, à ce puissant de la terre, mais c'est une sorte de familiarité d'âmes : les âmes sont égales

entre elles ; cela n'ôte rien au respect. L'empereur éprouva la surprise que nous avons remarquée souvent sur le visage des personnes qui nous avaient seulement connu sur un portrait de fantaisie. Préoccupé de la guerre d'Espagne, n'y voyant d'obstacle dangereux que la jalousie britannique, nous nous efforçâmes de gagner un peu Alexandre, afin de l'opposer aux malignités du cabinet de Londres.

« Dans nos diverses conversations, nous lui parlâmes de tout, et il écouta tout sans se souvenir de ce qu'il était. Nous lui témoignâmes notre opposition aux traités de Vienne ; il ne pensa pas devoir s'expliquer, il se contenta de nous répondre : « Vous vous trouviez mieux du traité de Paris. »

« A propos de la Pologne, nous osâmes lui en représenter le démembrement comme la conséquence d'une des plus grandes lâchetés de l'ancienne France. Nous lui dîmes que l'iniquité de ce démembrement pèserait à jamais sur la Russie, la Prusse et l'Autriche, et qu'Alexandre achèverait de se rendre immortel en le réparant. Le tsar eut la patience de nous entendre, lorsque nous ajoutâmes qu'un petit pays très-mal gouverné, et pour lequel Rousseau avait en vain fabriqué un projet de constitution, n'avait pu être un danger pour les

États voisins; que les Polonais seraient toujours tentés de se révolter, non par un esprit révolutionnaire, mais parce qu'il est dans la nature humaine qu'une nation veuille conserver son nom et refuse de perdre son indépendance.

« Nous n'oubliâmes pas notre chère Athènes; nous avons plaidé longtemps sa cause en public et à la chambre des pairs, et quand le tsar mourut, nous ne craignîmes pas de nous adresser à Nicolas et à Constantin.

« Il se passait dans Alexandre des conflits de nature et de position. Né pour être à la tête du progrès de la société, il souffrait d'être obligé de repousser les Grecs, ses coreligionnaires, et de désavouer des peuples dont il était le protecteur. Mais, en aimant les libertés, il avait cru que l'Europe demandait sa protection contre des principes destructeurs; il était d'autant plus frappé de la puissance de ces principes, qu'ils venaient de soulever Naples, le Piémont, l'Espagne, et que dans son armée se manifestaient des symptômes de la fièvre de France.

« Ainsi, ce prince, après avoir donné une constitution aux Polonais, en suspendit le mouvement; après nous avoir fait octroyer la charte, il en vit avec anxiété les développements; après avoir désiré

l'indépendance de la Grèce, il désapprouva l'insurrection de 1820 : il n'aperçut dans la révolution des Hellènes qu'un ordre émané du comité-directeur de Paris. Aux congrès de Troppau, de Laybach, de Vérone, il s'imagina défendre la civilisation contre l'anarchie, comme il l'avait sauvée du despotisme de Napoléon.

« Nous touchâmes la réunion de l'Église grecque et latine : Alexandre y inclinait; mais il ne se croyait pas assez fort pour la tenter. Il désirait faire le voyage de Rome, et il restait à la frontière de l'Italie : plus timide que César, il ne franchit pas le torrent sacré, à cause des interprétations qu'on n'eût pas manqué de donner à son voyage. Ces combats intérieurs ne se passaient pas sans syndérèse : dans les idées religieuses dont était dominé l'autocrate, il ne savait s'il n'obéissait point à la volonté cachée de Dieu, ou s'il ne cédait point à quelque suggestion inférieure qui faisait de lui un renégat et un sacrilége. »

L'ambassadeur d'Autriche, M. de Metternich, inquiet de la partialité d'Alexandre pour la France, s'ouvrit à M. de Chateaubriand sur la crainte que lui inspirait la guerre d'Espagne, sur l'ardeur que le tsar montrait pour cette guerre, et principalement sur le projet qu'avait ce prince de mettre ses

soldats en mouvement, si jamais ils devenaient nécessaires à la France. Il priait l'envoyé français de prêcher la paix. M. de Chateaubriand assura M. de Metternich qu'il l'informerait du résultat de la dernière conversation qu'il devait avoir avec Alexandre.

« Nous nous rendîmes au palais Canossa, ajoute-t-il. Nous dîmes à l'empereur ce que nous avions promis de lui dire. Il nous répondit :

« La France fera ce qu'elle voudra. M. de Mont-« morency m'a demandé quel parti je prendrais « au cas que la guerre vînt à éclater entre la France « et l'Espagne, et à se compliquer d'accidents mal-« heureux pour la première. Je lui ai dit que mon « épée était au service de la France ; si la France « n'en veut plus ou peut s'en passer, cela la re-« garde : je ne prétends influer en rien sur ses dé-« marches. Mais vous, monsieur le vicomte de « Chateaubriand, que pensez-vous sur cette ques-« tion ? »

« Nous répliquâmes : « Sire, je pense que la « France doit le plus vite possible remonter par « elle-même au rang d'où l'ont fait descendre les « traités de Vienne. Quand elle aura repris sa di-« gnité, elle deviendra une alliée plus utile et plus « honorable pour Votre Majesté. »

« Nous ne savons si l'empereur nous comprit; mais il sourit noblement à la réponse par laquelle nous refusions ses secours et demandions la guerre. Il fit une pause; puis, répondant à sa pensée, il nous dit: « Je suis bien aise que vous soyez venu « à Vérone, afin de rendre témoignage à la vérité. « Auriez-vous cru, comme le disent nos ennemis, « que l'alliance est un mot qui ne sert qu'à couvrir « des ambitions? Cela peut-être eût été vrai dans « l'ancien état des choses; mais il s'agit bien au- « jourd'hui de quelques intérêts particuliers, quand « le monde civilisé est en péril!

« Il ne peut plus y avoir de politique anglaise, « française, russe, prussienne, autrichienne; il « n'y a plus qu'une politique générale qui doit, « pour le salut de tous, être admise en commun « par les peuples et par les rois. C'est à moi à me » montrer le premier convaincu des principes sur « lesquels j'ai fondé l'alliance. Une occasion s'est « présentée: le soulèvement de la Grèce. Rien sans « doute ne paraissait être plus dans mes intérêts, « dans ceux de mes peuples, dans l'opinion de « mon pays, qu'une guerre religieuse contre la « Turquie; mais j'ai cru remarquer dans les trou- « bles du Péloponèse le signe révolutionnaire.

« Dès lors, je me suis abstenu. Que n'a-t-on

« point fait pour rompre l'alliance? On a cherché « tour à tour à me donner des préventions et à « blesser mon amour-propre; on m'a outragé ou- « vertement. On me connaissait bien mal, si on « a cru que mes principes ne tenaient qu'à des « vanités, ou pouvaient céder à des ressentiments. « Non, je ne me séparerai jamais des monarques « auxquels je suis uni. Il doit être permis aux rois « d'avoir des alliances publiques, pour se défendre « contre les sociétés secrètes. Qu'est-ce qui pourrait « me tenter? Qu'ai-je besoin d'accroître mon em- « pire? La Providence n'a pas mis à mes ordres « huit cent mille soldats pour satisfaire mon ambi- « tion, mais pour protéger la religion, la morale « et la justice, et pour faire régner ces principes « d'ordre sur lesquels repose la société humaine. »

« Vers la fin de notre dernière conversation avec Alexandre, à Vérone, la mélancolie, à laquelle il était sujet, le gagna: il se tut; nous gardâmes le silence. Lorsqu'il nous prit la main et nous la serra en nous quittant, nous nous sentîmes ému, comme si quelque chose nous eût dit que nous ne le reverrions plus; que, dans trois ans, nous le chercherions en vain, lui, encore si jeune, si fort, si beau, nous, si peu fait pour lui survivre. Son dégoût des affaires et des hommes publics s'aug-

18.

menta quand nous fûmes jeté hors du ministère.

« Des bruits des complots militaires qui le menaçaient étaient déjà parvenus jusqu'à l'empereur : de jeunes officiers avaient puisé dans ses propres sentiments l'amour de la liberté. Auteur du mal ou du bien que l'on tournait contre sa puissance, il s'éloignait pour se donner à ses compassions accoutumées, et pour n'être pas obligé d'agir avec trop de sévérité. En même temps ses idées le tourmentaient ; il ne savait s'il ne devait pas se mettre à la tête des réformes : il entendait le siècle marcher dans les steppes de la Russie, et la Grèce l'appeler d'une voix plaintive. Mais, cherchant la volonté de Dieu sans la démêler, il craignait de s'engager dans une fausse route, de favoriser ces innovations qui déjà avaient fait tant de victimes et si peu d'heureux. »

XV

Aucune conjecture historique sur la nature des sentiments qui modifièrent, à la fin de son règne, non le cœur mais la politique de l'empereur Alexandre, ne peut valoir ces confidences de sa propre bouche. On sait comment ces pensées ajour-

nèrent la révolution grecque avec un désintéressement d'ambition qui démentit la perversité de la politique de Catherine II, sauvèrent l'empire ottoman, rétablirent la domination illibérale de l'Autriche en Italie, préservèrent l'Espagne de l'anarchie, mais, en la rejetant dans la servitude, comprimèrent, sans les étouffer, les germes révolutionnaires en France et en Allemagne, et enfin maintinrent l'Europe quelques années de plus dans une oscillation douteuse entre la sainte alliance des rois et l'alliance patriotique des peuples.

Le découragement de ses bonnes intentions avait saisi Alexandre lui-même ; il sentait que tout est viager pour les plus grands hommes, et que ses espérances mourraient avec lui. Un fléau, que son esprit superstitieux prit pour un avertissement du ciel, accrut la langueur de corps et la mélancolie d'esprit qui l'obsédait dans sa solitude pompeuse du palais de Tzarko-zélo.

« Le 19 novembre 1824, un ouragan de la Néwa, soufflant de l'ouest et du sud-ouest avec une extrême violence, s'opposa à l'écoulement, poussa le fleuve dans son lit, et le fit remonter jusqu'à Saint-Pétersbourg, où il s'éleva à une hauteur de plus de quatre mètres au-dessus de son niveau habituel. Non-seulement la ville presque entière se

trouva ainsi submergée, mais dans plusieures quartiers l'eau envahit les maisons, inonda les rez-de-chaussée, et arriva jusqu'au premier étage; elle entraîna les chevaux et les voitures circulant dans les rues, enleva les ponts, et arracha de terre une multitude de petites maisons en bois. Les campagnes des environs furent comme rasées : à Kronstadt, un vaisseau de ligne désarmé fut lancé par-dessus les habitations jusque sur le marché : rien ne résista au choc impétueux de ces flots déchaînés. Dès huit heures du matin, le canon d'alarme s'était fait entendre. L'eau monta de minute en minute jusqu'à quatre heures du soir.

« L'empereur, revenu depuis peu d'un voyage de plusieurs milliers de verstes, qu'il avait poussé jusque dans la steppe des Kirghises, se vit tout à coup comme assiégé dans son palais. Il courut vers le balcon qui donne au nord sur la Newa : là, bientôt entouré de toute sa famille, comme lui émue jusqu'aux larmes, il eut la douleur de voir le fleuve, remontant vers sa source, traîner à ses pieds des cabanes, quelquefois encore remplies de leurs habitants, qui appelaient du secours, des croix dérobées à un cimetière, des amas de bois de construction et de chauffage, des débris de toute nature amoncelés, des chevaux et d'autres

animaux domestiques s'épuisant à lutter contre le torrent, des barques sombrant sous le poids des malheureux qui s'y étaient réfugiés, et qui cherchaient vainement un port d'abordage où ils pussent se mettre à l'abri et sécher leurs corps transis de froid. A la vue d'une telle désolation, le monarque, au désespoir, se tordit les mains, et leva les bras vers le ciel pour invoquer son assistance. En attendant, lui-même s'offrit comme instrument.

« Après avoir mandé près de lui des hommes résolus en qui il mettait sa confiance, tous accourus déjà au palais d'hiver, après leur avoir donné ses ordres pour que de prompts secours fussent portés dans toutes les directions, il se jeta dans une chaloupe, visita les lieux les plus maltraités, et n'hésita pas à exposer sa vie à mille dangers pour diminuer le nombre des victimes. Sa présence ranima les courages abattus ; il stimula le zèle des uns, adressa aux autres des paroles de consolation parties du cœur, pourvut aux besoins les plus pressants, et promit de ne pas s'en tenir là. En effet, il s'imposa immédiatement des sacrifices pécuniaires considérables, et son exemple, il faut le dire à l'honneur des Russes de toutes les classes, fut noblement imité. Des milliers d'in-

fortunés, sans toit, sans moyen de réchauffer leurs membres glacés (car un froid de 10 degrés R. survint aussitôt), erraient dans les rues jonchées de débris. Les maisons les plus solidement construites restèrent imprégnées d'une humidité saline et couverte de cristallisations attestant que ce n'était pas le fleuve, mais la mer, qui les avait ainsi visitées dans un jour néfaste. Les fondations étaient en partie ébranlées; et si l'eau s'était maintenue quelque temps à la même hauteur, beaucoup d'édifices se seraient infailliblement écroulés. Pour comble de disgrâce, on ne pouvait se dissimuler que ce fléau, tant de fois déjà déchaîné contre Pétersbourg, menaçait l'avenir autant qu'il venait de contrister le présent : c'était et c'est encore comme un ange exterminateur planant au-dessus d'une population heureusement distraite de ce danger par l'appât du lucre ou des honneurs, et qui ne s'en livre pas moins à toutes les dissipations d'une vie essentiellement matérielle.

« La multitude vit dans cette catastrophe un jugement de Dieu. « C'est un effet de sa colère, disaient entre eux les Russes des basses classes; car le peuple orthodoxe a laissé sans secours ses coreligionnaires grecs mourant pour leur foi. » Quant au tsar, le spectacle douloureux dont il venait d'être

témoin le saisit fortement et lui laissa un souvenir ineffaçable. Il ajouta encore à ce dégoût de la vie, à cette sombre mélancolie depuis longtemps empreinte sur toute sa personne, et qui avait sa source non-seulement dans le désillusionnement, mais encore dans les soucis européens dont il ne cessait d'être obsédé. »

XVI

La révélation, vague encore, d'une vaste conjuration de jeunes officiers dans ses armées du nord et du midi de l'empire, conspiration qu'il sentait sans pouvoir la saisir, contribua encore à aigrir son sang et à affaisser son âme. Il se réfugia de plus en plus dans le sein de sa famille et dans la prière, seule consolation d'une toute-puissance que le dégoût de la terre et le désenchantement de la vertu même tournaient de plus en plus vers le ciel. Ses médecins lui conseillèrent, pour l'impératrice Élisabeth son épouse et pour lui-même, un long voyage et une résidence prolongée dans un climat plus tempéré que celui de Pétersbourg. Alexandre choisit la ville de Taganrok, sur la mer d'Azof; climat attrayant, mais délétère, des Palus-Méotides,

entre la Crimée et la Tartarie, en face de ce Caucase qui montre à la fois aux Russes la grandeur et la borne de l'empire. On eût dit qu'Alexandre, poursuivi par quelque importun souvenir du palais où était mort son père, et se sentant averti de sa propre mort soit par la nature, soit par le crime, voulait, comme le Moïse russe, aller mourir loin de son peuple et loin des remords, des terreurs ou des scrupules qui l'obsédaient à Pétersbourg.

Quoi qu'il en soit, son départ fut nocturne, mystérieux, presque tragique. Un témoin oculaire, Œrtel, en nota ainsi toutes les circonstances les plus secrètes, dans un écrit intime contrôlé et vérifié par le métropolitain de Pétersbourg.

« Comme tous les esprits enthousiastes, dit le confident familier des derniers jours de l'empereur, Alexandre était sincèrement religieux, car la religion n'est autre chose, au fond, que l'enthousiasme de l'inconnu; et quoique élevé, sous la direction d'une aïeule philosophe, par un instituteur sceptique, il n'était pas tout à fait exempt de la superstition si commune chez les Russes, même des hautes classes, où le vernis extérieur de la civilisation couvre fréquemment, sans les étouffer, des préjugés vulgaires et les sentiments instinctifs de l'homme inculte. D'ailleurs, en dépit des lumières,

le malheur rend superstitieux, et nous avons vu que la Providence ne l'avait pas épargné au monarque dont la grandeur semblait à tous un objet d'envie. De noirs pressentiments le préoccupaient; aussi tout, dans ce voyage et dans les circonstances qui s'y rapportaient, devint un pronostic fatal, un signe avant-coureur de la mort.

« Les relations d'Alexandre avec madame de Krudner, ses fréquentes lectures de la Bible, ses méditations solitaires, ne l'avaient pas ébranlé dans son attachement à la foi de son peuple. Chrétien orthodoxe, il se plaçait personnellement au-dessus des distinctions confessionnelles, le fond de la doctrine ecclésiastique étant le même chez les catholiques, les Grecs et les protestants, avec lesquels, par cette raison, il lui était facile de se sentir en communion; mais, comme chef de l'Église gréco-russe, dans laquelle d'ailleurs il avait été élevé, il se faisait un devoir d'en suivre les pratiques, et de donner à ses sujets l'exemple d'une soumission filiale aux lois de leur mère commune. Il s'était donc habitué à prendre pour point de départ de chacun de ses voyages la cathédrale de Notre-Dame de Kazan, ouverte et bénie sous son règne. Cette fois, le départ devait avoir lieu le 13 septembre, c'est-à-dire le 1er d'après le calendrier ju-

lien, toujours en vigueur chez les Russes comme chez tous les chrétiens d'Orient, non soumis au pape. Or le 30 août, toujours selon le vieux style, l'Église russe célèbre la fête de saint Alexandre-Newski, en commémoration de la translation des reliques de ce grand prince, de Wladimir sur les bords de la Néwa. Ce jour-là, tout le clergé se rend en procession de Notre-Dame de Kasan au monastère de premier ordre (lavra ou laure), jadis construit par Pierre le Grand à l'endroit où il avait fait débarquer ces reliques, destinées à sanctifier un sol longtemps en possession d'un peuple hérétique voisin de la Russie. Suivant l'usage, la famille impériale va assister à la sainte liturgie dans la cathédrale du couvent.

« Alexandre s'y rendit, et avant de quitter le saint lieu il prévint le métropolitain, chef du diocèse et archimandrite de la Sainte-Laure, qu'il y reviendrait le surlendemain, jour de son départ. C'était déjà une nouvelle inattendue, puisque, comme nous l'avons dit, l'empereur, en partant pour un voyage, avait l'habitude de faire sa prière à Notre-Dame de Kazan; mais Alexandre étonna de plus en plus le premier pasteur de son peuple, en le priant de célébrer à son intention, et dès quatre heures du matin, personnellement et avec la confrérie tout en-

tière, un *Te Deum*, dit le rapport officiel, mais, suivant les bruits populaires, un service des morts; ajoutant (et ceci est répété dans le rapport) qu'il était inutile que personne connût son projet, ni le fait même de cette visite quand elle aurait eu lieu. En effet, Alexandre songeait à la mort, et c'est comme asile de la mort qu'il avait choisi Saint-Alexandre-Newski. L'enceinte de ce couvent, objet d'une grande vénération, est un lieu de sépulture pour les familles riches ou illustres; plusieurs membres de la famille régnante même, qui n'ont point porté la couronne, y sont inhumés, notamment les deux filles d'Alexandre et d'Élisabeth, et près d'eux repose même une tsarine, la femme de l'imbécile Joann Alexeïevitch; bien plus, Catherine II, refusant la sépulture impériale à son malheureux époux Pierre III, l'avait aussi fait enterrer dans les caveaux de Saint-Alexandre-Newski, où son fils Paul ne voulut pas le laisser. Peut-être Alexandre songeait-il à toutes ces victimes, peut-être aussi à ses enfants; et quoique cette autre fleur moissonnée avant l'âge, Sophie N...., eût été confiée à la terre à quelque distance de là, c'était peut-être à son intention, comme à la leur, que le monarque venait prier dans l'asile de la mort avant de s'éloigner pour longtemps de ces cendres chéries.

« Mais peut-être aussi ne songeait-il qu'à lui, à sa propre délivrance; peut-être venait-il faire à Dieu le sacrifice d'une vie menacée du poignard des conspirateurs, et que d'ailleurs il sentait lui échapper.

« Quoi qu'il en soit, au jour indiqué, le vénérable Séraphim l'attendit dès l'aube, à la tête des moines de la confrérie, tous portant leurs ornements comme en un jour de grande solennité. C'étaient des ornements de deuil; car, malgré une visite si auguste, le métropolitain n'avait pas jugé convenable de choisir les vêtements les plus pompeux le jour où ses religieux et lui se préparaient à prendre congé, comme des enfants de leur bon père, du monarque prêt à partir pour une absence, fût-elle même, comme on le pensait, de courte durée.

« A cette époque de l'année, les nuits boréales ont déjà perdu cette remarquable transparence qui, pendant les mois de juin et de juillet, en fait comme des jours sans soleil. Pétersbourg était encore enveloppé dans l'obscurité, lorsque l'autocrate parcourut la large et magnifique rue qui de la place de l'amirauté s'étend jusqu'au monastère de Saint-Alexandre-Newski, dont elle porte le nom, formant d'abord une perspective d'une demi-lieue de long,

puis se détournant à gauche pour rejoindre la Néwa et aboutir à la Sainte-Laure. Quand il parut à la porte de l'enceinte sacrée, l'aurore commençait à peine à colorer le ciel de ses premiers feux. Il était seul dans sa calèche, attelée de trois chevaux de front (troïka); pas un domestique ne l'accompagnait. Vêtu d'une simple capote d'uniforme, sans épée, la casquette militaire dite *fourashka* sur la tête, il était enveloppé dans son manteau. Il mit aussitôt pied à terre, baisa la croix, gage de salut pour le chrétien, que le métropolitain lui présentait, et reçut la bénédiction du vieillard. La confrérie l'entoura, entonna le cantique : *Dieu sauve ton peuple!* et le chef du clergé conduisit l'empereur, par la cour, vers le portail de la cathédrale. Les portes extérieures furent soigneusement refermées. Le cortége franchit le parvis de ce beau temple, entra sous la voûte simple mais élégante qui le surmonte, et s'avança vers le pompeux mausolée du saint guerrier, construit, comme on sait, en argent massif et ciselé. Dans ce monument est placé, en forme de prie-Dieu, une espèce de reliquaire renfermant quelques restes de la dépouille mortelle du héros, et objet des plus fervents hommages de la part des fidèles. S'arrêtant près de ces reliques, le prélat récita la prière pour les

voyageurs. Une messe fut dite; et au moment de la lecture de l'Évangile, s'avançant vers les portes ouvertes de l'iconostase, Alexandre s'agenouilla devant l'autel, et pria le métropolitain de poser sur sa tête le volume sacré, enrichi d'ornements précieux. On pouvait voir alors l'un des plus puissants souverains de la terre humblement prosterné devant le Roi des rois, aux pieds d'un de ses serviteurs chargé de proclamer sa parole. Après l'office terminé, Alexandre se releva, baisa la croix vivifiante, et Séraphim le bénit avec une image du Christ destinée à l'accompagner dans son voyage. Alexandre pressa ses lèvres sur le talisman du chrétien, et pria ensuite le protodiacre de le faire porter à sa calèche. Puis, après avoir achevé ses dévotions devant les reliques du saint guerrier, il s'avança vers le portail et prit congé de l'assistance. La confrérie, en faisant cortége au monarque, chanta de nouveau : *Dieu sauve ton peuple!*

« Arrivés dans la cour, Séraphim hasarda l'invitation que S. M. daignât venir se reposer dans sa cellule. « Bien! répondit Alexandre, mais seule-« ment pour quelques minutes, car déjà je suis en « retard d'une demi-heure. » Tout le cortége se dirigea donc vers l'appartement du premier pasteur. On entra d'abord dans le salon, d'où le vieillard in-

troduisit Alexandre dans une pièce attenante, dont il referma la porte sur eux. Après un court entretien, on proposa à l'empereur de visiter dans sa cellule un saint moine qu'on prétendait doué du don de prophétie. Alexandre fut frappé, en entrant dans la cellule de l'anachorète, de voir pour unique meuble un cercueil qui servait de couche au moine, au pied d'un immense crucifix de bois. On laissa seul le moine et l'empereur. Les paroles prononcées par le cénobite restèrent un mystère entre les deux interlocuteurs, comme celles du paysan Martin à Louis XVIII.

« Que n'ai-je connu plus tôt ce vieillard au-« guste ? » dit l'empereur en sortant de la cellule. « Ah ! priez, priez pour moi et pour mon épouse ! » répéta-t-il en prenant congé du métropolitain et des moines.

« Les chevaux l'entraînèrent ; mais, restant tête nue jusqu'à ce qu'il eût franchi le seuil de l'enceinte, il se retourna plusieurs fois en saluant, s'inclina vers la cathédrale, et fit à différentes reprises le signe de la croix. Bientôt la laure de Saint-Alexandre eut disparu ; mais ceux qui croient aux présages ne manquèrent pas de noter qu'un couvent du même saint fut le premier sanctuaire vers lequel l'empereur guida son épouse, lors de

leur arrivée à Taganrog, et que ce fut là que les populations du Sud-Est devaient voir exposée, bientôt après, la dépouille mortelle de celui dont ils avaient salué avec enthousiasme l'heureuse arrivée.

« Ce fut encore un moment plein d'émotion que celui où il franchit la barrière. Il allait s'éloigner pour longtemps, peut-être pour toujours, de sa capitale chérie. Elle était éclairée des premiers rayons d'un soleil d'automne. Alexandre fit faire halte au cocher, se leva, et, debout dans la voiture, promena ses regards sur la ville encore silencieuse, dont les flèches dorées, celle surtout de la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, étincelaient des feux de l'astre du jour. C'était un spectacle imposant; mais les yeux du monarque s'attachaient particulièrement au clocher de ce vieux sanctuaire, placé au milieu de la forteresse, où reposaient tous ses ancêtres depuis Pierre le Grand, qui l'avait construit. A la fin, son regard retomba sur la ville et embrassa d'un coup d'œil toute l'immense étendue, comme pour lui adresser un dernier adieu dont son expression mélancolique attestait la tristesse.

« Au château de Tzarko-zélo, situé sur la route de Moscou, la séparation d'avec la famille

impériale, d'avec une mère profondément vénérée de tous ses fils, ne fut pas moins douloureuse. Cependant Alexandre, abrégeant ces cruels moments, se remit en route. Il emmenait une suite nombreuse; mais ses principaux compagnons de voyage étaient le prince Pierre Volkonski, un de ses amis d'enfance et son aide de camp général, le baron de Diebitsch, militaire distingué que lui avait cédé le roi de Prusse, et qui était à la fois l'un de ses aides de camp et le chef de l'état-major général de l'armée; enfin le médecin attaché à sa personne depuis près de trente ans, sir James Wylie, chirurgien en chef de l'état-major général.

« Le voyage fut heureux, et, malgré des haltes fréquentes, il ne dura que douze jours; on faisait donc 150 kilomètres par jour, vitesse qui prouve à quel point le corps d'Alexandre était endurci à cette sorte de fatigue. En somme, il était bien constitué et encore robuste; seulement des érésipèles répétés nécessitaient quelques précautions. Mais un mal intérieur rongeait l'auguste voyageur : les idées de mort ne le quittaient point, et la comète qu'on voyait au ciel pendant la nuit contribuait à les lui rappeler. « As-tu vu l'étoile « errante? » demanda-t-il, un soir, à Ilya (Élie), son fidèle cocher. — « Oui, seigneur. » — « Mais

« sais-tu aussi que cela présage malheur et cha-« grin? » L'instant d'après, il ajouta : « Que la vo-« lonté de Dieu soit faite! »

« Nous avons dit que, pendant les dix jours dont son arrivée à Taganrog précéda celle d'Élisabeth, il fut constamment occupé à lui préparer une demeure sans luxe, mais appropriée à son état, tranquille, commode, inaccessible au moindre souffle de l'air; qu'ensuite il lui consacra tous ses moments, soit dans ses appartements ou à table avec elle, soit dans des promenades à pied, à cheval ou en voiture. Rien n'était plus encourageant que les rapports des médecins : la santé de l'impératrice s'améliorait visiblement. Aussi put-il bientôt lui dérober quelques jours pour les vouer aux soins de son empire. Il parcourut les côtes de la mer d'Azof jusqu'au Don; visita, en remontant le fleuve, les villes de Rostof et Nakhitchevân, dont la dernière est presque exclusivement habitée par des Arméniens; se rendit de là à Novo-Tcherkask, chef-lieu du territoire des Cosaques du Don; fit une tournée dans les *stanizas* ou villages de ces guerriers cultivateurs, et se dirigea ensuite, par le Vieux-Tcherkask, vers la forteresse d'Azof, célèbre dans l'histoire, mais peu importante aujourd'hui, et servant tout au plus à protéger un port encombré

de sables. Puis, la beauté de la saison se prolongeant au delà de son terme ordinaire, il se décida, sur les instances du comte Michel Voronsof, gouverneur général de la nouvelle Russie, dont dépendait la presqu'île de Crimée, à faire dans cette contrée, mal famée chez les anciens, mais précieuse pour les Russes, ses possesseurs actuels, tant à raison du doux climat de sa côte méridionale qu'à cause de son voisinage de Constantinople, une excursion qu'on avait déjà crue renvoyée à l'année suivante. D'après le plan minutieusement arrêté d'avance, elle devait durer dix-sept jours. »

Le voyage minutieusement décrit, à travers les sites tantôt alpestres, tantôt maritimes de la Crimée, conduisit Alexandre à Sébastopol, dont il visita les forts, les casernes, la flotte, les chantiers de construction, vaste arsenal des guerres futures préparé par Catherine, à l'extrémité de l'empire, pour le prolonger au jour du destin jusqu'à Constantinople. Il passa un jour à Batchi-Seraï, vallée creuse, fraîche et pittoresque, où le palais vide des khans de Crimée parsème encore, de ses minarets, de ses fontaines, de ses kiosques et de ses harems enfouis sous les plantes grimpantes, le flanc des collines. C'est là qu'il se sentit frappé à

mort dans la nuit par la fièvre endémique, qui flotte dans un air pur comme le poison délayé dans une eau limpide. Son médecin anglais, James Wylie, lui conseilla le repos et des remèdes énergiques.

« Ma vie est dans la main de Dieu, » répondit Alexandre. Il était fataliste comme tous les hommes qui ont été portés très-haut et très-bas par la Providence. Ceux-là sentent mieux que le vulgaire l'impuissance de la volonté humaine contre la volonté du sort, de la fortune, de la fatalité, de Dieu.

Il poursuivit tantôt à pied, tantôt à cheval, sa route vers Eupatoria, où la France, l'Angleterre et la Turquie devaient, si peu d'années après, aller poser la borne au moins temporaire de l'expansion illimitée des Romanof.

« Le 17 novembre, il revit Taganrog. Le prince Volkonski, aux soins duquel Alexandre avait confié son épouse, vint au-devant de son maître et ami. « Comment se porte Votre Majesté? » lui demanda-t-il. — « Assez bien, » répondit Alexandre; « cependant moi aussi j'ai attrapé une petite « fièvre en Crimée; et, en dépit de son climat tant « vanté, je suis plus que jamais convaincu d'avoir « eu raison de choisir Taganrog pour le séjour de

« l'impératrice. » Le prince, qui avait été élevé avec l'empereur, et qui pouvait en user familièrement avec lui, le conjura d'avoir soin de sa précieuse santé, et de ne plus la traiter sans façon, comme il avait pu se le permettre à vingt ans.

« Mais déjà Alexandre avait couru à l'appartement d'Élisabeth, et il resta toute la soirée avec elle. Il y dîna encore le lendemain, après avoir travaillé avec ses conseillers. Cependant le soir, sentant le retour de la fièvre, il fit prier la princesse de venir passer quelques heures chez lui. Elle le quitta fort tard, à dix heures, non sans inquiétude, car la maladie était dès lors caractérisée : on avait reconnu une fièvre intermittente accompagnée de perturbation dans les organes digestifs et de sécrétions bilieuses. En dépit de son fatalisme et de sa répugnance à suivre les conseils de l'art, on avait obtenu du malade qu'il prît enfin quelques médicaments. La veille, en écrivant encore de sa main à l'impératrice-mère pour lui mander son retour de Crimée, il ne lui avait pas laissé ignorer qu'il ne se sentait pas bien; mais il avait ajouté qu'il se ménageait et que son état n'avait rien d'alarmant. Le 18, il donna lui-même le mot d'ordre, Taganrog, comme Louis XVIII, à la veille de sa mort, avait donné les deux mots *Saint-*

Denis. Pour Alexandre, aussi bien que pour le roi de France, ce mot d'ordre fut le dernier.

« A partir du 19 novembre, jour néfaste (car c'était l'anniversaire de la terrible inondation de l'année précédente), la maladie fit constamment des progrès. On aurait dû se hâter d'appeler de Crimée, où Alexandre l'avait prise (ses souvenirs à cet égard étaient positifs), quelque praticien habile, habitué à lutter contre la fièvre endémique dans cette péninsule; malheureusement on y songea trop tard. Timide à l'excès, le premier médecin de l'empereur n'osa pas lui parler d'autorité. Peut-être aussi commit-il quelques erreurs; peut-être, au lieu d'agir sur les nerfs, de les calmer, ou d'amener un paroxysme décisif qui, chez un homme si fortement constitué, n'offrait pas un danger bien grand, attacha-t-il trop d'importance à des relaxatifs qui brisèrent les forces du malade. On a fait d'autres critiques; mais que sont les conjectures de la science humaine en présence du mystère impénétrable de la mort, pour que nous osions les répéter?

« Sans se croire encore en danger, l'empereur permit, le 21, que le prince Wolkonski informât l'impératrice-mère de l'état de son fils; deux jours après, il trouva bon que le général Diébitsch rem-

plît le même devoir à l'égard du grand-duc Constantin, qui résidait en Pologne.

« Une crise favorable sembla être survenue le 21; mais ses promesses furent trompeuses. Jusqu'alors le malade avait pu se lever. Au bout de quelques jours, une extrême faiblesse l'enchaîna sur le divan qui, placé au fond de son cabinet de travail, devint son lit de mort. Une vaste salle d'entrée séparait l'appartement de l'impératrice de celui de son époux. Élisabeth ne quitta presque plus ce dernier; le soir surtout elle était près de lui, lui prodiguant tous ces petits soins dont les femmes ont le secret, et qu'une tendresse sans bornes, une sollicitude vive et ingénieuse suggérait à celle qui sera toujours regardée comme l'honneur de son sexe. En voyant le danger approcher de la tête chérie de son époux, elle ne songea plus à elle, à sa propre maladie : qu'importait sa vie, bien qu'éclairée par un tardif rayon de bonheur, en comparaison de celle qu'il s'agissait de sauver ! Elle veille à son chevet; c'est tout au plus si elle consent, dans quelques instants passagers de calme, à céder, sans le quitter, au besoin de la nature. Elle retrouve pour quelques jours toutes ses forces : l'inquiétude roidit son courage, qui, par un effort surhumain, ne l'abandonne pas jusqu'au moment

où tout est fini, et fait l'admiration des témoins consternés de cette scène de douleur.

« Du 22 au 26, les accès de fièvre augmentèrent; le malade eut plusieurs évanouissements; baigné de sueur, il restait silencieux, et souvent on le vit plongé dans un anéantissement complet. Quelques jours auparavant, le lieutenant général comte de Witt était arrivé à Taganrog des cantonnements de la petite Russie; on n'avait pu cacher à l'empereur les mauvaises nouvelles dont il était porteur. Le lecteur n'a sans doute pas oublié la révélation de Sherwood : un complot se tramait contre les jours du monarque, il le savait depuis longtemps, et il en tenait même déjà quelques fils, comme le prouve la conversation suivante qu'il eut, depuis son arrivée à Taganrog, avec le général major d'artillerie Arnoldi : « Connais-tu le colonel « Pestel? » lui demanda-t-il un jour.—« Sans doute, « sire : c'est mon beau-frère, et nous avons servi « ensemble. — C'est un conspirateur qui cache des « desseins criminels, j'ai l'œil sur lui. » Les nouvelles apportées par le descendant du grand pensionnaire de Hollande ravivèrent ses souvenirs, et de ce moment Alexandre prit la vie en dégoût. Lorsque son médecin lui parla d'apposer des sangsues : « Mon ami, » lui répondit-il, « c'est de mes

« nerfs qu'il faut vous occuper ; ils sont dans un dé-« sordre épouvantable ! — Hélas ! » repartit Wylie, « chez les rois cela se voit plus fréquemment que « chez le commun des hommes. — Oui, » reprit vivement Alexandre, « chez moi en particulier : « il y a bien des raisons pour cela, et dans le mo-« ment actuel plus que dans tout autre. »

« L'état de son âme se trahit encore dans d'autres occasions. Le 26 novembre, dans une exaltation d'esprit déjà voisine du délire, il s'écria, en fixant un regard terrible sur son médecin : « Mon « ami, quelle action, quelle épouvantable action ! » C'est M. Wylie lui-même qui dépose de ce fait; d'autres témoins ont gardé le souvenir d'exclamations à peu près semblables : « Ah ! les monstres ! « les ingrats ! » aurait dit l'empereur ; « je ne vou-« lais que leur bonheur ! »

« Il n'y avait plus à en douter, la maladie d'Alexandre était une fièvre mortelle. Pressé d'accepter leurs conseils, il continua de se montrer récalcitrant; et ce manque de docilité, accompagné d'une impatience qui s'exhala parfois avec dureté, empêcha le médecin anglais de conserver tout son sang-froid. Il désespéra de la vie du malade, et, après de nouveaux refus, il en fit l'aveu, dès la journée du 26, au prince Volkonski. Celui-

ci, pensant que la religion parlerait avec plus d'autorité que le médecin, et vaincrait une répugnance dont les prières même d'Élisabeth n'avaient pu triompher, s'acquitta près d'elle d'un devoir douloureux, en laissant tomber quelques mots sur la nécessité pour Alexandre de remplir, à tout événement, ses devoirs de chrétien. Ces mots frappèrent au cœur l'infortunée princesse; mais, comme l'ami qui les avait prononcés lui fit entrevoir aussi dans cette mesure une dernière planche de salut, elle reprit sa fermeté et se déclara prête. Revenue près de l'empereur, elle lui prit la main et parla. « Je suis donc bien malade ? » répondit Alexandre à sa douce insinuation. — « Non pas, mon ami, » répliqua sa compagne; « mais vous avez repoussé « tous les remèdes, essayez de celui-ci. » — « Vo- « lontiers, » dit l'empereur; et il fit appeler Wylie. Il le regarda fixement et lui dit : « On me parle de « communion : en sommes-nous là réellement ? » — « Oui, sire, » dit le fidèle serviteur d'une voix que les larmes suffoquaient. « Votre Majesté a re- « jeté mes conseils : dans ce moment je ne lui parle « pas comme un médecin, mais comme honnête « homme. C'est mon devoir de chrétien de vous « dire qu'il n'y a plus un instant à perdre. » L'empereur lui prit les mains et les tint longtemps serrées

entre les siennes; leur moiteur toujours croissante annonçait la présence de la fièvre : on jugea alors prudent de remettre la cérémonie au lendemain.

« Mais le 27, de grand matin, l'état du malade empira au point qu'on se hâta d'avertir l'impératrice, qui fit venir aussitôt un confesseur. Dès six heures, l'archiprêtre Féodotof entra dans le cabinet, tenant la croix à la main. Alexandre, se soulevant avec peine, dit à l'impératrice : « Je dois « être seul ! » Tout le monde sortit. Élisabeth put donner un libre cours à ses larmes qu'elle retenait en présence de son époux avec une admirable fermeté. On le pense bien, le secret de la confession est resté enseveli dans la mémoire du prêtre qui l'a recueillie; quelques détails accessoires seulement ont transpiré. A en croire des rapports dignes de foi, l'auguste pénitent aurait dit au prêtre : « Veuillez vous asseoir. Oubliez ici la Ma« jesté, et usez-en avec moi simplement, comme « avec un chrétien. » L'entretien ne fut pas long. Lorsque le prêtre se disposa à célébrer l'eucharistie, Alexandre fit prier sa femme de revenir, et ce fut sous ses yeux qu'il reçut le saint viatique. Alors le confesseur se joignit à elle pour supplier le malade de se rendre aux conseils des hommes de l'art (le médecin d'état-major Alexandrovitch,

établi à Taganrog, était venu seconder les docteurs Wylie et Stoffregen), et de souffrir qu'on lui apposât des sangsues. Toute résistance cessa.

A partir de ce moment, l'empereur consentit à tout ce qu'on désirait de lui, et, se tournant vers Élisabeth : « Jamais, » dit-il, « je n'ai goûté une « satisfaction intérieure plus grande; je vous en « remercie du fond de mon cœur. »

« L'érésipèle dont il avait gardé les traces sur sa jambe était rentré. Cette circonstance le frappa, et il s'écria : « Je mourrai comme ma sœur. » C'est sans doute de la grande-duchesse Catherine, reine de Wurtemberg, décédée en 1819, qu'il voulait parler; de cette princesse, d'abord mariée au prince d'Oldenbourg, et qui, au temps de l'entrevue d'Erfurth, eût pu devenir impératrice des Français sans l'opposition énergique de sa mère, moins fascinée qu'Alexandre de la fortune de Napoléon.

« Le malade passa la journée du 28 presque sans connaissance, sans parole, et dans un état de léthargie ou de convulsions nerveuses continuelles; à peine s'il donnait quelques signes de vie. Cet état désespéré dura jusqu'au lendemain matin. Vers huit heures, il y eut une apparence d'amélioration. Des applications extérieures avaient rappelé le malade de sa léthargie habituelle. Il ou-

vrit les yeux et chercha ceux de sa famille dont il prit les mains pour les baiser, pour les presser sur son cœur. Ayant aussi été salué d'un sourire, le prince Volkonski se jeta sur la main de son maître, qu'il approcha de ses lèvres; mais Alexandre lui fit un signe de reproche; car, de la part de cet ami, il n'avait jamais pu souffrir cette marque de respect, dont Joann III Vassiliévitch avait jadis introduit l'usage pour ceux qu'il honorait de sa faveur. Déjà il lui avait fait promettre que, quoi qu'il arrivât, il ne quitterait pas l'impératrice avant de l'avoir rendue à leur commune famille. Rompant enfin le silence : « Quelle belle journée, » dit-il: et sentant autour de lui les bras de sa fidèle compagne; il lui adressa presque à haute voix ces mots : « Vous devez être bien fatiguée! » Elle ne s'en apercevait pas, surtout dans ce moment où Wylie, reprenant courage, se hâtait d'annoncer que tout n'était pas encore perdu. Transportée de joie à cette nouvelle, elle voulut sans retard la transmettre à Pétersbourg, où une mère attendait avec angoisse, car il s'agissait de la vie de son fils, des lettres qui, avant d'être rendues dans ses mains, avaient à traverser un espace de plus de cent cinquante lieues. Hélas! elle se livrait à un espoir chimérique.

Dans la nuit du 30, le prince Volkonski s'efforça d'éloigner l'impératrice ; il s'était assuré pour elle d'une demeure dans la ville. A une première insinuation faite dans ce but, la pieuse épouse avait déjà répondu : « Je suis persuadée « que vous savez compatir à mon affliction. Vous « n'ignorez pas que ce qui m'attachait à mon » époux n'était pas l'éclat de la couronne. Eh bien ! « je vous en supplie, ne me séparez pas d'avec lui « avant la dernière extrémité. » Elle réitéra ses prières, et le fidèle serviteur n'osa pas insister.

« Les remèdes ne produisaient plus aucun effet; les fonctions vitales étaient arrêtées. Cependant encore, dans la matinée du 1er décembre, le malade rouvrit les yeux, et, sans retrouver l'usage de la parole, il reconnut toutes les personnes que l'imminence d'un dénoûment réunissait autour de son lit.

« Qu'on se figure les sentiments avec lesquels les plus fidèles serviteurs d'Alexandre, le prince Volkonski et le général Diebitsch, assistaient au cruel spectacle de la mort de leur maître chéri ! Cette perte, irréparable pour eux, et dont les conséquences pour l'empire étaient incalculables, n'était cependant pas leur unique préoccupation. Diebitsch tenait les fils de la trame odieuse ourdie

dans l'ombre. L'empereur était désormais hors des atteintes du poignard, mais il n'était pas la seule victime désignée. Il importait d'agir avec vigueur et célérité. Dans l'impossibilité de prendre les ordres du maître, Diebitsch n'avait pas hésité à ordonner, sous sa responsabilité personnelle, toutes les mesures d'urgence qui pouvaient encore déjouer le complot. Il en attendait les effets, et cette mort dont il allait être témoin pouvait, comme jadis celle d'un autre Alexandre, devenir le signal d'une conflagration terrible.

« D'un signe presque imperceptible, Alexandre invita l'impératrice à venir plus près : il lui baisa encore une fois la main, comme pour lui dire un éternel adieu. Puis, retombant dans sa léthargie, il ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

« Il était dix heures cinquante minutes du matin. Élisabeth, suffoquée par les pleurs qu'elle retenait, lui ferma les yeux, lui banda avec son mouchoir le bas du visage, éleva sur lui la croix, gage de salut, et le bénit ; elle l'embrassa une dernière fois, puis tournant les yeux vers une sainte image : « Seigneur, pardonne-moi mes péchés, » dit-elle. « Il a plu à ta toute-puissance de me l'en-« lever. » Quand elle fut rentrée dans son appartement, elle donna un libre cours à ses larmes.

Un lien de trente-deux ans, toujours sérieux, toujours sacré pour elle, était dissous; un lien heureux, car Élisabeth avait oublié tous les intervalles de peines et de chagrins; une noble existence qui lui était plus chère que la sienne venait de s'éteindre prématurément, car l'époux que Dieu enlevait à Élisabeth au moment où il lui avait rendu toute sa tendresse n'avait pas plus de quarante-huit ans. Les jours de la princesse avaient été rassérénés par un bonheur inespéré: elle s'y était abandonnée de toutes les forces de son cœur. Maintenant le charme était rompu, mais du moins la séparation ne lui laissait pas de souvenir amer: depuis des semaines, celui qu'elle chérissait lui avait prodigué les témoignages du plus sincère attachement. Elle pleura longtemps; pourtant elle était soutenue par la certitude qu'Alexandre lui appartenait, et que rien n'aurait plus le pouvoir de les séparer quand elle l'aurait rejoint, réunion qui ne pouvait tarder d'avoir lieu. Une attraction irrésistible la ramena de moment en moment vers ce corps inanimé, sur lequel elle adressait à Dieu ses ferventes prières. Il fallut, le lendemain, de nouvelles instances pour lui faire quitter cette maison de deuil; même de sa nouvelle habitation, elle ne manqua pas un jour d'y retourner, com-

muniquant avec l'âme bienheureuse qui avait pris son essor, en présence de la dépouille mortelle qu'elle avait quittée.

« Celle-ci n'était pas encore refroidie, lorsque l'auguste veuve écrivit à Marie Fædorovna cette lettre devenue célèbre :

« Maman ! notre ange est au ciel, et moi je « végète encore sur la terre. Qui aurait pensé que « moi, faible malade, je pourrais lui survivre ? « Maman, ne m'abandonnez pas, car je suis ab « solument seule dans ce monde de douleurs. .. « Notre cher défunt a repris son air de bienveil « lance : son sourire me prouve qu'il est heureux « et qu'il voit des choses plus belles qu'ici-bas... « Ma seule consolation, dans cette perte irrépara- « ble, est que je ne lui survivrai pas. J'ai l'espé- « rance de m'unir bientôt à lui. »

Son espérance ne fut pas trompée ; cependant plus de cinq mois se passèrent avant que Dieu lui permît d'aller rejoindre au ciel celui qu'elle avait tant aimé.

Ce jour-là même, la conjuration militaire contre le trône et la vie d'Alexandre devait éclater dans les deux armées. La mort naturelle n'avait prévenu que de quelques heures le crime. Cette mort suspendit un moment le bras déjà levé des conjurés.

Un cri de regret s'éleva de tout l'empire, et l'Europe politique fut l'écho presque unanime de la douleur des Russes fidèles. La France surtout perdait un ami. Alexandre y fut pleuré comme à Pétersbourg.

XVII.

Le convoi traversa lentement l'empire. Par une coïncidence qui justifia la prophétie du moine et les pressentiments superstitieux d'Alexandre, son corps, arrivé la nuit dans le faubourg, fut déposé provisoirement dans la même église du couvent où, en partant pour son dernier voyage, il était venu veiller, prier et se pleurer lui même avant le lever de la dernière aurore qui avait éclairé pour lui sa capitale.

Voici comment un grand peintre d'histoire contemporaine, M. de Chateaubriand, rend compte, d'après les lettres de notre ambassadeur M. de la Ferronnays, de l'explosion de cette mort inattendue dans le cœur de la mère et de la famille de l'empereur :

« L'Impératrice-mère, rassurée par une première lettre de Taganrog, faisait chanter un *Te Deum* dans les églises de Pétersbourg ; le peuple

y priait, car Alexandre était adoré. Le *Te Deum* n'était pas fini, qu'un second courrier apporta au grand-duc Nicolas la nouvelle de sa mort. Nicolas, sorti pour recevoir le courrier, rentra dans l'église, où tout le monde fut frappé de l'altération de son visage. Il n'osa parler; il ne dit qu'un mot au métropolitain : l'évêque s'avança vers l'impératrice-mère, portant dans ses mains une croix couverte d'un voile noir. La mère comprit son malheur, et tomba sans connaissance au verset du *Te Deum* interrompu. »

XVIII

Le jugement de circonstance que cet écrivain porte d'Alexandre ne sera ni le nôtre ni celui de la postérité. Alexandre laissa la Russie à l'apogée de l'estime du monde. Il l'avait reçue humiliée, déchirée, déconsidérée des mains d'un insensé, il la laissa toute-puissante, pacifiée et illustrée par la plus grande épreuve de sa force qu'elle eût jamais faite sur l'Occident, le renversement de l'empire éphémère mais presque universel de Napoléon.

Du jour où Alexandre, corrigé, par des défaites, de sa complicité à contre-sens avec le César des

Gaules et le conquérant de la Germanie, était rentré dans sa vraie nature et dans son vraie rôle de protecteur-né des rois et des nationalités envahies, la fortune avait changé pour lui. La fortune est plus souvent qu'on ne croit remunératrice du bon sens et de la moralité des princes. En rentrant dans sa dignité et dans son courage, Alexandre était rentré dans sa force. L'univers libre s'était groupé en armes autour de lui. Le renversement même de Napoléon, transfiguré aujourd'hui par l'esprit de parti et par la gloire aux yeux des Français, ne diminua pas la popularité européenne d'Alexandre. Il ne parut pas l'agresseur, mais le vengeur du monde opprimé. Son langage au peuple français ne fut pas d'un maître, mais d'un restaurateur de la liberté; il s'excusa presque d'avoir vaincu.

« Votre empereur, qui était mon allié, » dit-il, « est venu jusque dans le cœur de mes États y « apporter des maux dont les traces dureront « longtemps; une juste défense m'a amené jus- « qu'ici. Je suis loin de vouloir rendre à la France « les maux que j'en ai reçus. Je suis juste, et je « sais que ce n'est pas le tort des Français. Les « Français sont mes amis, et je viens leur prou- « ver que je veux leur rendre le bien pour le mal. « Napoléon est mon seul ennemi. Je promets ma

« protection spéciale à la ville de Paris; je protégerai, je conserverai tous les établissements publics; je n'y ferai séjourner que des troupes « d'élite; je conserverai votre garde nationale, qui « est composée de l'élite de vos citoyens. C'est à « vous d'assurer votre bonheur à venir; il faut vous « donner un gouvernement qui vous procure le repos et qui le procure à l'Europe. C'est à vous à « émettre votre vœu : vous me trouverez toujours « prêt à seconder vos efforts. »

Paroles qui furent accomplies ponctuellement!

M. de Chateaubriand, dans son histoire du congrès de Vérone, explique ainsi cette popularité d'un vainqueur, difficile à comprendre de loin aujourd'hui, et cependant réelle et naturelle alors.

« Un reproche grave, » dit-il, « s'attachera à la mémoire de Bonaparte : il rendit son joug si pesant que le sentiment hostile contre l'étranger s'en affaiblit, et qu'une invasion, déplorable aujourd'hui en souvenir, prit, au moment de son accomplissement, quelque chose d'une délivrance. L'élite des esprits se trouva d'accord, à cette époque, dans le jugement terrible qu'ils ont porté de Napoléon : les la Fayette, les Lanjuinais, les Camille Jordan, les Ducis, les Lemercier, les Chénier, les Benjamin Constant, debout au milieu de la foule rampante,

osèrent mépriser la victoire et protester contre la tyrannie. Qui ne se souvient de leurs paroles vengeresses ou de leurs écrits brûlants? »

Quoi qu'il en soit de ces jugements et de ces opinions, les faits, qui sont le véritable jugement et la véritable opinion de l'avenir, jugent Alexandre plus favorablement. A sa mort il avait pris dans l'estime toute la place que Napoléon avait occupée dans la terreur de l'Europe.

La France respectée dans ses limites, et la restauration pacifique de la maison de Bourbon, consolaient les mânes de Louis XVI. La France avait inauguré sous les auspices d'un tsar réputé barbare le régime représentatif où l'autorité et la liberté pouvaient se concilier longtemps, si l'autorité était restée modérée et la liberté patiente. L'Espagne et Naples avaient reconquis leur dynastie des Bourbons le même jour que leur nationalité. Le Piémont était redevenu royaume indépendant sous la maison de Savoie. La Prusse était rentrée dans les territoires et dans les places fortes que lui avait dessinés l'épée de Frédéric; l'Autriche dans ses possessions; les princes secondaires de l'Allemagne méridionale dans leur indépendance républicaine et aristocratique; la Pologne, reconstituée en nationalité distincte, mais en royaume annexé

à la Russie, possédait la seule individualité que le malheur des temps, le démembrement consommé, le dénûment de frontières, l'antique versatilité de ses diètes, lui eussent laissé, l'existence empruntée à une nation assez forte pour la maintenir. La Russie, la Suède, la Prusse, la Hongrie, la Saxe, l'avaient accoutumée depuis des siècles à cette ombre d'indépendance presque toujours liée au sort des nations mieux constituées. La Russie seule n'avait rien gagné en territoire à ce remaniement de l'Europe et de l'Asie par ses armes. Alexandre avait été aussi désintéressé que fort. Mais il avait montré un million d'hommes sous les armes à l'Occident, et conquis le respect de l'Europe.

Le nom d'Alexandre restera à jamais culminant et éclatant sur cet apogée de l'empire. La Russie aimera en lui sa gloire, l'Allemagne son sauveur, la France des Bourbons son allié, le monde sa vertu. S'il ne fut pas grand par le génie, il fut grand par l'âme, c'est la vraie grandeur. Le génie peut être un fléau, la grandeur d'âme n'est jamais que la bénédiction d'un empire et la gloire de l'humanité.

LIVRE DIXIÈME *.

I

Alexandre, sans héritier direct pour lui succéder sur le trône, laissait trois frères : Constantin, né en 1779, Nicolas, né en 1796, et Michel, né en 1798. Les lois constitutives de l'hérédité, quoique récentes en Russie, donnaient le trône à l'aîné des frères de l'empereur mort sans enfants. La Russie s'attendait donc avec terreur à voir Constantin, alors vice-roi de Pologne, saisir l'empire comme son droit. Cependant une circonstance étrange et inusitée en Russie laissait au fond des

* J'ai emprunté une partie des détails précédents, et j'emprunte presque textuellement ceux qui suivent, aux excellents récits de M. Schnitzler dans ses deux volumes intitulés : *Histoire intime de la Russie*. Cette histoire intime de la Russie pendant les règnes d'Alexandre et pendant l'interrègne, est le recueil de documents le plus profondément raisonné et le plus admirablement rédigé sur cette époque. Si M. Schnitzler en avait fait une histoire par ordre de temps et de matières, nous n'eussions pas écrit la nôtre, car en la lisant nous aurions désespéré de l'égaler.

esprits on ne sait quel doute sur l'avénement du prince désigné par la primogéniture. Ce prince, si rapproché du trône, n'avait point encore été désigné, suivant l'habitude de la cour de Russie, par le titre de successeur présomptif. On s'étonnait de ce silence, sans en approfondir le mystère; mais ce silence et ce mystère seuls suffisaient pour jeter une incertitude et un trouble dans les conjectures.

Le caractère de Constantin confirmait cette anxiété de l'empire. Ce prince était le contraste le plus frappant d'Alexandre. L'un était l'image de Catherine, l'autre le portrait vivant de Paul Ier. Des traits kalmouks, une barbe rousse, un clignotement convulsif des paupières, un regard fauve, perdu au fond de petits yeux enfoncés dans leurs orbites, une voix saccadée, un geste abrupte, une violence pleine d'explosion et de cruauté, une passion exclusive des exercices militaires, une manie de discipline et de formalités qui fatiguait les troupes, un mépris sauvage pour tous les arts de l'esprit et pour toutes les délicatesses de l'âme, faisaient de Constantin le type du barbare, l'effroi du soldat, la terreur de l'empire. Quelques grandes vertus primitives étaient enfouies cependant sous cette nature tartare toute pleine d'ombre et de

contradictions : la bravoure, la loyauté, l'esprit de famille, le dévouement passionné à ses frères, l'amour enfin, non l'amour brutal et sensuel du sauvage, mais l'amour de l'âme, l'adoration exclusive de la beauté, le culte jusqu'au sacrifice de soi-même pour la femme à laquelle il aurait voué une fois sa vie.

Tel était Constantin, homme dont il était impossible de ne pas tout craindre quand on ne connaissait de lui que sa figure, et de ne pas tout espérer quand on devinait ses vertus! Les soldats l'aimaient parce qu'il avait servi sous leur idole, le vieux Souvarof, et qu'il avait signalé sa valeur en Italie, à Austerlitz et en Pologne sous Beningsen. Les Polonais, qui l'avaient d'abord aimé à cause de sa partialité pour eux, avaient fini par le haïr à cause de son aversion pour leurs agitations constitutionnelles à Varsovie. Il n'avait pas traité en gouverneur, mais en dictateur soldatesque, un peuple dont la liberté conquise ressemblait à l'anarchie. Retiré dans une maison de campagne aux portes de Varsovie, plus semblable à une forteresse qu'à un palais, il régnait au milieu d'un camp sur une capitale.

II

Un fréquent échange de courriers entre Taganrog et Varsovie, pendant la maladie d'Alexandre, avait fait présumer que l'empereur mourant préparait son successeur naturel aux éventualités de sa maladie et de sa mort. L'événement ne devait pas tarder à déconcerter ces conjectures. Cette correspondance entre Alexandre et Constantin n'était en réalité que le dialogue mystérieux entre deux frères dont l'un relevait l'autre de ses serments, au moment de laisser le trône et la vie, et dont l'autre refusait d'être relevé de ses promesses et se défendait du trône comme d'un malheur et d'un crime.

Constantin avait, en effet, abdiqué volontairement le trône dans son cœur longtemps avant l'heure d'y monter. On attribue à plusieurs causes, les unes sinistres, les autres honorables, cette renonciation à sa destinée. Les uns disent qu'emporté jusqu'à un meurtre involontaire par la violence de son sang, il s'était puni lui-même en déclarant à jamais indigne de posséder l'empire un prince qui ne savait pas se posséder lui-même; les

autres affirment qu'un conseil de famille, présidé par sa mère l'impératrice Marie Fædorovna, autorité dont il n'appelait jamais, l'avait conjuré de renoncer à exercer ses droits, de peur d'en abuser par violence et par égarement de passion contre les peuples.

Ces deux conjectures sont vraisemblables, mais une cause plus honorable et plus certaine expliquait et nécessitait cette renonciation; cette cause était l'amour du prince pour une jeune et belle Polonaise, Jeanne Grudzeuska, fille d'un gentilhomme des environs de Bromberg, et célèbre depuis sous le nom de princesse de Lowicz.

Constantin avait été marié presque enfant, par son aïeule Catherine II, à une princesse de son âge, Julienne de Saxe-Cobourg, sœur du roi des Belges d'aujourd'hui. Cette princesse, après quatre ans d'une union inféconde et froide avec son mari, avait demandé à se séparer de lui pour aller vivre obscure et libre en Suisse, avec un traitement convenable au rang qu'elle avait occupé, mais sans esprit de retour au titre d'impératrice. La licence soldatesque des mœurs de Constantin jusqu'en 1820 lui avait fait oublier ce lien importun de sa première jeunesse. L'attrait subit, respectueux et invincible qu'il ressentit à cette époque à la pre-

mière entrevue avec Jeanne Grudzeuska, fit une révolution complète dans sa vie et dans son caractère. Il obtint de la cour et de l'Église grecque le divorce avec sa première femme, et il épousa solennellement, mais sans lui donner d'autre titre que celui de son épouse, Jeanne Grudzeuska, sous le nom de princesse de Lowicz. Le consentement de sa mère et de son frère, l'empereur Alexandre, à ce mariage, ne lui fut accordé qu'à la condition de renoncer au trône. Il n'hésita pas à sacrifier un empire à celle dont l'amour lui paraissait supérieur au monde; il jouit d'avoir un règne à sacrifier au bonheur. Le bonheur le récompensa de ce qu'il avait méprisé pour une femme. Cette femme devint la seconde âme de sa vie. Elle transforma sa rudesse en servitude volontaire, sa licence en piété, sa rudesse en douceur. Elle ne fut pas seulement son bonheur, elle fut sa vertu.

La Russie ignorait ce contrat secret passé entre Constantin et sa famille; seulement il en transpirait quelque chose dans les conjectures du public, et l'Almanach impérial de 1825 désigna pour la première fois, à l'étonnement général, le grand-duc Nicolas, frère puîné de Constantin, comme héritier de l'empire.

III

Telles étaient les situations ambiguës des héritiers de l'empire, au moment où le courrier, arrivé de Taganrog à Pétersbourg, apporta à l'impératrice-mère et à ses fils la nouvelle de l'interrègne.

Le grand-duc Nicolas, malgré les renonciations réitérées de Constantin, n'hésita pas un instant à reconnaître, par son serment à Constantin absent, les droits de la nature, sans tenir compte des serments et des abdications de circonstance arrachés à son frère par la volonté maternelle, par le repentir ou par l'amour. Le sénat reçut ce serment de Nicolas, mais il ouvrit en même temps un manifeste scellé de l'empereur Alexandre, confié par ce prince en 1823 pour être ouvert après sa mort. Ce manifeste était accompagné de deux lettres, l'une de Constantin à Alexandre, l'autre d'Alexandre à Constantin. La lettre de Constantin, datée de Pétersbourg, le 14 janvier 1823, confirmait pour la première fois la rumeur sourde du palais par une pièce authentique.

« Sire,

» Encouragé par toutes les preuves des disposi-

« tions infiniment bienveillantes de V. M. I. à mon « égard, j'ose y recourir encore une fois et dépo- « ser à vos pieds, Sire, une très-humble prière.

« Ne reconnaissant en moi ni le génie, ni les « talents, ni la force nécessaire, je supplie V. M. I. « de transférer ce droit à celui à qui il appartient « après moi, et d'assurer ainsi pour toujours la « stabilité de l'empire. Quant à moi, j'ajouterai « par cette renonciation une nouvelle garantie et « une nouvelle force à l'engagement que j'ai spon- « tanément et solennellement contracté à l'occa- « sion de mon divorce avec ma première épouse. « Toutes les circonstances de ma situation actuelle « me portent de plus en plus à cette mesure, qui « prouvera à l'empire et au monde entier la sincé- « rité de mes sentiments.

« Daignez, Sire, agréer avec bonté ma prière; « daignez contribuer à ce que notre auguste mère « veuille y adhérer, et sanctionnez-la de votre « assentiment impérial. Dans la sphère de la vie « privée, je m'efforcerai toujours de servir d'exem- « ple à vos fidèles sujets, à tous ceux qu'anime l'a- « mour de notre chère patrie.

« Je suis avec un profond respect, Sire, etc. »

La seconde pièce était une lettre d'Alexandre,

en réponse à celle de Constantin, une acceptation pure et simple de sa renonciation. Elle portait la date de Saint-Pétersbourg, le 14 février 1822. Nous y reviendrons plus loin.

La troisième était un acte public rendu en considération de ces deux lettres. Voici la substance de ce manifeste dont nous avons déjà fait connaître la date : « 1° L'acte spontané par lequel notre frère « puîné, le tsarévitch et grand-duc Constantin, « renonce à ses droits sur le trône de toutes les « Russies, est et demeure fixe et invariable. Ledit « acte de renonciation sera, pour que la notoriété « en soit assurée, conservé à la grande cathédrale « de l'Assomption à Moscou, et dans les trois hau« tes administrations de notre empire, au saint « synode, au conseil de l'empire, et au sénat « dirigeant. 2° En conséquence de ces dispositions, « et conformément à la stricte teneur de l'acte « sur la succession au trône, est reconnu pour no« tre héritier notre second frère, le grand-duc « Nicolas. » La conclusion de cette pièce, quoique sans intérêt relativement à la question politique, mérite cependant encore d'être reproduite : « Quant « à nous, » écrivait Alexandre, « nous prions « tous nos fidèles sujets qu'avec ce même senti« ment d'amour qui nous faisait considérer comme

« notre premier bien sur la terre le soin que nous « avions de leur constante prospérité, ils adressent « de ferventes prières à N. S. Jésus-Christ, afin « qu'il daigne, dans sa miséricorde infinie, rece- « voir notre âme en son royaume éternel. »

IV

Le sénat, à la lecture de ces pièces, ne douta pas qu'elles ne fussent connues du prince à qui la renonciation de Constantin déférait l'empire. Il se transporta en corps au palais d'hiver pour prêter serment au grand-duc Nicolas. Mais ce prince, frère aussi loyal que fils respectueux, écarta la couronne qu'on venait lui offrir.

« Je ne suis point empereur par la nature et « par les lois, » dit-il aux sénateurs, « je ne veux « pas le devenir aux dépens de mon frère aîné et « en abusant d'une renonciation peut-être irréflé- « chie ou contrainte. Si maintenant qu'il est libre « et souverain, Constantin persiste à vouloir faire le « sacrifice de ses droits, alors, mais seulement « alors, j'exercerai les miens en acceptant la « couronne. »

Ses conseillers lui représentèrent en vain avec

force le péril de laisser la couronne, l'opinion, l'armée flotter incertaines entre deux têtes pendant de longs jours qui donneraient du temps aux conjurations, aux proclamations opposées des troupes et peut-être aux guerres civiles. Nicolas fut inébranlable. Aucun danger ne lui parut supérieur à celui d'une usurpation réelle ou apparente du trône, que le droit de naissance ne lui donnait qu'après Constantin.

Les régiments de la garde, rassemblés sur la place du palais d'hiver, prêtèrent les uns avec répugnance, les autres avec empressement, tous sans hésitation, le serment à l'empereur absent, Constantin. Un courrier fut expédié à Varsovie, résidence du grand-duc devenu empereur, pour lui porter le serment de l'empire. Une régence gouverna en son nom jusqu'à son arrivée dans la capitale. Tout resta immobile d'étonnement, d'attente et d'incertitude. Ce fut une de ces suspensions de vie, de mouvement et presque de respiration dans un grand peuple, où le sol même semble incertain du maître à qui il appartiendra.

V

Cependant la mort d'Alexandre était connue à

Varsovie par un courrier du prince Volkonski, trente-six heures avant que cette mort fût connue à Pétersbourg. Le dernier né des trois princes, le grand-duc Michel, s'y trouvait en ce moment en visite auprès du grand-duc Constantin. Les deux frères, frappés du même coup et pénétrés de la même douleur à la nouvelle de la mort d'Alexandre, l'idole de leur cœur, s'enfermèrent ensemble pendant deux jours pour pleurer et pour délibérer. Les larmes ne devaient pas tarir; la délibération fut courte comme un sentiment irréfléchi ou comme une résolution irrévocable.

Le 26 novembre, Constantin, au lieu de courir à Pétersbourg saisir l'empire, écrivit à l'impératrice Marie Fædorovna sa mère, pour lui annoncer qu'il restait fidèle à la parole jurée. « Habitué dès « mon enfance, » disait-il dans sa lettre, « à ac- « complir religieusement la volonté de mon père, « la vôtre et celle de mon frère l'empereur « Alexandre, je considère comme une obligation « de céder mon droit à la succession au grand- « duc Nicolas et à ses héritiers. »

Une seconde lettre de la même date, portée par le même courrier au grand-duc Nicolas, assurait ce prince de l'inébranlable résolution de Constantin de ne pas accepter la couronne : « Après cette

« déclaration, » disait Constantin à son frère, « je « regarde comme un devoir sacré de prier Votre « Majesté de recevoir le premier mon serment de fi- « délité; je n'élève mes vœux vers aucune nouvelle « dignité, vers aucun nouveau titre, je désire con- « server seulement celui de tsarewitz, dont j'ai été « honoré pour mes services militaires par feu no- « tre père. Mon unique bonheur sera de voir agréer « par Votre Majesté impériale mon dévoument sans « bornes. J'offre pour gage de ces sentiments trente « années d'un service fidèle et du zèle le plus pur « qui m'a animé toujours envers mon père et mon « frère, de glorieuse et chère mémoire. »

Le grand-duc Michel, confident des sentiments et des résolutions de son frère, accompagna lui-même à Pétersbourg le courrier qui portait ces lettres à l'impératrice-mère et à Nicolas. Elles ne suffirent pas encore à fléchir la résistance et l'intégrité de celui à qui Constantin déférait si librement et si itérativement la couronne. Il fit repartir précipitamment le grand-duc Michel pour Varsovie, sans publier encore les lettres de son frère, surprises peut-être à l'émotion ou à l'obéissance. Il conjurait Constantin de revenir sur ses refus; il lui donnait le temps de retirer ses lettres purement confidentielles, au risque de laisser ce

temps aux factions qui s'agitaient sourdement dans la capitale et dans les provinces.

Mais le grand-duc Michel rencontra à moitié chemin de Pétersbourg à Varsovie un second courrier de Constantin qui rapportait au sénat et à l'empereur un refus plus absolu et plus explicite du trône. Il lut ces lettres. Il jugea son voyage désormais sans but ; il se hâta de revenir sur ses pas à Pétersbourg pour prêter son cœur et son bras à Nicolas dans la crise que des rumeurs vagues faisaient présager comme imminente, au moment où le sceptre, trop longtemps flottant, passerait d'une main dans une autre. Constantin lui-même aurait pu, sans doute, se rendre à Pétersbourg pour enlever toute incertitude à la capitale et toute possibilité de doute à l'armée sur la spontanéité et l'irrévocabilité de sa renonciation. Il était d'un cœur généreux d'aller démentir en personne les prétentions ou les regrets qu'on pouvait lui supposer dans une si solennelle abnégation. Il ne le fit pas ; ce fut un malheur et peut-être un reste d'égoïsme. Les uns disent qu'il craignit de laisser dans un tel moment la Pologne à elle-même, les autres qu'il craignit que l'armée de Pétersbourg ne fît violence à ses refus par l'entraînement de ses instances Les hommes les plus

initiés dans le secret de ses pensées croient qu'il redouta, s'il quittait Varsovie et l'armée polonaise, de n'y revenir jamais, et qu'il voulut s'assurer à lui-même cette vice-royauté à vie de la Pologne, comme la plus noble et la plus sûre retraite contre les disgrâces possibles qui succèdent souvent à la reconnaissance dans les cours.

Tout indique le réalité ou la vraisemblance de cette supposition; car le premier mouvement d'un prince dont l'abdication va causer une émotion dangereuse à son successeur, est de se jeter entre le peuple et ce successeur, et de dissiper d'un mot le doute fatal où la famille et l'État peuvent périr par le silence et par l'absence du légitime héritier.

Quoi qu'il en soit, le grand-duc Michel rapporta seul à Pétersbourg la confirmation authentique de la renonciation de Constantin. Le 24 décembre, après trois semaines d'instances et de refus, et Nicolas jugeant, avec raison, toute plus longue procrastination inutile, publia le manifeste de son propre avénement au trône. Ce manifeste, sincère dans l'exposition des faits, et triste dans la résignation à la nécessité du trône, pieux dans les sentiments et dans les termes, avait été rédigé par le comte Speransky, publiciste exercé,

et retouché par l'empereur lui-même. Il ne pouvait laisser aucun doute sur la déférence qu'on avait témoignée obstinément au légitime héritier, sur la persistance de ses refus, sur la nécessité pour Nicolas d'accepter l'empire dévolu malgré lui à son titre de second héritier par rang de naissance.

Le 25 au soir, le conseil de l'empire, le sénat, le synode, les grands corps de l'État, se rendirent au palais d'hiver, et y prêtèrent serment à Nicolas jusqu'à une heure très-avancée de la nuit. Jamais serment prononcé dans un plus sombre deuil ne fut consolé cependant par de plus légitimes espérances.

VI

Le grand-duc Nicolas semblait, plus encore que son frère Alexandre, avoir été formé par la nature pour imposer aux hommes et pour leur commander. La beauté l'avait fait tzar avant le rang; l'impression qu'il fit sur nous-même à la fleur de ses années fut ineffaçable, comme celle d'une statue vivante d'Alexandre jeune. Il montait un cheval noir, approprié par sa haute taille à la stature de son cavalier. Un casque d'argent doré recouvrait

son front et projetait sur son visage juvénile et un peu pâle l'ombre martiale qui sied au front du soldat. Son profil pur se détachait sur les uniformes sombres des officiers de la garde impériale russe, dont il parcourait au pas la ligne de bataille ; un front plane, un nez droit, une lèvre relevée, un menton arrondi, un ovale du visage allongé, un léger duvet sur les joues, terni par la poussière du champ de manœuvre, une sévérité précoce de physionomie, la dignité d'attitude à cheval qui contrastait avec l'élégance svelte et frêle du corps, une pose impériale, un regard qui tombait de haut mais avec condescendance sur la foule, tout faisait alors de Nicolas le type du prince, le rêve du tzar futur. L'âge, en développant cette fierté d'attitude, y avait ajouté la majesté et la réflexion.

Le caractère participait de cette configuration des traits, qui sont en général les révélations de l'homme intérieur. L'esprit, sans s'élever jusqu'au génie, s'élevait au-dessus du sens ordinaire des hommes; il était juste et il portait loin; une parole rare, mais nette, facile et franche, exprimait sans prétention et sans réticence sa pensée : il se sentait trop haut pour descendre à tromper les hommes. Moins caressant

qu'Alexandre, il était plus réellement persuasif; son accent avait la sincérité, la probité et l'inflexibilité de son âme. Honnête de nature comme de principes, il était religieux sans rêverie, comme son prédécesseur, et sans fanatisme, comme son peuple. Ses mœurs jusque-là avaient été pures comme son premier amour pour sa jeune femme. Il adorait sa mère jusqu'au culte, mais non jusqu'à la servilité d'esprit. Le devoir sous toutes les formes comme homme, comme fils, comme frère, comme soldat, comme prince, était le point fixe de sa nature. Il n'était pas arrivé encore à l'âge où l'orgueil égare la conscience et où la toute-puissance encourage à la tyrannie. Il était jeune de vertu comme d'années; il aurait réalisé ces présomptions pour la postérité s'il fût mort avant l'âge où l'ambition, qui s'agrandit à mesure que les années de l'homme se rétrécissent, le pressa de cueillir d'une main sanglante l'Orient, que la France et l'Europe devaient lui disputer. Le jour où il perdit sa conscience, il perdit avec sa vraie gloire la fortune de la Russie (1).

Tel était, le 26 décembre 1825, le prince qui

(1) 1855. Guerre des provinces danubiennes et guerre de Crimée.

venait d'offrir le trône à son frère, et qui allait être forcé de le conquérir avant d'y être assis.

VII

Pendant que l'empire flottait trop longtemps ainsi dans un combat d'abnégation et de générosité entre les deux frères, une conjuration militaire, dont l'atmosphère avait pesé sur l'imagination d'Alexandre mourant, couvait en effet dans les deux armées du Nord et du Midi, à Pétersbourg et dans les cantonnements de la Bessarabie. Les causes de cette double conjuration seraient inexplicables sous un prince généralement adoré tel qu'Alexandre, et dans un pays aussi primitif que la Russie, si elle ne s'expliquait par l'état général de l'Europe dans les années qui suivirent 1815, et par le génie imitateur ou plagiaire de la noblesse russe.

On se souvient que l'armée russe, appelée au secours des trônes et des peuples allemands insurgés par leur patriotisme contre l'oppression de Napoléon, avait respiré en Allemagne les miasmes généreux des sociétés secrètes, où s'était concentré l'esprit de délivrance de la tyrannie française et d'émancipation du genre humain. Ces mêmes ar-

mées, en traversant la France et en y séjournant comme vainqueurs de Napoléon ou comme libérateurs du pouvoir absolu, y avaient contemplé la renaissance de la liberté représentative, de la liberté de la tribune, de la liberté de la presse, et de l'égalité de droits entre les citoyens.

Ce spectacle avait laissé de profondes traces dans l'esprit de la jeunesse militaire russe. A leur retour dans leur patrie, ces jeunes nobles, frappés du contraste entre le despotisme absolu de leur tsar et le pouvoir légal et modéré des rois constitutionnels, plus frappés encore du contraste entre le citoyen d'une patrie libre et le serf d'une contrée esclave, avaient aspiré prématurément, mais généreusement, à une double transformation du despotisme moscovite en autorité constitutionnelle et des serfs en citoyens. Ces progrès dans la civilisation sociale et politique étaient trop évidents pour ne pas allumer l'enthousiasme désintéressé des âmes nobles dans l'aristocratie militaire de l'empire. Ils aimaient Alexandre, dont le caractère valait à lui seul une constitution; mais Alexandre avait dit lui-même à madame de Staël : « Je ne suis qu'un heureux accident. » Ces jeunes hommes voulaient que l'accident devînt une institution permanente.

Les révolutions militaires du 20 mars 1815 en France ; d'Espagne, de Naples, de Turin, de 1815 à 1821, avaient fatalement enseigné par l'exemple aux officiers révolutionnaires russes, que l'armée qui consolide les trônes peut aussi, plus facilement que les peuples, les ébranler. Les conspirations de casernes et de corps d'armée étaient devenues l'entretien et la corruption des camps. Enfin les sociétés secrètes d'Allemagne, de France, d'Espagne, d'Italie, avaient ajouté le goût et le prestige du mystère aux séductions naturelles de la philosophie et de la liberté. Les journaux et les livres que la France et l'Angleterre répandaient comme des échos de leur pensée ou de leurs tribunes en Russie, nourrissaient dans le cœur de la jeune noblesse des villes et des camps cette émulation d'idées et d'institutions qui tend, comme l'Océan, à prendre son niveau sur tout le globe. Ces éléments de fermentation, venus du dehors et fomentés par l'engouement et par la mode, ces deux génies des peuples enfants, étaient plus que suffisants pour remuer les imaginations, et pour faire surgir des tribuns et des conjurés dans un pays où les conjurations font la seule liberté des esclaves.

VIII

Une première société secrète, foyer de ces principes et de ces aspirations, s'était organisée récemment à Saint-Pétersbourg dans l'armée. Elle s'appelait la *Société du Nord*. Ses trois fondateurs étaient le prince Serge Troubetzkoï, le prince Obolenski et Conrad Ryléïef, l'âme du conciliabule.

Le prince Troubetzkoï appartenait par sa naissance à la plus haute aristocratie de l'empire, et par ses grades à l'armée. Un de ses ancêtres avait disputé le trône aux premiers Romanof. Imagination ardente, esprit téméraire, cœur faible et vacillant, il était fait pour nouer et pour perdre une entreprise.

Le prince Obolenski, aide de camp d'un général d'infanterie de la garde, était un de ces esprits légers que le tourbillon attire et emporte dans sa sphère, et que l'extrême jeunesse prédispose aux généreuses illusions.

Ryléïef seul était un homme complet; mais c'était un homme égaré parmi des courtisans ou des esclaves, un homme incompatible avec le

temps et les institutions où le hasard l'avait fait naître; un homme qui rêvait non-seulement la liberté, mais la dernière forme de la liberté dans un pays de boyards et de serfs, la république dans les murs du Kremlin où sont les tentes nomades des Tartares, contre-temps et contre-sens que l'esprit systématique et inflexible de l'utopiste pouvait seul imaginer dans un camp de Moscovites. Ryléïef, né d'une famille noble, sous-lieutenant d'abord dans l'armée, puis entré dans la magistrature, enfin devenu secrétaire général d'une grande association commerciale pour les échanges entre la Russie et l'Amérique, était de plus un poëte qui donnait des espérances à la littérature de son pays. Il rappelait, par la mélancolie de ses vers et par son courage, André Chénier, le poëte français qui savait chanter et mourir. Son républicanisme, adouci par son caractère, admettait le mystère, mais non le crime, dans les moyens. Plutôt martyr qu'assassin était la devise de Ryléïef.

Autour de ces trois hommes se groupèrent bientôt une foule de ces hommes secondaires qui sont les bras des entreprises de ce genre: le lieutenant-colonel Batenkof, que le mécontentement d'un grade perdu jeta dans la liberté comme dans une vengeance; Jacoubovitch, destitué en Géorgie pour

un duel où il avait été l'agresseur et le meurtrier, et qui cherchait à forcer les portes de la fortune par la violence; Alexandre Bestoujef, ami dévoué de Ryléïef, noblement entraîné par l'amitié dans le péril, écrivain précoce et distingué en poésies imitées de la France; enfin, le colonel du sixième régiment de chasseurs, Boulatof, homme que le seul enthousiasme d'une noble entreprise pouvait arracher à ses devoirs, idole des soldats, mais aussi indiscret que passionné, et qui devait, en éventant par légèreté le complot, perdre involontairement ses complices. Chacun de ces conjurés en initiait d'autres qui initiaient à leur tour les chefs, les officiers et les sous-officiers les plus capables d'entraîner leurs régiments.

Le but avoué de la conjuration était, non d'arriver du premier pas à la république, rêve absolu de Ryléïef, mais de limiter le pouvoir des tzars et de créer le gouvernement représentatif de deux chambres avec une constitution, base des trois pouvoirs. Rien n'indique une pensée sociale dans ce complot purement politique. Donner la liberté et l'égalité aux serfs, ce détrônement de l'aristocratie et même de la propriété en Russie, n'entrait ni comme premier but, ni comme premier moyen dans ces théories de soldats et d'aristocrates.

IX

L'armée du Midi, commandée par Witgenstein et cantonnée sur les rives du Pruth au nombre de cent vingt mille hommes, l'armée de Volhynie, commandée par Saken et composée de cent cinquante mille hommes avec le quartier général à Kief, étaient travaillées des mêmes affiliations. Le complot se ramifiait, depuis le Caucase jusqu'à la Pologne, parmi huit cent mille hommes sous les armes. Les états-majors des deux généraux étaient à leur insu le foyer de la conspiration presque unanime.

Le principal moteur des affiliations et des révolutions du Midi était Paul Pestel, fils du gouverneur général de la Sibérie. On l'appelait le Riégo de la Russie; il eût été plutôt le Catilina de Rome. Ce n'était ni la vertu trompée, ni l'illusion de l'espérance qui conspiraient en lui, c'était le vice. La république n'était à ses yeux qu'une subversion immense et soudaine, dont son ambition sans scrupule pouvait sortir en Marius et non en Washington. Le vertueux Ryléïef lui-même et son ami Bestoujef rougissaient de servir la même

cause que ce contempteur cynique de toute morale et de toute vertu. C'était, disaient-ils, un ambitieux et un fourbe. Mais c'est le malheur des hommes de bien qui trempent dans ces associations ténébreuses, d'être, à cause de ces ténèbres mêmes, associés et confondus avec les pervers.

Pestel, longtemps aide de camp du général en chef Witgenstein, dont il trahissait la confiance, était maintenant colonel d'un régiment de dragons. L'éloquence de Pestel fanatisait tous ceux qui l'entendaient haranguer dans les réunions secrètes de l'armée du Midi, son intrépidité rassurait les plus timides ; il donnait l'ivresse aux uns, la résolution aux autres. Ses perspectives rayonnantes de gouvernement idéal, opposées à la servitude du gouvernement des tzars, éblouissaient facilement de jeunes officiers russes qui croyaient écouter en lui un Orphée du Nord. Son plan avoué était une république, mais une république avec une dictature de dix ans pour l'imposer aux opposants par la force et par l'arbitraire. Quant au nom du dictateur, il le laissait chercher à ses complices. Tous prononçaient le sien. On le soupçonnait cependant, non sans vraisemblance, de rêver la couronne des tzars sur le front du dictateur républicain. Imagination assez vaste pour

tout rêver, esprit assez immoral pour mépriser même ses propres rêves.

Le 1er janvier 1826, jour où le régiment de Pestel devait prendre le service du quartier général, était fixé pour le mouvement. On arrêterait le général en chef, on déclarerait la déchéance de l'empereur Alexandre, dont on ignorait encore la mort, on enlèverait les autres corps par la voix des conjurés répandus partout, on marcherait sur Pétersbourg, on proclamerait la république, et le hasard proclamerait le dictateur.

La veille, un des complices, bourrelé par le remords, révéla le complot au général Roth. Roth avertit Diebitoch, commandant général de la deuxième armée. Diebitoch fit arrêter à l'instant Pestel et les douze principaux chefs de la conjuration. Un officier fut envoyé à Taganrog pour prendre les ordres de l'empereur. Alexandre venait d'expirer dans la nuit, la conjuration expirait en même temps sur son tombeau.

X

Mais dans l'armée de Kief, où l'on ignorait à la fois et la mort de l'empereur et l'arrestation de

Pestel, les conjurés, dirigés par les frères Mouravief, se préparaient à faire éclater le mouvement. Nous verrons bientôt leur inopportunité, leur ruine et leur échafaud. Retournons à Pétersbourg.

Telles étaient les vastes trames trop diverses et trop étendues sur une trop immense surface, qui se renouaient, du midi au nord de la Russie, à la trame centrale de Pétersbourg.

Tout était avorté au midi, la veille du jour où Ryléïef et ses complices allaient tenter de surprendre l'empire en plein interrègne, et d'exploiter au profit d'une révolution nationale un combat imprudent de désintéressement entre deux tsars.

Les conjurés, réunis le 25 au soir chez Ryléïef, informés du serment que les grands corps de l'État venaient de prêter, du manifeste de l'empereur qui allait paraître et de la proclamation de Nicolas, qu'on allait le lendemain demander aux troupes, résolurent de profiter de la dernière heure offerte par le hasard à leurs desseins. L'ignorance où était le peuple des véritables dispositions de Constantin, héritier de droit qu'on croyait supplanté par un héritier de faveur, la popularité soldatesque de ce nom de Constantin, cher aux barbares par la barbarie même de son apparence, la confusion d'un tel moment, l'explication difficile à donner et à

entendre, le peuple ému, la cour inquiète, les troupes sous les armes, les cris demandés et répondus par des cris contraires, enfin le grand nombre de conjurés répandus dans les casernes et dans les groupes, tout donnait le signal et la confiance aux conspirateurs. Le nom de Constantin qu'ils abhorraient devint leur mot d'ordre. Une fois la guerre civile organisée sous deux noms de tsars opposés l'un à l'autre, il n'était pas difficile d'en faire sortir un troisième cri, celui de constitution, de république, de dictateur.

Le prince Troubetskoï, le prince Obolenski, les frères Bestoujef, Jacoubovitch, Kakhofski, Batenkof, Stenheil, le comte Konovnitzin, les comtes Poustchin et Repin, Southof et Arbouzof, officiers des gardes, le prince Odoïefski, poëte et soldat du sang royal de Rurik, assistaient avec beaucoup d'autres à la délibération. Elle fut courte et pressée par l'heure. La nuit s'écoulait et ne devait pas laisser un autre jour au succès. On adopta d'urgence les idées mûries et le plan simple de Ryléïef.

« Je passe le Rubicon, et je sabre tout devant « moi! » s'écria l'impatient Bestoujef, irrité de quelques objections inopportunes.

« La fortune décidera ce que nous ferons ensuite

« de l'empire » dit Ryléïef: « commençons par l'en-
« lever aux deux tzars. »

On vint leur annoncer qu'un complice, le lieutenant Rostolozof, avait tout avoué à l'empereur.

« Nous sommes trahis, vous le voyez! » dit Ryléïef. « La cour sait beaucoup, mais elle ne sait pas
« tout; le temps nous reste.

— « Oui, oui, » s'écrièrent-ils tous: « les lames sont
« hors des fourreaux, nous ne pouvons plus cacher
« nos sabres. »

L'extrémité du péril changea même le cœur de Ryléïef au moment suprême. Il admit à regret l'éventualité du régicide, si le régicide était nécessaire pour faire triompher le complot.

« Cher ami, » dit-il en serrant dans ses bras Kakhofski, un de ces hommes qui n'ont de conscience que le fanatisme de leur parti, « tu n'as
« ni femme ni enfant, ni père ni mère : c'est à
« toi à te sacrifier à la patrie et à nous débarrasser
« de l'empereur. »

Le prince Troubetskoï fut élu à l'unanimité dictateur : choix fatal à la révolution qu'il était capable de rêver, incapable d'accomplir. Jacoubovitch se chargea de forcer les cabarets, d'enivrer les soldats et la populace, et de diriger la soldatesque et le peuple ivres à l'assaut du palais d'hi-

ver, après les avoir engagés dans la cause de la révolution par le pillage. Ryléïef s'indigna contre cette flétrissure imprimée à l'armée et au peuple qu'il voulait ennoblir. Avant l'aurore, chacun des conjurés courut au poste des casernes ou des places d'armes qu'il s'était assigné à lui-même par ses affiliations avec les soldats.

« On vous trompe, » disaient-ils partout aux troupes : « Constantin, notre légitime empereur, n'a « point abdiqué ; il est dans les fers à Varsovie, et « on va vous demander demain d'être les complices du crime et de la spoliation en proclamant « son spoliateur ! Tuez tous ceux qui vous proposeront ce pacte avec la trahison et le fratricide ! « Que le cri de : Vive Constantin ! soit votre réponse « unanime aux vils partisans de l'usurpateur. »

« A bas Nicolas ! vive Constantin ! » criaient les soldats. Ils chargeaient leurs armes. Le général Frédérich, commandant du premier régiment ainsi ameuté, s'étant présenté pour rappeler les troupes au devoir, Bestoujef et le prince Stchepin se précipitent, le sabre et le pistolet à la main, sur le général, il tombe blessé à la tête dans son sang. Un second général subit le même sort ; le régiment sortit de la caserne au cri de : Vive Constantin ! Il marcha sur la place du sénat en entraînant à sa

suite une foule de détachements et de peuple, et se rangea en bataille autour de la statue de Pierre le Grand. Ils attendaient là des renforts assez considérables pour donner l'assaut au palais d'hiver. Ces renforts tardaient à venir; mais le peuple, éveillé par les cris des soldats et agité par les agents des conjurés, accourait en foule sur la vaste place, et formait autour des révoltés une seconde armée populaire plus tumultueuse que l'armée elle-même.

Nicolas, enfermé avec sa famille dans le palais d'hiver, devenu pendant la nuit une forteresse hérissée de canons, entendait de ses appartements le sourd murmure de la multitude et les imprécations des soldats. Incertain des dispositions de la garde, et prévenu seulement depuis la veille de la conspiration militaire, dont le mystère pouvait lui cacher un complice dans chaque officier général de son propre palais, il ne trouvait d'appui solide que dans sa propre résolution. Il embrassa l'impératrice Alexandra sa femme, la rassura par quelques paroles brèves et tendres, pria à genoux avec elle dans la chapelle du palais, puis, prenant par la main le jeune grand-duc Alexandre, son fils, âgé de huit ans et tout baigné des larmes de sa mère, il descendit au principal corps de garde du château, et ordonna aux hommes du poste de

charger les fusils et d'occuper toutes les avenues. Présentant ensuite son fils aux soldats : « Je vous « le confie, » leur dit-il; « c'est à vous de le dé- « fendre. »

Les chasseurs de Finlande, touchés jusqu'aux larmes, jurèrent de lui faire un rempart de leurs corps; ils le prirent dans leurs bras, l'embrassèrent avec mille caresses, et ce fut un spectacle plein d'intérêt que de voir le royal enfant, plus délicat que robuste, blond et d'un teint d'albâtre, passer ainsi de rang en rang, effrayé peut-être de la ten dresse que lui témoignaient ces guerriers à la figure de bistre, à la moustache luisante, d'un air si martial et si soudainement exaltés. Mais il était en des mains sûres : le soldat russe, quand il a donné sa foi, quand un acte de confiance a touché son cœur, se laisse hacher en morceaux sans reculer d'un pas. Les chasseurs veillèrent sur le dépôt précieux et refusèrent le prince même à son gouverneur, le colonel Mœrder, lorsqu'il vint le réclamer. « Dieu connaît les intentions de chacun, » lui répondirent-ils : « nous ne rendrons le fils de « notre père qu'au père en personne. »

Le général Miloradovitch, gouverneur de Pétersbourg, vétéran respecté des campagnes de Souvarof de 1814 et de 1815 en France, et le comte

Alexis Orlof, homme aussi imposant au peuple que cher à son maître, étaient à leur poste à côté de l'empereur à l'heure du danger. Orlof, haranguant les escadrons de la garde à cheval, les range en bataille sur l'immense place couverte de neige qui s'étend du palais d'hiver au palais du sénat. Miloradovitch fait avancer le régiment de Preobrajenskoï, les sapeurs et les grenadiers de la garde. Il en forme un rempart de baïonnettes en avant du palais, et présente ainsi un noyau de trois mille soldats incorruptibles aux troupes indécises que les officiers du parti d'Alexandre et les conjurés du parti de Constantin se disputaient dans les casernes et dans les rues.

L'empereur, impatient de cette attente qui laisse flotter l'événement, se résout à lui demander lui-même son dernier mot, la mort ou l'empire, en marchant lui-même aux casernes. Il monte à cheval, et, suivi d'un seul bataillon du régiment Préobrajenskoï, il s'avance résolûment au-devant des rebelles affluant par toutes les rues sur la place du Sénat.

« L'empereur, » disent les notes d'un témoin oculaire, l'impartial et consciencieux Schnitzler, dont les impressions conservent la chaleur et le désordre de la journée, « l'empereur ne tarda pas à rencon-

trer un de ces détachements pressés de rejoindre l'ennemi. S'avançant vers eux, il leur adressa le salut ordinaire. D'après un vieil usage russe d'une simplicité patriarcale, le souverain ou les chefs de corps, lorsqu'ils se trouvent en présence d'une force armée, échangent avec elle quelques paroles d'affection; les soldats prononcent, en un temps rapide et en chœur, chacun appuyant sur l'un des mots, la formule de la réponse, — « Bonjour, mes « enfants (*strastvoustië rebeti*)! » cria Nicolas au premier de ces détachements; la réponse fut : « Hourra Constantin! » Sans se déconcerter, l'empereur montra du doigt l'extrémité de la place, et dit : « Vous vous trompez de chemin, votre place « est là, auprès des traîtres! » Un autre détachement, auquel le même salut était adressé, resta interdit et ne fit aucune réponse. L'empereur saisit le moment avec une présence d'esprit admirable : « Conversion à droite, marche! » s'écria-t-il de sa voix sonore et retentissante, et le soldat obéit machinalement, comme s'il n'avait eu d'autre intention en se mettant en route.

« Les grenadiers du corps avaient leur caserne dans la grande rue *Millionne*, qui aboutit au palais d'hiver, et à l'autre bout de laquelle s'élève le lourd édifice appelé palais de Marbre, mais qui,

en grande partie construit avec le granit de Finlande, est d'une apparence sombre comme son maître d'alors, le tsarevitch Constantin. Leur ancien colonel Boulatof, n'ayant pas paru à la caserne, comme il en avait pris l'engagement, le régiment fit d'abord acte de soumission, malgré les efforts tentés par le sous-lieutenant Kojevnikof pour les décider à la résistance. Ses interpellations : « A qui prêtez-vous serment ? Oubliez-vous « celui qui vous lie envers l'empereur Constantin ? « Prenez-y garde, on vous trompe ! tout ce qu'on « vous débite est pure fausseté ! » Ces vociférations obstinées, le régiment les attribuait à l'état d'ivresse où il le voyait ; aussi ne mit-il point obstacle à son arrestation. La cérémonie se passa tranquillement, et les soldats allèrent dîner. Ils avaient cependant des remords ; car les paroles de Kojevnikof et d'autres suggestions antérieures avaient laissé le doute dans leurs esprits. Le lieutenant Southof, qui survint, acheva de les ébranler : « Mes amis, » leur dit-il, « nous avons eu tort d'obéir ; les autres « régiments ont refusé le serment et sont sur la « place du Sénat. Allons les rejoindre, apprêtez-« vous, chargez vos armes ! » Il fut obéi ; toute la compagnie se leva. En vain le brave colonel Sturler, commandant du régiment, cherchait à les retenir,

à les ramener à leur devoir : « En avant ! » criait Southof, « suivez-moi, ne m'abandonnez pas ! » et il les entraîna hors de la caserne.

« Le rappel mit aussitôt sur pied tout le régiment, et le colonel commanda qu'on chargeât les armes afin de se mettre à la poursuite des rebelles. Mais le lieutenant Panof, qui avait déjà couru de compagnie en compagnie, haranguant les soldats, protestant qu'on les trompait, et que leur docilité les exposait à la colère de l'empereur Constantin comme à celle de l'armée tout entière, les excita de nouveau à la désobéissance : « Courons vers ceux qui défen- « dent Constantin ! » leur cria-t-il. Une cruelle incertitude s'empara de ces hommes attachés à leur devoir, mais ignorants, crédules, séduits par la voix de leurs chefs immédiats, qui leur inspiraient plus de confiance que les chefs supérieurs, habitués à vivre sinon aux dépens du soldat, du moins à se faire craindre de lui ; car il ne voit en eux qu'une autorité sévère, inflexible et imposante, des maîtres sur lesquels il ne peut jeter les yeux qu'en tremblant. Alors Panof se précipita au milieu de la colonne, fit entendre le cri répété de: « Hourra Con- « stantin ! » et décida la révolte de plusieurs compagnies.

« On marcha vers la place du Sénat. En route,

Panof imagina de faire une tentative contre la forteresse, située non loin de là, au centre du fleuve et de ses bras. En effet, les meneurs de la révolte auraient mieux fait de s'assurer d'une telle position, après s'y être ménagé des intelligences (chose sans doute possible avec les relations qu'ils avaient dans tous les corps), que de s'acculer contre le Sénat, à l'extrémité d'une place immense, où ils s'exposaient à être cernés, sabrés par la cavalerie, balayés par la mitraille, sans autre point d'appui que celui de la populace, à supposer qu'ils parvinssent à l'échauffer. Dans la forteresse est gardé le trésor; ils y auraient trouvé en outre les armes et les munitions, dont ils n'avaient pu faire une provision suffisante. Le lieutenant Panof y songea d'autant plus, qu'en ce jour même la garnison de cette espèce de *Kreml* se composait de deux compagnies de son régiment; mais le général Soukine, commandant de la citadelle, avait sans doute reçu des ordres et se tenait sur ses gardes. A l'approche des hommes de Panof, le poste prit les armes, la porte fut fermée: une surprise n'était plus possible. Panof retraversa aussitôt le large lit de la Néwa, couvert de cette glace épaisse où l'on peut tailler des blocs d'un mètre d'épaisseur sans compromettre la solidité de ce pont naturel; il rentra dans la rue

Millionne et arriva devant le palais d'hiver, contre lequel il eut encore l'idée de tenter un coup de main. Il s'avança effectivement vers la cour; mais, voyant l'attitude des sapeurs, il comprit qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté, ressortit, et se dirigea vers le gros des rebelles, dont les cris incessants « Hourra Constantin! » confirmaient les siens dans leurs sentiments. Un autre renfort plus considérable venait de grossir les rangs des insurgés : c'était le bataillon des équipages de la garde presque tout entier, conduit par le lieutenant de vaisseau Arbouzof et par Nicolas Bestoujef, capitaine-lieutenant.

« Comme nous l'avons dit, les conjurés s'étaient d'abord adressés aux marins. « Prêtez serment ou « non, » leur avaient dit plusieurs de leurs officiers (car plus de douze étaient initiés au complot, ou se laissèrent entraîner), « nous n'avons ni or- « dre ni conseil à vous donner; n'écoutez en cela « que votre conscience! » Paroles insidieuses vis-à-vis d'hommes qui ne connaissent que le commandement, qui n'ont d'autre idée que celle de la nécessité d'obéir, et pour qui l'empereur est le représentant de Dieu sur la terre, l'homme unique, comme dit M. de Custine, par qui la Russie pense, juge et vit, la science et la conscience de son peu-

ple. Arbouzof, Nicolas Bestoujef et Kakhofski, qui s'étaient joints à eux, les échauffèrent de plus en plus, à ce point qu'à l'arrivée du général-major Schipof, chef de la brigade, ils refusèrent de prêter un nouveau serment. Le général fit arrêter les commandants des compagnies, mais ils furent aussitôt remis en liberté par les officiers rebelles, et comme dans cet instant de confusion un cri part, « Soldats, entendez-vous ces décharges ? Ce sont « vos camarades que l'on massacre ! » tous s'élancent vers les portes de la caserne, et les efforts de quelques officiers fidèles échouent contre la violence du torrent. Quoique plus élevé en grade, Nicolas Bestoujef cède le commandement à Arbouzof. Les matelots suivent les meneurs, et les autres officiers sont entraînés sur leurs pas. Arrivés près du manége de la garde à cheval, ils saluent de leurs cris leurs camarades, séduits comme eux, et dont ils devaient partager le triste sort. On leur cria : « En « carré contre la cavalerie ! » position que le régiment de Moscou avait déjà prise, à la vue de la garde à cheval avançant sous la conduite de son brave colonel.

« Le combat était en effet engagé. Cependant le détachement du régiment de Moscou n'avait pas réussi à s'emparer de l'hôtel du sénat, grâce

à la fermeté du lieutenant Nassakine, chef du poste. Celui-ci, avec une poignée de chasseurs de Finlande, s'établit sous la porte et repoussa toutes les attaques : il resta ainsi pendant deux heures entouré des rebelles, pressé, assiégé par eux.

« Déjà ceux-ci étaient démoralisés, car ils étaient sans chefs : des trois hommes désignés pour les commander, Jakoubovitch était seul à son poste ; le prince Obolenski s'y était également rendu, mais il n'avait pas de rôle spécial à remplir : ni le prince Troubetzkoï ni le colonel Boulatof n'avaient paru. Ce dernier était sur la place, mais caché dans la foule des spectateurs. Batenkof avait prêté le serment, et nous verrons bientôt que le prince aussi avait pris conseil de sa pusillanimité. Le ferme Ryléief avait rejoint son ami Alexandre Bestoujef ; cependant il ne resta qu'un instant sur la place : n'y voyant pas Troubetzkoï, il courut à sa recherche, perdit beaucoup de temps et ne reparut point. Au reste, si la présence des chefs eût jeté peut-être quelques rayons d'une gloire équivoque sur cette déplorable échauffourée, elle n'eut rien changé néanmoins au cours des événements.

« L'empereur était entouré de troupes et de généraux qui en répondaient. Vainement on le sollicitait de se retirer, et de permettre qu'on en finît

avec l'insurrection. Dans ce moment de crise, il voulut se montrer digne du trône, non-seulement par son courage, qui ne faiblit pas un instant, mais par la longanimité, plus admirable, qu'il y allia. Avare du sang de ses sujets, même égarés, même coupables, il inaugura son règne par un procédé généreux. Tout en refusant de déserter le poste du danger, il permit que le gouverneur général parlât aux rebelles, afin d'essayer encore une fois de les ramener à leur devoir. Le comte Miloradovitch s'avança seul vers eux, plein de confiance dans l'attachement que le soldat lui avait toujours témoigné. A peine leur eut-il exprimé son étonnement de voir des guerriers, en tout temps si fidèles, s'oublier jusqu'à résister ouvertement à leur souverain légitime, que l'on étouffa sa voix par les cris de : *Hourra Constantin! hourra Constantin!* Le prince Obolenski lui porta un coup de baïonnette, qui effraya seulement le cheval du vétéran; mais en même temps Kakhofski lâcha lui-même sur lui, presque à bout portant, la détente de son pistolet, et le blessa mortellement. La main d'un Russe abattit le brave que les balles ennemies avaient respecté dans cinquante-six combats. « Devais-je « croire, » soupira-t-il pendant qu'on l'emportait loin de cette lutte impie, « que ce serait de la

« main d'un Russe que je recevrais la mort? »

« De plus en plus en plus excitée, la foule se pressa autour des rebelles, qui cherchaient à s'étourdir par leurs vociférations. Plusieurs hommes du peuple prirent fait et cause pour eux, et le colonel Anrep (depuis lieutenant général) en perça un de son épée, au moment où il renversait un officier supérieur. Bientôt quelques meneurs subalternes se mirent en avant.

« Jusqu'alors les officiers et les conjurés, en habit civil, n'avaient pas osé faire entendre le mot de *constitution*, qui n'avait aucun sens pour la multitude, soit barbue et en cafetan, soit en menton rasé et en armes. Maintenant on jugeait le moment venu : au cri *Hourra Constantin!* se mêla le cri de *Vive la constitution!* »

Ce cri expira dans l'oreille inintelligente des masses. Les institutions ne passionnent que les peuples mûrs; les peuples jeunes ne se passionnent que pour ou contre les hommes.

« Le coup de feu qui venait d'abattre le brave général Miloradovitch, le Murat russe, comme l'appelle M. le comte Philippe de Ségur, avait eu un lugubre retentissement dans l'âme de l'empereur, et dans celle des nombreux généraux et colonels dont il était environné. Une grande partie de

la garde était là sous les armes, morne sans doute, abattue, incertaine, mais cependant fidèle à la discipline et contenue par son serment. « Êtes-vous « bien sûr de votre troupe ? » Cette question, qu'un témoin entendit faire, vers trois heures, par un général à un colonel de cavalerie au moment de commander la charge, était applicable à la plupart des régiments : heureusement, ils virent les rebelles en trop petit nombre. »

Ils restèrent inébranlables dans leur devoir; le régiment de Moscou lui-même, dont quelques compagnies avaient donné le matin le signal de la révolte, se repentit à la voix du grand-duc Michel, son colonel, qui arriva pendant la mêlée, et qui le harangua et le détrompa par ses adjurations.

Ainsi, régiments contre régiments, bataillons contre bataillons, séparés par une place et par un cri, étaient prêts à s'entr'égorger pour un mensonge habilement exploité par un complot. C'en était fait de Nicolas et de la monarchie, si le fantôme de dictateur Troubetskoï eût été un homme! Plus de la moitié de l'armée et le peuple tout entier, obéissant à sa présence et à sa voix, auraient proclamé Constantin, et imposé facilement après la victoire les conditions au trône stipulées par les conjurés. Mais Troubetskoï, indigne du

rôle qu'il avait affronté, errant de maison en maison, comme un homme qui fuit la responsabilité de sa propre audace, livrait l'événement à la merci des heures et du hasard, et se cachait loin du champ de bataille, sans donner d'ordre à sa cause, et sans lui offrir au moins sa vie.

XI

L'empereur, plus habile et plus actif que le dictateur, se tenait immobile, mais intrépide, à cheval à la tête de ses troupes fidèles, comme pour défier face à face les rebelles. Le temps combattait pour lui, car le temps dissipe les erreurs populaires; et donner de la réflexion à l'émeute, c'est lui donner du repentir ou du découragement. Déjà les cris devenaient plus faibles et plus rares au pied de la statue de Pierre le Grand. La victoire contre cette révolte, démoralisée et étonnée d'elle-même, paraissait certaine, si Nicolas avait fait charger la garde contre les révoltés; mais il en coûtait à son âme jeune encore, et à sa popularité incertaine, d'inaugurer son règne dans des flots de sang. Il fit appeler le vénérable Seraphim, métropolitain de Pétersbourg, et l'envoya comme un

messager de paix, suivi d'un cortége de prêtres en costume sacerdotal, parlementer avec les rebelles.

Cette image de la religion s'avançant, la croix à la main, aux chants de l'autel, entre deux armées du même sang, pour commander la paix, étonna d'abord les séditieux ; mais les chefs, tremblants de l'ascendant des prêtres sur les soldats, ordonnèrent aux tambours de couvrir la voix des pontifes; et, sans respect pour les cheveux blancs du vieillard octogénaire, ils le forcèrent, par leurs gestes, leurs hurlements et par les pointes de leurs sabres, à se retirer vers le camp de l'empereur et à rentrer dans sa cathédrale.

XII

« Chargeons! » s'écria alors Nicolas à la cavalerie de la garde. Les chevaux s'ébranlèrent à sa voix; mais l'étroit espace qui empêchait aux cavaliers de prendre leur force dans leur élan, la foule compacte, la neige amoncelée, amollirent la charge. Le prince Rostovski, un des principaux chefs de la conjuration, n'attendit pas le choc des chevaux : « Feu! » dit-il à ses soldats. Le feu courut, à sa voix, sur toute la ligne. Un co-

lonel de la garde tomba mortellement blessé aux pieds de son cheval ; le meurtrier de Miloradovitch, Kakohfski, tua d'un coup de pistolet le colonel des grenadiers Sturler, et jeta son arme déchargée en l'air, avec un geste de bravade ou de remords. Un autre conjuré, Kuchelbecker, visa du canon de son pistolet le grand-duc Michel lui-même, et allait l'étendre à ses pieds, quand des matelots de la garde, frémissants de ce sacrilége, lui rabattirent le bras et détournèrent le coup. Il ajusta alors le colonel Voïnof, qui s'était élancé pour couvrir le prince ; mais le pistolet, trempé de neige fondue, trompa sa main, et sauva la vie de Voïnof. Jacoubovitch, qui s'était promis à lui-même la vie de Nicolas, le cherchait, le poignard à la main, dans la mêlée.

L'empereur, voyant la mollesse de la charge, la solidité de la révolte, ses colonels et ses généraux jonchant de leurs corps l'espace entre les deux lignes, et le jour tomber sur un doute qui allait doubler pendant la nuit les forces de la révolte, replia la cavalerie et fit avancer l'artillerie. Les mèches allumées des canonniers, agitées comme un avertissement du danger au-dessus des pièces, firent reculer la foule, mais n'ébranlèrent pas les soldats ; ils comptaient sur la complicité des canonniers, dont un grand nombre avait pactisé

avec la révolte ; mais le grand-duc Michel, descendant de cheval et prenant la mèche des mains d'un canonnier, fit le premier feu de mitraille sur la masse compacte des rebelles. Dix pièces successivement déchargées sur cette masse resserrée dans un si étroit espace, ouvrirent une brèche sur les cadavres de la cavalerie de la garde. Le combat ne fut plus qu'un massacre ou une fuite à travers les ténèbres des rues voisines. La nuit, la neige et la Néwa cachèrent le nombre des victimes.

L'empereur rentra, au dernier coup de canon, dans le palais, pour féliciter et consoler sa femme d'une victoire remportée à regret sur son propre peuple. Le brave général Miloradovitch expirait de sa blessure sur un matelas, dans le vestibule du palais : il mourut dans les bras du maître auquel il venait de donner sa vie et l'empire. Les soldats échappés au carnage de la place de Pierre le Grand se hâtaient, les uns de fuir au delà du fleuve, les autres de rentrer à leur corps, en y désavouant leur faute et en maudissant leurs séducteurs.

Ryléief, Bestoujef, Poustchin, Stenheil, Batenkof, rentrés, à la faveur des ténèbres, dans la chambre de Ryléief, y concertaient précipitam-

ment leur fuite à l'armée du midi, où la conjuration victorieuse leur offrirait sans doute asile et vengeance. Le dictateur Troubetskoï, réfugié chez sa belle-mère la comtesse de Laval, allait implorer de là un plus sûr asile chez son beau-frère le comte Lebzeltern, envoyé d'Autriche. Lebzeltern, sur la foi de M. de Nesselrode, qui lui promettait au nom de l'empereur la vie de Troubetskoï, engagea son beau-frère à se rendre au palais, son meilleur refuge. « Si vous vous sentez le courage, » lui dit l'empereur, « de supporter une vie déshonorée, je « vous accorde, comme une punition plus que « comme une grâce, la vie. » Puis, se détournant avec dégoût d'un chef qui n'avait su ni combattre ni mourir, il laissa le dictateur écrire à sa femme : « Je me porte bien, et je vivrai. » Sa généreuse épouse le suivit volontairement en Sibérie, où l'empereur lui permit ce que l'exil, le climat et la honte peuvent laisser d'adoucissement à la ruine du caractère.

XIII

Le lendemain, les renseignements et les listes

trouvés dans les papiers de Troubetskoï donnèrent à l'empereur les plans, les noms, les traces des deux conjurations. Ryléief, Kakhofski, Obolenski, les frères Bestoujef, le féroce Jakoubovitch, altéré du sang de l'empereur, le colonel Boulatof, et une foule de conjurés subalternes, furent désignés par ces listes et surpris avant la fuite. Nicolas voulut les interroger presque tous lui-même, soit pour sonder les causes réelles de ce grand complot, soit pour mesurer, avec une indulgence arbitraire, le degré de culpabilité et de repentir de chaque conjuré.

« Il faisait à peine jour lorsque Bestoujef se trouva en présence de l'empereur, presque seul à seul. Lui, dont la parole éloquente et sympathique avait entraîné à la révolte la moitié d'un régiment auquel il était complétement étranger, resta atterré devant la majesté du regard avec lequel Nicolas l'aborda, en lui disant ces mots dictés par une juste indignation : « Le général Bestoujef était un serviteur « fidèle, mais il n'a laissé que des fils dégénérés. » On assure qu'à cette question, « Où étiez-vous « dans la journée du 14 ? » Boulatof répondit : « Près de votre personne, Sire ! et si vous aviez « faibli, c'était fait de vous; mais je ne me suis « pas senti capable de lâcher la détente, quand

« Votre Majesté montrait tant de fermeté et de « courage. »

— « Mais, pour une entreprise de cette espèce, « il faut de l'assistance, des ressources de tout « genre : sur quels moyens comptiez-vous pour « réussir ? »

— « Des choses de cette nature ne se disent « pas devant un si grand nombre de témoins. »

« Sans faire attention à quel danger il s'exposait, Nicolas prit le conspirateur sous le bras, entra avec lui dans son cabinet, et ils restèrent longtemps en conversation particulière. Nous ne pensons pas que Boulatof descendit au rôle indigne de dénonciateur ; mais on assure qu'il s'exprima avec une entière franchise, à laquelle son auguste interlocuteur répondit par des témoignages de bonté, et par l'expression de son regret qu'un tel homme fût perdu pour la société. En sortant, le colonel avait encore les larmes aux yeux : la confiance dont il venait d'être l'objet lui faisait sentir plus vivement encore l'énormité de son crime. »

Un trait de caractère rappelle dans un père le fanatisme du premier Brutus, avec la différence de la liberté à la servitude :

« Le jeune comte Zacharie Tchernychef, capitaine aux chevaliers-gardes, la joie et l'orgueil

d'une famille illustre, au sein de laquelle on a compté, dans le cours du dix-huitième siècle, plusieurs ministres et plusieurs feld-maréchaux, venait d'être arrêté. L'empereur désirait le sauver, par égard pour ses parents et aussi à raison de son âge. Il n'avait point pris part à la lutte, mais seulement il s'était laissé entraîner dans les sociétés secrètes par son beau-frère le capitaine Nikita Mouravief. Le jeune Tchernychef fut amené devant le monarque :

« Est-il possible, » lui dit Nicolas, « que vous « soyez sous le coup d'une peine infamante, vous « qui appartenez à une des premières familles de « mon empire? J'espère que non. Désavouez les « principes professés par vous, les actes insensés « que vous avez commis; dites-moi que vous vous « en repentez, et je pourrai vous faire grâce » (car, en Russie, le souverain peut faire grâce avant tout jugement comme après). Tchernychef refusa :

« — J'ai agi selon ma conscience, » dit-il pour toute réponse.

Son père, vieux militaire, aide de camp général de l'empereur, et commandant du premier corps de cavalerie de réserve, se porta lui-même accusateur de son fils, qu'il amena devant son maître. Celui-

ci, touché de la fidélité du général, voulut user de clémence, et lui dit qu'il s'en remettait à lui-même de la punition du coupable :

« Si Votre Majesté veut traiter favorablement ce « misérable, » répondit le père irrité, « qu'elle le « fasse mettre sous bonne garde; car, pour moi, je « le tuerais ! »

Nicolas l'assura qu'il pardonnait au jeune homme, et l'invita à suivre son exemple; mais le vieux guerrier opposa à ses instances un irrévocable « Jamais ! »

XIV

Cependant les ordres d'arrêter tous les conspirateurs de l'armée du midi dévoilés par les papiers et les listes des conspirateurs de Pétersbourg, étaient partis, dans la nuit même du 26 au 27 décembre, pour Kief. On se souvient que le véritable chef et le véritable dictateur de ces armées, Pestel, trahi par un des affiliés, était déjà dans les fers. Un autre chef restait à la conjuration : c'était Serge Mouravief Apostol, lieutenant-colonel du régiment de Tchernigof. Mouravief descendait d'un ancien hetman des Cosaques; son père était membre du



sénat, ancien ambassadeur de la cour de Russie en Espagne, et littérateur éminent dans une littérature encore neuve. Élevé avec l'empereur Alexandre, il venait de composer en langue grecque un chant de deuil sur la mort de son souverain et de son ami. Ses fils avaient été élevés en France; ils y avaient respiré, comme tous les jeunes Russes et Polonais dépaysés dans une autre atmosphère morale, des idées libérales, germes naturels de nos climats avancés, mais peu compris encore dans leur pays. C'est cette contradiction entre les idées et les mœurs qui fit la gloire et le malheur des Mouravief.

Serge et Mathieu Mouravief, rentrés en Russie en 1816, servaient dans l'armée du midi. Serge, le plus enthousiaste des quatre frères, n'avait pas tardé à être recruté par Pestel dans les sociétés secrètes. De là à la conjuration, il n'y avait qu'à glisser à l'heure opportune. Serge avait entraîné dans le complot, vague et indéterminé encore, son frère plus réfléchi, mais à qui la tendresse fraternelle pouvait tout demander, même le sacrifice de sa raison : Mathieu n'était un conspirateur que par complaisance et par dévouement. Il sentait le vide des plans politiques de son frère, dans un pays plus propre aux révolutions de palais qu'à la li-

berté. « Nous nous perdrons sans sauver notre pa-« trie, » disait-il souvent à Serge; « mais, puisque « tu veux te perdre, je ne veux pas me sauver sans « toi. »

XV

Après l'arrestation de Pestel et l'avortement de la journée du 26 décembre à Pétersbourg, Mouravief, sans espoir maintenant du côté de l'armée du midi, tenta de renouer les fils de la conspiration coupés avec l'armée polonaise de Varsovie. Mais, au moment où il travaillait les chefs de l'armée polonaise, peu disposée alors au soulèvement, parce qu'elle se flattait d'avoir dans Constantin un roi détaché du trône moscovite, Mouravief fut surpris lui-même, et arrêté par le colonel Gébel son ami.

Gébel, contraint par la discipline et par la fidélité à exécuter l'ordre d'arrestation de Pétersbourg, adoucit autant qu'il était en lui la rigueur de la captivité des deux Mouravief. Il vint souper avec eux dans leur prison, la veille de leur départ pour Pétersbourg, avec la confiance d'un homme loyal qui ne soupçonne pas de déloyauté un ancien

camarade d'armes. Mais, au milieu du repas, quelques officiers de l'armée, initiés à la conjuration, entrés dans la chambre sous prétexte d'adresser leurs adieux aux prisonniers, se jettent sur le colonel Gébel pour le désarmer et pour lui arracher les clefs de la prison. Le colonel, indigné de la perfidie, tire son sabre, se défend en héros, reçoit quatorze blessures, et tombe évanoui dans son sang sous le sabre de Serge Mouravief. Le prisonnier ainsi délivré sort avec les complices, harangue les soldats, les entraîne, et proclame l'empereur Constantin, au cri machinalement répété de *Vive la liberté!*

Maître d'un régiment, il appelle à lui les détachements les plus rapprochés, en forme une colonne, et marche lentement sur Kief. Son plus jeune frère, Hippolyte Mouravief, le rejoint en route, et veut, malgré les instances de ses frères, s'associer à leur destinée. Leurs émissaires qui les précédaient dans la capitale de la petite Russie essayent en vain d'y faire comprendre les mots étrangers de liberté et de république; on ne leur répond que par les noms de Nicolas ou de Constantin. Mais déjà le bruit de l'abdication confirmée de Constantin, et de l'inauguration de Nicolas, parvenait de toutes parts à Kief. L'heure des conjurés était

passée. Les partisans de Mouravief se décimaient par la désertion plus qu'ils ne se recrutaient en route. Ils n'osèrent pas aborder la garnison de Kief, et se détournèrent à quelque distance de la ville pour se rapprocher de la Pologne.

Bientôt poursuivis et atteints par le général Geismar sur les hauteurs d'Oustinovka, toute espérance de succès et même de fuite s'évanouit pour eux. « Mouravief, » dit un des témoins de sa dernière marche, » dont le noble caractère ne se démentit pas dans ce moment critique, vit qu'il fallait mourir, et se prépara à mourir en soldat. Ayant formé ses six compagnies en un carré, il leur ordonna de marcher droit sur les canons amenés contre eux, l'arme au bras et sans tirer un coup de fusil. Peut-être se flattait-il encore que les canonniers ne tireraient pas et se laisseraient entraîner dans la rébellion. Quoi qu'il en soit, les compagnies obéissent au commandement; mais, reçues à coups de mitraille, elles s'étonnent, se troublent et bientôt leur carré est ébranlé. Mouravief, atteint d'une blessure, tombe, se relève et continue de combattre. Alors les dragons exécutent une charge. Mouravief reçoit un coup de sabre à la tête; le carré est rompu. Hors d'état de se soutenir, l'intrépide Serge cherchait encore à

rallier les siens, lorsque, détrompés enfin, ils jettent leurs armes, demandent merci, saisissent eux-mêmes leur chef qui nageait dans son sang, et le livrent, lui et Bestoujef-Rumine, au commandant des hussards. Hippolyte Mouravief Apostol fut tué dans l'action; son frère Mathieu, ainsi que le capitaine en second baron Solovief et les lieutenants Kouzmine, Chtchipilla, Bistrichy Masalevski, furent faits prisonniers, et Kouzmine le même jour se fit sauter la cervelle. Soukhinof, autre lieutenant, réussit à se sauver et à franchir la frontière; mais il fut bientôt arrêté à Kichenef, et livré, par les autorités moldaves, à un voisin trop puissant pour qu'on ait rien à lui refuser. Du côté des troupes impériales, il n'y eut ni morts ni blessés : les rebelles n'avaient pas brûlé une amorce; ils s'étaient jetés en aveugles en avant de la mitraille, puis ils avaient renoncé à toute résistance et avaient été faits prisonniers au nombre de sept cents.

« L'état des blessures de Serge Mouravief ne permit pas de lui faire faire immédiatement le voyage de trois cent trente lieues qui séparent Vassilkof de Saint-Pétersbourg; mais Mathieu fut immédiatement placé sur un traîneau, et conduit dans la capitale, sous bonne escorte. L'empereur voulut lui faire subir personnellement un premier inter-

rogatoire, sans doute pour surprendre des vérités que ses divers agents auraient pu avoir intérêt à lui cacher; puis il lui permit d'écrire à son père dans son cabinet même. D'un seul coup, le malheureux Mouravief-Apostol avait perdu ses trois fils aînés : il ne lui restait plus, comme il l'a dit lui-même dans le poétique épanchement de sa douleur, qu'à cacher sa tête sous leurs cendres. Pour une situation pareille à la sienne, la religion seule a des consolations efficaces; mais, fidèle à son culte de l'antiquité, M. Mouravief chercha les siennes dans la lecture du *Prométhée* d'Eschyle, type des caractères fortement trempés. Son fils Mathieu ne montra pas la même roideur; les sentiments du chrétien avaient plus de prise sur lui que les leçons du paganisme. Il était plein de repentir. Sa lettre était touchante : « il était indigne désormais, » écrivait-il à l'auteur de ses jours, « de l'appeler son père, mais il ne pouvait renoncer à ce doux nom, qu'il lui donnait peut-être pour la dernière fois. Maintenant seulement il voyait toute la profondeur de l'abîme sur lequel il avait longtemps marché si étourdiment; il engageait son jeune frère (d'une autre mère) à profiter de la terrible leçon que lui donnaient ses aînés, et à garder une foi inviolable à son souverain. »

« Peu de jours après, le régiment de Tchernigof et l'armée du midi tout entière prêtèrent serment à l'empereur Nicolas. »

La Russie avait heureusement traversé la triple crise de la mort, de l'interrègne et de la guerre civile. Le jeune empereur avait offert le trône avec magnanimité et l'avait défendu avec héroïsme. L'homme annonçait le règne. Mais ce règne, corrompu par l'orgueil, ne devait pas finir comme il avait commencé.

XVI

Le procès fut long, solennel, sanglant. Une amnistie pour un crime qui n'était que l'erreur de la fidélité dans la masse des soldats révoltés eût été à la fois plus humaine et plus politique. On en fit malhabilement le procès de la vieille Russie contre la jeune Russie. Un nouveau règne a besoin de faveur plus que de justice. Des catégories terribles de criminalité et de peines furent établies, par la haute cour nommée par l'empereur, entre une multitude d'accusés. La plupart de ces catégories de peines laissaient la vie, mais une vie flétrie et proscrite aux condamnés. La dernière de ces caté-

gories ne contenait que les cinq chefs voués à la mort. Leur supplice, raconté par un de ceux qui recueillirent leurs derniers sentiments et leur dernier soupir, épouvanta la Russie et attendrit l'Europe.

« Une journée après la condamnation fut donnée, » dit-il, « aux dernières méditations, à l'examen de conscience, si naturel à l'homme prêt à franchir le seuil de l'éternité. Les secours de la religion, dans ces moments suprêmes, ne firent point défaut aux condamnés ; peu d'entre eux les refusèrent, presque tous y puisèrent force et courage. Ryléief, notamment, en accepta les divines consolations. Ce chef réel de l'association du nord reconnut que, d'après les lois existantes, la sentence qui le condamnait était juste. L'ardeur de son patriotisme l'avait trompé, disait-il ; mais, le patriotisme ayant été l'unique mobile de ses actions, il attendait la mort sans effroi. Elle sera, avouait-il, une expiation peut-être due à la société, pour laquelle sans nul doute il avait agi, bien que sans son aveu. Quelques heures encore, et cette expiation était consommée. Il saisit la plume pour écrire une dernière fois à sa jeune compagne. Dans une lettre touchante, il lui fait de tendres adieux, la console, la presse vivement de ne pas s'aban-

donner au désespoir, et l'exhorte en chrétien à ne pas murmurer, ni contre les arrêts de la Providence, ni contre la justice de l'empereur. Il lui recommande de quitter Pétersbourg au plus tôt pour retourner dans son pays natal (elle était de Novgorod), mais de recevoir d'abord le prêtre qui l'aurait assisté à l'article de la mort et qui lui ferait part de ses dernières paroles et de ses dernières volontés. Ryléief réservait à ce digne confesseur une marque de reconnaissance et d'affection : il chargea sa femme de lui remettre une de ses tabatières en or. Il avait à peine fini cette lettre arrosée de ses larmes, qu'on vint l'avertir de se préparer au départ.

« De son côté, Pestel, le dictateur du midi, était prêt à mourir; rien n'ébranlait sa fermeté, et jusqu'à la fin, dit-on, il resta convaincu de la sagesse et de l'opportunité des principes consignés par lui dans son *Droit russe.*

« Depuis quatre-vingts ans, Pétersbourg n'avait pas été témoin d'une exécution à mort, et dans toute la Russie l'échafaud n'avait été dressé qu'en de rares occasions depuis le règne d'Élisabeth.

« Le 25 juillet, dès deux heures du matin, on travaillait à élever une large potence, où cinq corps pussent tenir de front, sur le rempart de

la forteresse qui regarde la petite église en bois vermoulu à l'invocation de la Trinité, placée sur le bord de la Néwa, à l'entrée du quartier dit du Vieux-Pétersbourg. Dans cette saison, la nuit, sous cette latitude boréale, n'est, comme on sait, qu'un crépuscule prolongé jusqu'aux premières lueurs de l'aurore, bien moins tardive que dans nos pays. On pouvait donc, à cette heure matinale, parfaitement distinguer déjà tous les objets. Un faible bruit de tambours et le son de quelques trompettes se faisaient entendre isolément dans différents quartiers de la ville; car chaque régiment de la garnison envoyait seulement une compagnie pour assister à la scène lugubre que le soleil levant devait éclairer. A dessein, on avait laissé planer l'incertitude sur le moment de l'exécution. Aussi la ville était-elle encore plongée dans le sommeil : de rares spectateurs accouraient un à un, et même au bout d'une heure leur nombre suffit à peine pour doubler le cordon militaire qui ne tarda pas à s'interposer entre eux et les acteurs de ce drame terrible. Un silence profond régnait; et lorsque le roulement des tambours de tous les détachements réunis se fit entendre, il n'eut qu'un sourd retentissement qui ne troubla pas le calme de la nuit et ne réveilla point les échos.

« Vers trois heures, les mêmes tambours annoncèrent l'arrivée de ceux des condamnés auxquels il avait été fait grâce de la vie. Distribués par groupes sur le front du cercle assez vaste qui occupait le glacis en avant du rempart où s'élevait la potence, et placés chacun devant le corps auquel ils avaient appartenu, ils durent se mettre à genoux après avoir entendu la lecture de leur jugement : on leur arracha leurs épaulettes, leurs décorations et leurs uniformes, on brisa une épée sur la tête de chacun d'eux en signe de dégradation ; puis, revêtus d'une grosse capote grise, ils défilèrent devant le gibet, pendant qu'un brasier allumé tout auprès consumait leurs uniformes, les insignes de leurs grades et leurs décorations.

« A peine étaient-ils rentrés dans la forteresse par la porte de communication ordinaire, non loin de laquelle était dressé l'instrument du supplice, que les cinq condamnés à mort parurent sur le rempart. A la distance où le public était placé, il eût été difficile de distinguer leurs traits ; d'ailleurs ils étaient couverts de capotes grises dont le capuchon enveloppait leurs têtes. Ils montèrent un à un sur la plate-forme et sur les escabeaux rangés de front sous la potence, dans l'ordre qui leur était assigné par le jugement, Pestel, le premier, tenant

la droite, et Kakhofski la gauche. On leur passa autour du cou le nœud fatal, et l'exécuteur des œuvres de justice ne s'était pas sitôt éloigné que la plate-forme s'enfonça sous leurs pieds. La strangulation s'accomplit pour Pestel et Kakhofski, mais la mort recula, pour ainsi dire, devant les trois autres placés au milieu d'eux. Les spectateurs furent témoins d'une scène affreuse : la corde, mal affermie, glissa sur le capuchon de ces malheureux, qui tombèrent dans le trou béant sous l'échafaud, pêle-mêle avec la trappe et les escabeaux. D'horribles meurtrissures durent en être pour eux la conséquence, et comme ce lamentable accident ne changea rien à leur sort, car l'empereur était absent à Tzarko-zélo et personne n'aurait osé donner l'ordre de surseoir à l'exécution, ils souffrirent deux fois les angoisses du trépas. Aussitôt la plate-forme rétablie, on les ramena sur le gibet. Étourdi d'abord par sa chute, Ryléief marcha cependant d'un pas décidé, mais sans pouvoir retenir cette douloureuse exclamation : « Il sera « donc dit que rien ne me réussira, pas même la « mort! » A en croire quelques témoignages, il se serait aussi écrié : « Maudit pays, où l'on ne sait « ni conspirer, ni juger, ni pendre! » Mais d'autres prêtent ces paroles à Serge Mouravief-

Apostol, qui, comme Ryléief, remonta courageusement les degrés. Bestoujef-Rumine, sans doute plus maltraité que les autres, n'eut pas la force de se soutenir sur ses jambes ; il fallut le porter sous le gibet. Une seconde fois le nœud se serra autour de leur cou, et cette fois sans les relâcher. Au bout de quelques secondes, le roulement du tambour annonça que la justice humaine était satisfaite. Cinq heures sonnaient ; les troupes et les autres spectateurs de ce terrible sacrifice s'écoulèrent en silence. »

XVII

Comme s'il attendait d'avoir purifié la Russie de tout levain des idées modernes dans le sang des apôtres prématurés de la liberté constitutionnelle en Russie avant d'en poser la couronne sur sa tête, l'empereur ne se fit couronner à Moscou qu'après ce supplice.

Une scène plus dramatique et plus inattendue que ce vain cérémonial du couronnement des tsars dans leur vieille capitale émut l'empereur, l'armée et le peuple, la veille et le jour du couronnement. Constantin, qui n'était pas convié à ces fêtes,

quitta furtivement Varsovie, et arriva inopinément le 14 juillet aux portes du Kremlin. La chronique intérieure du palais raconte ainsi cette entrevue entre deux frères, dont l'un ne voulait que jouir de sa résignation, mais dont l'autre pouvait craindre un repentir ou un excès de popularité dans son frère:

« Depuis la mort d'Alexandre, depuis le combat de générosité dont cette mort avait été pour eux le signal, les deux frères ne s'étaient point vus. On court annoncer Constantin à l'empereur. A ces mots : « Le grand-duc ! » celui-ci, occupé de sa toilette, ne pense qu'à son frère Michel, et lui fait demander de l'excuser un instant. Mais l'aide de camp hésite, et, interrogé d'un regard par le monarque, il ajoute avec émotion : « Le tsarevitch ! » Aussitôt Nicolas jetant un cri de joie, s'élance à la rencontre de son frère. Constantin saisit sa main, et la baise en s'inclinant profondément ; mais Nicolas l'embrasse, lui prodigue les témoignages de reconnaissance et de respect, et verse de douces larmes sur son sein.

« Quel moment pour les deux frères ! l'un venant couronner son œuvre de renonciation et convertir un sacrifice en un hommage libre et cordial; l'autre acceptant avec autant de reconnaissance

que d'intégrité le don gratuit et spontané de l'empire! »

Quelques moments après, les trois frères se tenant par la main sortirent du vestibule du palais, et parurent comme une image de la concorde devant le front des troupes, qui firent retentir les airs des cris de Vive Constantin! Des acclamations lui payaient l'empire, et sa conscience lui payait sa vertu.

« Au moment de la prestation du serment dans la cathédrale, l'impératrice-mère, Marie Fædérovna, veuve de Paul Ier, s'approcha la première; mais il la prévint, s'élança vers elle, la serra dans ses bras et reçut sa bénédiction. Marie cacha sur la poitrine de son fils les larmes qui coulaient de ses yeux. Elle pensait sans doute au couronnement de cet autre fils, Alexandre, si tendrement chéri, que la mort lui avait enlevé. Alors aussi, dominée par son émotion, elle s'était jetée, presque anéantie, dans les bras du monarque couronné. Nicolas comprit les douleurs de ce cœur maternel et les partagea. Elles excitèrent l'émotion de toute l'assistance. Mais une scène peut-être plus émouvante encore s'empara bientôt de l'attention de tous et exalta leur émotion jusqu'à l'enthousiasme. A peine l'impératrice mère se fut-elle

arrachée aux embrassements de son fils, que l'on vit Constantin fléchir le genou devant lui, devant ce frère cadet qui le remplaçait sur un trône auquel, par sa naissance, il avait été appelé lui-même. Nicolas se jeta aussitôt à son cou; penché, comme lui, vers la terre, il l'embrassa, le serra contre son cœur, et oublia un instant son rôle de roi couronné pour obéir au sentiment qui le dominait. L'auguste mère des princes revint pour les bénir. Nul, parmi les nombreux spectateurs, ne put voir d'un œil sec ce touchant spectacle. Constantin mettait le sceau au glorieux acte d'abnégation de l'empire; il s'humiliait en présence de tous devant un trône où il eût pu monter, et le faisait avec une si évidente sincérité qu'il dissipait tous les doutes sur sa franche et libre détermination. C'était la péripétie la plus saisissante de tout ce drame imposant; devant elle, le reste disparaissait. »

Le reste était de la pompe, cette génuflexion et ces larmes étaient de la nature.

Ces embrassements des deux frères sous la main de leur mère qui les bénissait fut le sacre du cœur, associé au sacre de la religion. Le règne politique de Nicolas commença à dater de ce jour. Il est trop près de nous pour être aujourd'hui ra-

conté. Avant de l'entreprendre, il faut avoir jeté dans son tombeau à peine ouvert les partialités, les ressentiments et les sévérités légitimes que ses dernières années de règne ont accumulés avec tant de sang sur son nom. Même pour accuser, l'histoire a besoin de justice, et la justice a besoin du temps.



ÉPILOGUE

DE

L'HISTOIRE DE RUSSIE

OU

RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE PRÉSENTE.

I

Le caractère général du règne de l'empereur Nicolas fut, jusqu'à la dernière année de sa vie, l'immobilité du monde, non-seulement en Occident, mais en Orient. L'immobilité du monde, pendant une certaine période de temps, était pour la Russie non-seulement un système, mais un orgueil. Dans le repos elle croissait, en imposant

le repos au monde; elle régnait majestueusement sur les conseils des princes et sur les destinées de l'Europe. La part que l'agression imprévoyante de Napoléon avait faite à la Russie dans la sainte-alliance des peuples et des rois était trop belle pour que le tsar, successeur d'Alexandre, voulût la compromettre étourdiment par des mouvements intempestifs. L'empire, provoqué follement dans son repos et dans ses déserts, en était sorti avec huit cent mille hommes, avait rallié la Suède, le Danemark, la Saxe, la Prusse, l'Autriche, toute la Germanie, refoulé Napoléon et ses armées du Niémen à la Vistule, de la Vistule au Danube, du Danube au Rhin, du Rhin à la Seine.

« Le fils de Paul, » dit M. de Chateaubriand dans son *Histoire du congrès de Vérone*, « profita tantôt de son alliance, tantôt de ses guerres avec Bonaparte pour réunir à son empire la Finlande, la Géorgie, une partie de la Perse, la Bessarabie et le royaume élargi et reconstitué de Pologne. Telle était devenue la puissance d'Alexandre, à qui Napoléon légua l'Europe! » Napoléon lui-même, dans un de ces jours où la vérité tardive échappe, comme le cri d'un remords, aux hommes tombés de la scène, s'écriait à Sainte-Hélène : « Voyez le « néant des pensées humaines : j'ai voulu reculer

« la Russie de la scène pour longtemps, et je l'ai « avancée de trois siècles. »

La première partie de cette confession était une excuse, la seconde partie était une vérité. On a vu qu'à Tilsitt, comme à Erfurth, Napoléon n'avait nullement songé à refouler la Russie de la scène, puisqu'il lui livrait la Finlande, la Suède, le Danemark, la Pologne, la Turquie, la Perse, les Indes. (Voyez, à cet égard, l'excellent récit de ces conférences par l'historien de l'empire le plus exact et le mieux informé, M. Thiers.) Napoléon n'avait songé qu'à lui offrir, par une déplorable diplomatie, le partage du globe en deux parts, Constantinople pour Madrid! Quel échange! Quelle politique!

Par un nouveau caprice d'imagination conquérante, par une nouvelle fantaisie de gloire, il avait voulu en 1812 le contraire de ce qu'il avait voulu en 1809 et en 1811; il avait rêvé et accompli, à la manière d'Alexandre et de César, une expédition plus fabuleuse que sensée vers Moscou. Mais Alexandre dans la Perse et dans les Indes, César dans les Gaules, allaient combattre, dans des régions tempérées, fertiles, riches en villes et en population, des peuples énervés ou divisés, dont la possession leur assurait des empires. Napoléon allait, à travers huit cents lieues de déserts et de

frimats, provoquer des races neuves et belliqueuses qu'il ne pouvait jamais asservir, et auxquelles il apprenait le secret de leur force, la route du Rhin et de la Seine. On sait le résultat de ces folies de la gloire : Alexandre dictant des ukases à Paris, à Vienne, à Constantinople, à Vérone ! le patronage absolu de l'Occident et de l'Orient dévolu en trois ans (de 1811 à 1814) à un tsar dont Louis XIV ne savait pas bien le nom ! Vantez après cela, historiens éblouis de l'empire, la diplomatie du sabre. Vous voyez ce qu'elle a fait.

II

Voilà l'héritage que la mort de l'empereur Alexandre laissait à son frère l'empereur Nicolas. Que pouvait désirer de plus cet héritier de la prépondérance absolue de la Russie dans le monde, que de consacrer, par un long et paisible usage, cette prépondérance européenne ; de la consacrer comme un fait acquis, de la ménager comme un prestige, et de ne laisser sonder de longtemps par personne ce mystère de la puissance russe ?

C'est ce que l'empereur Nicolas comprit merveilleusement à son avénement au trône, et pendant

le cours d'un long règne où il resta l'oracle des cabinets européens.

Consolider la Sainte-Alliance, dont il était l'Agamemnon, en réparer les brèches chaque fois qu'un événement en ferait écrouler quelques pierres ; être l'allié naturel des nationalités rétablies par les traités de 1815 contre les empiétements des nationalités plus fortes ; être l'appui des monarchies contre les révolutions, le gardien des bornes placées en Occident entre les peuples, l'allié commercial de l'Angleterre, l'allié militaire de l'Autriche, l'allié fraternel de la Prusse, le protecteur de la constitution germanique ;

Surveiller et caresser la France des Bourbons légitimes, afin d'avoir en elle un contre-poids éventuel contre l'Angleterre, si l'Angleterre devenait trop tyrannique sur les mers, trop menaçante en Perse, trop prépondérante dans le voisinage des Indes ;

Respecter la Turquie, et lui tendre la main dans ses moments de déchirements et de faiblesses, pour lui donner l'habitude de la protection et de l'intervention dans ses affaires ;

S'incorporer la Pologne, pour lui faire oublier, par faveurs ou par force, sa nationalité ;

Ronger le Caucase, pour livrer un jour au débordement russe le bassin de l'Orient persan ;

Enfin préserver la Russie de la contagion du libéralisme occidental, prématuré chez des peuplades barbares, afin de conserver à la dynastie et à la nation le nerf vigoureux du despotisme, que la liberté détend, et que la guerre doit trouver intact dans un peuple qui n'est qu'une armée :

Telle fut la politique de l'empereur Nicolas. Il prit dès le premier jour le vrai rôle de conservateur couronné des rois, que le jeune Alexandre avait trop tardé à prendre, hésitation qui avait perdu l'Allemagne, grandi Napoléon, effacé la Russie, incendié Moscou. En se plaçant, comme on doit le faire, au point de vue du temps, du pays, du prince dont on juge la politique, on ne peut nier que cette politique ne fût celle d'un esprit juste et d'un tsar homme d'État.

III

Cette immobilité patiente était tellement dans la nature et dans l'intérêt de la Russie, que la Russie grandit en force, et l'empereur Nicolas en autorité sur l'Europe, tant qu'il resta fidèle à ce plan de son règne. Il vit passer le temps et fluctuer les choses du midi de l'Europe sans en

être atteint dans sa majesté et dans son prestige. Il se mêla aussi peu que possible aux événements de l'Occident; il garda l'attitude de la force au repos.

Nos deux grandes révolutions de 1830 et de 1848 n'altérèrent même pas sa physionomie impassible. Il vit avec douleur la chute de Charles X et de la légitimité. Il vit avec effroi, dans cette révolution de 1830, le double caractère de révolution d'opinion et de révolution de palais. Les révolutions d'opinion le touchaient peu de si loin, parce qu'elles ne pouvaient l'atteindre que faiblement et sur un seul point de son empire, vulnérable par l'opinion, en Pologne; mais une révolution de palais, une révolution qui donnait au monde l'exemple équivoque d'un prince populaire et ambitieux se substituant ou se laissant substituer sur le trône de sa famille au légitime héritier, dont il était le tuteur le plus naturel et le plus obligé; une telle révolution répugnait profondément à sa nature comme à sa politique. Il y avait là pour les familles royales un exemple intestin et sinistre. L'usurpateur habile ou contraint du trône des Bourbons fut toujours, aux yeux de l'empereur Nicolas, plus odieux qu'un usurpateur d'une autre race ou qu'un dictateur populaire. La révolution de 1830 lui semblait une

spoliation politique. Toutefois la politique d'immobilité était si invétérée en lui, qu'il ne témoigna aucune hostilité à la France. Il se borna à laisser percer une aversion personnelle; il fit la guerre du dédain; il se contenta des explications plus ou moins fondées que le roi Louis-Philippe lui fit donner sur ses nécessités de situation et sur ses bonnes intentions. Le monde reprit son aplomb sur les bases jetées par Alexandre : cela suffit à Nicolas.

Il ne sortit de son immobilité sous ce règne qu'une seule fois, et ce fut pour consolider, non pour conquérir. En 1833, l'empire ottoman, attaqué et à moitié démembré par le pacha d'Égypte, demanda secours à la Russie pour couvrir sa capitale contre Ibrahim-Pacha. Une flotte et une armée russe accoururent dans le Bosphore, et préservèrent généreusement le sultan Mahmoud des entreprises d'un factieux qui allait faire écrouler l'empire. Le pacha réprimé, Nicolas replia loyalement ses escadres et ses troupes de débarquement.

Lorsqu'en 1840 la France, dans un accès d'engouement insensé pour un pacha d'Égypte, voulut faire de cette cause sa cause, et démembrer de ses propres mains, au profit d'un aventurier arabe, cet empire ottoman, le seul rempart de l'Europe

contre l'omnipotence russe, l'empereur Nicolas s'unit sagement encore à l'Angleterre, à l'Autriche, à la Prusse, au monde civilisé, pour protéger contre un cabinet français l'intégrité de l'empire ottoman. Le cabinet français, infatué de l'Égypte, tomba devant l'unanimité de l'Europe. Tout rentra dans l'immobilité.

IV

L'explosion de le révolution de 1848 et la proclamation de la république en France ne firent pas sur l'empereur Nicolas une impression aussi pénible que la révolution de 1830. A la première nouvelle de la chute de la royauté illégitime en France, et au premier contre-coup du 24 février, il crut que les chefs du nouveau gouvernement allaient prendre pour texte de leur politique étrangère les déclamations vaines ou furibondes de la presse et de la tribune des oppositions depuis 1840, proclamer l'insurrection par propagande, la république universelle d'Anacharsis Clootz, le régicide de 1793, et toutes les démences que le mot mal interprété de république faisait supposer par sa fatale analogie avec la Terreur. «Messieurs,» dit-il à ses généraux dans le cercle où il apprit la

révolution de la France, « préparons-nous à monter « à cheval et à nous défendre contre d'autres invasions. »

Mais quand il vit que la nouvelle république française n'avait de commun avec la première que le nom; quand il lut le manifeste aux puissances qui déclarait la démocratie dans un État, compatible avec toutes les formes de gouvernement dans les autres États; quand il comprit que la liberté en France n'était pas la déclaration de guerre à l'Europe, mais une déclaration d'indépendance réciproque à tous les gouvernements et de sympathie inoffensive à tous les peuples, ses pensées changèrent à l'instant : « Déclarez aux chefs « de la république française, » dit-il à un diplomate confidentiel auquel il ouvrait fréquemment son cœur, « que je préfère cent fois la république « en France à l'usurpation de famille; que je n'ai « point de parti pris contre le gouvernement libre « de la nation française par elle-même, sous le « nom de république. Je reconnaîtrai sans répu- « gnance cette forme légitime du gouvernement, « quand elle aura été confirmée par l'assemblée « nationale, et aucune agression ne viendra de « moi, comme aucune opposition d'esprit ou de « système à la république. »

V

On crut un moment en France que l'empereur Nicolas allait profiter de la commotion et de la confusion de l'Europe pour accomplir les desseins qu'on lui attribuait sur Constantinople. Le moment de 1848, en effet, semblait mieux choisi pour cet attentat à la société des peuples que le moment de 1854, où il tenta de l'accomplir. On pouvait croire la France trop émue au dedans pour agir énergiquement au dehors. Il n'en était rien. La France, en six semaines, était au niveau de ses devoirs nationaux comme alliée de la Turquie. Elle n'hésita pas à le déclarer à Constantinople, à le faire comprendre à Pétersbourg. L'Angleterre n'aurait pas plus manqué qu'aujourd'hui à la cause des mers. L'Allemagne était plus libre et plus animée pour soulever l'Autriche contre la prépondérance russe. La Prusse, chancelante sous les secousses de son patriotisme allemand, n'aurait pas pu s'incliner impunément du côté de la Russie ou flotter entre les deux causes en s'effaçant elle-même. La république aurait fait en Orient ce que fait le gouvernement de la France

à l'heure où nous sommes; seulement elle aurait eu des peuples pour alliés plus vite que nous n'avons aujourd'hui les cabinets. L'empire ottoman aurait été couvert par les mêmes flottes, par les mêmes soldats, par le même héroïsme.

L'empereur Nicolas ne risqua pas l'épreuve, nous en louons sa sagesse; mais peut-être fût-ce un malheur pour la république. Les grands dangers portent conseil, et les grandes résolutions portent bonheur aux nouveaux gouvernements.

Mais la politique d'immobilité prévalut encore dans l'esprit de l'empereur Nicolas.

VI

Il ne sortit de son repos que pour prêter le secours de ses armes à l'Autriche dans la guerre intestine de cette puissance contre la Hongrie. Ce n'était pas une guerre d'ambition, c'était une guerre de système monarchique. Le tsar, fidèle en cela au rôle de tsar conservateur des trônes solidaires, tendait la main à un empereur ébranlé sur le sien par le soulèvement d'une des nationalités hétérogènes de son empire. Il méritait bien du despotisme; il s'acquérait la reconnaissance

des dynasties et des aristocraties allemandes ; il se manifestait en patron des rois. Au point de vue libéral, on peut s'en affliger ; au point de vue monarchique et conservateur, qui est le point de vue russe, il n'y avait rien là que de conforme à la politique innée de l'empereur Nicolas : aussi son ascendant lointain et prestigieux sur l'Occident n'en subit-il aucun détriment. Au contraire, l'empereur de Russie apparut et disparut comme le bras de la Providence des trônes levé contre les peuples, et rentrant dans le nuage après le coup.

Tout profitait à la Russie, même sa distance et son silence. En déplorant cette réserve du despotisme caché avec un million d'hommes dans ses déserts, on ne pouvait s'empêcher d'honorer un souverain qui ne demandait rien pour lui-même et qui ne combattait que pour son principe. Le désintéressement est beau, même dans le despotisme. On pouvait haïr l'empereur de Russie, on ne pouvait le mésestimer.

VII

Mais, soit lassitude de sa vertu, soit épreuve de sa force, soit tentation de gloire, soit enfin que

l'approche du soir d'une vie qui s'assombrissait inspirât au tsar vieillissant l'impatience de profiter des dernières heures d'une grande vie jusque-là inactive pour accomplir un de ces événements de longue mémoire, monument immortel d'un règne passager, la sage longanimité de l'empereur Nicolas lui échappa tout à coup en 1853, en plein repos de l'Europe. Il jeta les dés de la guerre universelle au monde, il quitta sans prétexte le beau rôle de conservateur de l'ordre européen, pour prendre le rôle téméraire d'agitateur de l'univers.

Nous ne faisons pas de pamphlet, nous faisons de l'histoire; nous ne devons donc pas dissimuler qu'il fut malhabilement provoqué à exercer une certaine prépotence russe à Constantinople par la prépotence inopportune et impolitique que des complaisances très-intempestives pour des moines exigeants de Terre Sainte nous firent afficher nous-mêmes dans le divan.

Nous ne reviendrons pas ici sur ce sujet, que nous avons traité ailleurs (dans la préface de l'*Histoire de Turquie*.) Nous fîmes une faute, mais la Russie fit un crime en représailles de cette faute. Ce crime fut d'autant plus crime, que nous revînmes promptement nous-mêmes sur notre faute,

et que nous enlevâmes par là tout prétexte à la Russie de persévérer dans son crime et d'attaquer la Turquie au cœur. Pourquoi? Parce qu'elle avait été faible devant les forts, et parce qu'elle avait condescendu par contrainte à quelques exigences de situation envers nous! Était-ce là de la justice? Non, c'était de la politique judaïque qui se vengeait sur le faible de l'offense qu'elle avait reçue du fort.

La conscience de l'Europe ne s'y trompa plus; il n'y eut qu'un cri dans le monde contre l'iniquité de l'empereur de Russie, contre les insolences de son proconsul à Constantinople, contre l'envahissement de son territoire, contre l'incendie de Sinope. Ce cri fit voler les flottes de l'Angleterre et les armées de la France au secours de l'opprimé sur le Danube et à Sébastopol. La France et l'Angleterre n'eurent qu'un tort, c'est de n'y pas voler assez vite et en assez grand nombre, et de se bercer de la vaine espérance d'une alliance active et d'une coopération continentale de l'Autriche et de la Prusse contre le tsar patron des rois. Cette erreur diplomatique des deux cabinets de Londres et de Paris perdit une armée et une campagne. Heureusement que les Turcs, plus patriotes et plus soldats qu'on ne le croyait à Pétersbourg, suffirent à sup-

porter seuls sur le Danube et à Silistrie le poids de la guerre déchaînée contre eux, et donnèrent une nouvelle armée et une nouvelle campagne aux puissances occidentales. Les humiliations, les soucis, et peut-être les remords des flots de sang que son orgueil faisait répandre, abrégèrent les jours de l'empereur Nicolas. Il avait vécu estimé, il mourait coupable; disons plus, il mourait déjà puni. Il avait voulu avancer la Russie d'un empire en Orient, il l'avait reculée d'un siècle. Son heure n'avait pas été l'heure de Dieu, il avait mal entendu sonner l'heure de l'horloge du temps. La Turquie était encore vivante, et l'Europe était déjà debout.

Nous croyons fermement qu'après avoir honoré l'avénement de ce souverain, la Russie accusera bientôt sa mémoire. L'Europe dormait, il l'a réveillée en sursaut. Malheur à qui réveille la conscience de l'Europe! L'opinion de l'Europe aujourd'hui, c'est le destin; l'opinion du monde est unanime contre le dernier acte de la vie de l'empereur Nicolas.

VIII

Quelle que soit la lutte plus ou moins longue, plus

ou moins sanglante, plus ou moins heureuse pour nous, qu'il a engagée sur l'existence de l'empire ottoman, la Russie ne peut que perdre à cette politique, perdre de l'estime, perdre des alliances, perdre du temps, perdre des hommes, perdre des mers, perdre du commerce, perdre des provinces! L'ambition qu'elle a démasquée trop tôt d'étendre sa domination sur Constantinople a noué en un seul jour la plus terrible ligue que ses ennemis pussent rêver contre elle, la ligue de la France et de l'Angleterre, la ligue des mers et du continent! Il ne fallait rien moins que le danger suprême de Constantinople aux mains des Russes pour faire disparaître ou ajourner toutes les causes de division et de rivalité secondaire entre ces deux grands peuples, et pour les unir en une seule flotte, en une seule armée, en un seul trésor. L'empereur Nicolas a accompli ce prodige.

De ce jour, le fameux et absurde système continental, projeté par Napoléon contre l'Angleterre, est accompli, mais il est accompli contre la Russie. Elle vivait d'exportation de ses produits agricoles: elle ne peut plus ni vendre ni acheter; la mer, qui est le bazar flottant du monde, lui est fermée par ses deux portes, la Baltique et la mer Noire. Un blocus l'étouffe à l'embouchure de ses fleuves de-

puis la Néwa jusqu'au Don et au Danube. Tous ces ports, tous ces forts et tous ces vaisseaux qu'elle avait construits depuis un siècle sur le littoral de la mer d'Azof, de la Crimée, du Kouban, du Caucase, comme autant d'avant-postes de ses conquêtes d'Europe et d'Asie, tombent sous le canon des coalisés pour l'empire ottoman. A la place des Tartares qu'elle méprisait ou qu'elle asservissait, elle a appelé les Français, les Anglais, les Piémontais, et elle rappelle les Turcs en Crimée.

Si la paix se signe, ils lui auront appris sa faiblesse, et ils lui auront laissé des désastres à réparer pour un demi-siècle. Si la guerre se continue, ces puissances ne seront pas assez mal conseillées pour envahir ses steppes et pour imiter la folie de Moscou; mais elles l'exileront pour un long temps de la mer Noire, elles l'emprisonneront, comme jadis les Génois et les Vénitiens avaient emprisonné dans les mêmes sites les Grecs dégénérés et les Tartares, par une ceinture de places fortes maritimes et de villes commerciales ouvertes à la mer, fermées à la terre, Gibraltars européens et asiatiques du Pont-Euxin. Pendant ces années de blocus fortifié sur ses propres côtes, la Turquie nivellera de plus en plus ses lois et ses mœurs aux lois et aux mœurs des puissances protectrices; ses

populations hétérogènes, admises progressivement à plus de droits et de sécurité dans l'empire ottoman, accroîtront sa population, sa richesse, ses armées transformées par cette guerre. Une confédération orientale, sans acception de culte et d'origine, se cimentera du Nil au Danube et de l'Euphrate au Don, sous le protectorat européen. La mission de cette confédération orientale sera d'occuper fortement la place que la Russie ne peut occuper sans menacer le monde d'une autocratie universelle.

La Russie restera un grand peuple sans doute, mais un grand peuple sans alliance et sans atmosphère. On a vu sous Napoléon ce qu'est un peuple contre tous les autres peuples. Il n'est pas bon d'être la terreur de l'univers, tant que l'univers n'a perdu ni la dignité, ni la prudence, ni le courage. Le monde moderne est constitué pour l'équilibre, et non pour la tyrannie! Malheur aux tyrans! que ces tyrans s'appellent Français, Anglais ou Russes! Malheur surtout à la mémoire du souverain qui a fait naître de pareilles pensées dans les cabinets de l'Europe! Malheur au souverain qui lègue une guerre sans paix à la nation dont il était le père! Le rêve d'orgueil qu'il a fait en s'endormant du dernier sommeil coûtera cher à son pays et à

l'humanité. L'épitaphe de l'empereur Nicolas n'est écrite jusqu'ici qu'avec du sang ; ce serait un terrible jugement de sa fin de règne. Espérons que son fils n'acceptera pas l'héritage. Un seul homme a apporté la guerre, qu'un seul homme l'emporte avec lui !

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.



TABLE DU SECOND VOLUME.

